

FILS DE PÊCHEUR

MÉMOIRES D'UN MATHURIN

par Charles CANIVET

Journal des Voyages
et des aventures de terre et de mer

Librairie Illustrée – Dreyfous

(1893-1894)

C'est dans son prochain numéro que le Journal des Voyages commencera la publication de son nouveau récit d'aventures :

FILS DE PÊCHEUR de Charles CANIVET (Jean de Nivelles).

A la fois simple et dramatique, cette étude prise sur le vif nous montre les tribulations, les angoisses et aussi le patriotisme de nos braves populations des côtes parmi lesquelles notre marine de guerre recrute ces merveilleux marins qui, par la discipline, la bonne humeur et le dévouement, sont une des gloires de notre chère et bien aimée patrie.

L'histoire de FILS DE PÊCHEUR résume en elle seule la vie de plusieurs milliers de braves garçons que la mer attire et retient en trempant leur courage, en les rendant aptes à tous les sacrifices, à tous les héroïsmes. M. Charles CANIVET aime ces riverains, parmi lesquels il se plaît à vivre fréquemment. Leurs habitudes, leurs mœurs et leurs manières d'être qui nous sont si mal connues n'ont aucun secret pour lui. Aussi pouvons-nous affirmer que c'est la nature même qui se dresse dans FILS DE PÊCHEUR.

Les illustrations de ce récit ont été confiées à M. Charles CLERICE. Le crayon délicat du jeune maître illustrateur saura rendre tout l'exquis sentiment qui n'abandonne jamais la plume de l'auteur d'ENFANT DE LA MER dont l'Académie Française a reconnu le mérite en lui décernant le prix Montyon.

I

Pour tous ceux ayant atteint ou dépassé l'âge mûr, c'est un plaisir sans égal de se rappeler les heures les plus lointaines de l'enfance et de l'adolescence. Si éloignées qu'elles soient, elles restent toujours présentes à l'esprit, et l'on dirait même qu'elles se rapprochent au fur et à mesure des années.

Je ne suis pas encore vieux, Dieu merci ! mais robuste, au contraire, et tout disposé à vivre longtemps. Par suite de circonstances dont on trouvera l'énumération dans les pages qui suivent, j'ai roulé ma bosse, comme disent les marins, sur toutes les mers du globe. J'ai vu de près les régions polaires, et j'ai bourlingué longtemps et souvent sous les zones tropicales. Partout, aux heures d'ennui, de fatigue ou de découragement, c'est le souvenir du pays natal qui m'a réconforté, le souvenir des jours éloignés passés au foyer paternel, dans l'insouciance joyeuse du présent, sans inquiétude des surprises de la vie, coureur de la grève et des champs, et un peu plus tard, dans l'espoir d'un avenir sortable, toujours le même, et qui se borne, la plupart du temps, à la possession d'une barque de pêche, ou plus petite ou plus grande, et à la vie de famille, au milieu du labeur souvent pénible, et parfois, hélas ! de l'inévitable misère.

Passer sa vie sur l'eau, c'est un goût qui vient, pour ainsi dire en naissant, à tout enfant de pêcheur, même à tout enfant de la côte ; et rien ne nous en détache, ni les sinistres fréquents, ni les plus affreux spectacles de la mer.

La vocation est dans le sang, et tout jeune, n'est à qui rêvera une place dans la barque paternelle ; mais, comme toutes les places y sont utilement occupées, le plus souvent il faut se contenter de la voir sortir du port, ou plus vite, ou plus

lentement, selon que le vent est favorable ou contraire ; et le tard venu, à l'heure de la marée, qui est l'heure du retour, on se tient au bout de la jetée, ou de l'estacade, pour la reconnaître du plus loin possible ; et quand elle passe à proximité du môle, on prend ses jambes à son cou, pour arriver en même temps qu'elle l'échelle du port.

J'avais bien une douzaine d'années quand j'embarquai pour la première fois ; c'est une surprise qui m'était réservée, et au sujet de laquelle le père et la mère gardaient le plus grand secret.

Je voyais, cependant, à de certains indices, qu'il y avait du nouveau, grâce à une foule de sous-entendus et de mots à double sens échangés depuis quelques semaines, pendant les repas, entre mon père et ma mère, parfois aussi le patron Rouvillois, qui venait fumer sa pipe après le souper, en sirotant une demi-tasse agrémentée d'un ou deux petits verres. Malheureusement pour lui, le patron Rouvillois buvait trop.

Il amenait, avec lui, sa fillette Héloïse, qu'on appelait plus simplement Loïse et qui avait bien la plus charmante frimousse du pays, depuis Barfleur jusqu'à Grand-Camp, avec ses épais cheveux bruns tout bouclés, tombant sur ses épaules, et parfois voilant l'éclat de ses beaux grands yeux noirs.

Rien que cela la faisait paraître extraordinaire, dans cette contrée riveraine, riche en chevelures blondes, dorées comme une moisson d'épis mûrs ; et j'avais parfois entendu dire, quand la conversation tombait sur la petite, avenante et agréable à tous, que Rouvillois l'avait eue d'une femme des environs de Bayonne. ramenée par lui à Saint-Vaast, puis épousée, mais que l'humide climat de notre région cotentinaise avait bientôt réduite à rien, et finalement épuisée et emportée.

De sorte que Rouvillois vivait seul. avec la fillette, dans une maisonnette basse du chemin de Réville, entretenue par Loïse avec un soin et une propreté extrêmes, bien qu'elle eût alors tout au plus dix ans. Dans nos logis de pêcheurs, quand la mère est partie, les petites filles deviennent bientôt de petites femmes.

Nous habitons, nous, une maison assez vaste et commode, tout au bout du vieux Saint-Vaast, une antique construction granitique, au moins deux fois séculaire, solide comme une forteresse, et si proche de la mer, que, par vent de Sud-Ouest, celui qui remue les plus grosses lames et ronfle le plus formidablement dans l'espace, il arrivait que des vagues, brisées sur le talus cimenté qui lui servait d'assises, se dispersaient, dans l'air, en larges nappes d'écume, et qu'il en retombait, par la cheminée, dans le foyer crépitant, et parfois dans la grande marmite, où cuisait la soupe de la famille avec, au milieu des choux, des carottes et des pommes de terre coupées en morceaux, un bon morceau de lard dont le parfum nous chatouillait les narines fort agréablement.

Cela nous faisait rire, mes quatre sœurs et moi, d'entendre tout ce tumulte et de voir l'eau de mer tomber, ou dans la marmite, ou sur les tisons ardents qui se mettaient à fumer, en grésillant ; mais la ménagère n'entendait pas plaisanterie sur ce chapitre, et elle invectivait contre nous, il fallait voir, jusqu'au moment où le père intervenait pour dire

- Laisse donc ces enfants rire à leur aise, Sophie ; ils ne riront pas plus jeunes. Tu ne vois donc pas que c'est la bourrasque qui te fait faire une économie de sel !

Et il riait à son tour, d'un bon gros rire sonore, trouvant sa plaisanterie excellente, mais obligé quand même de baisser pavillon, devant les bonnes raisons de la cuisinière qui couvrait la marmite, tout en bougonnant :

- Si tu es n'as que des bêtises comme ça dans ton sac, Bastien, tu pourrais les garder pour une autre fois, et ce n'est pas quand il vente de la sorte qu'il est prudent de rire.
- Ça, c'est vrai, reprenait le père, mais ce n'est pas la faute de ces mioches ni la mienne, Sophie, si tu n'as pas couvert ta marmite ; on n'est qu'une

cuisinière de quatre sous, quand on me sait pas prendre ses précautions, et tu vois bien que je ne te l'envoie pas dire.

Puis, aussitôt après ces taquineries, il ajoutait :

- Allons, Sophie, ne te fâche pas ; ça n'empêchera pas ta soupe d'être crânement bonne, comme toujours, et tu peux être sûre, je ne dis pas cela pour te flatter, qu'on ne mange pas la pareille chez M. Larsonneur.

Là-dessus, Maman Sophie, désarmée, éclatait :

- De la soupe chez Larsonneur, ah ! non, fallait-il être simple pour dire des choses de cet acabit ! Est-ce qu'on mange de la soupe chez les gens qui remuent des mille et des cents, et possèdent à eux seuls plus d'argent que tous les plus riches du pays ensemble !

Et Maman Sophie reprenait, après un nouveau spasme de rire :

- De la soupe chez Larsonneur ! De la soupe chez Larsonneur ! Oui, faut-il que tu sois bête, Bastien, pour dire des choses comme ça !
- Tant que tu voudras, Sophie ; je suis bête, c'est entendu ; mais si l'on ne mange point de la soupe, comme la tienne, chez Larsonneur, je le plains, voilà tout ; et je parie même tout ce que tu voudras que les voyageurs n'ont jamais humé la pareille à la table d'Émile Bisson, hôtel de Normandie

Là-dessus, Maman, au fond très flattée, se récriait encore, pour la forme, et finissait par dire :

- Parbleu ! la bonne cuisine, ça n'est pas difficile, pourvu qu'on ait le nécessaire. Mais le nécessaire, voilà, ça n'entre pas chez tout le monde ; il faut des moyens, et si je fais ici ce que je peux, je ne fais pas toujours ce que

je voudrais.

- Qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit, reprenait le père, et personne ne peut lui en demander davantage. Et là-dessus mettons-nous-y.

Et l'on s'y mettait, avec un plaisir sans pareil et un appétit d'enfer. Et Maman en était toute contente, de voir touries nos mâchoires si actives.

Elle commençait seulement à manger quand elle avait servi tout son monde et, la soupière une fois vidée, elle apportait le morceau de lard auquel on faisait fête, bien qu'il fût généralement un peu salé ; mais on se cautérisait la bouche avec un bon coup de cidre frais, et généralement après cela, nous allions nous coucher pendant que le père allumait sa pipe, une longue pipe anglaise à tuyau recourbé, dont il n'usait qu'à la maison, parce que, à bord, c'eût été vraiment trop difficile.

C'est dans ces moments-là qu'ils causaient, entre eux, de leurs affaires, et comme je ne m'endormais pas aussi promptement que mes sœurs, il m'arrivait souvent de les entendre, sans le vouloir.

- Pas de chance, disait le père, de n'avoir qu'un garçon contre quatre filles. Pour lui, ça ne me gêne pas, c'est un malin comme moi, comme son grand-père ; c'est dans le sang, vois-tu, Sophie, et il ne saurait y avoir d'autre métier pour nous. Mais les petites, qu'est-ce qu'on en fera?
- Ce qu'on en fera, Bastien, mais des honnêtes filles et des filles laborieuses. Que demander de plus? Elles vont à l'école et s'instruisent très bien ; la dernière sait déjà lire ; et l'aînée, Bastien, est-ce qu'elle pas une écriture admirable ? M. Lecaudey, le notaire, me disait encore, il y a quelques jours, qu'Il n'avait jamais vu la pareille, et qu'il la prendrait volontiers chez lui, quand le moment sera venu, ne fut-ce que pour tenir les comptes de sa maison.
- De l'instruction, il en faut, Sophie, et il est sûr et certain que Claudine apprend comme un charme ; mais trop de filles, chez les gens de mer, c'est

plutôt nuisible qu'utile...

- As-tu bientôt fini, Bastien? reprenait Maman encolérée, et ne faudrait-il pas s'en débarrasser, dans les bois du Rabey ou de Barnavast, histoire de te faire plaisir?

Bientôt il s'avouait vaincu, avalait une bonne lampée de son gloria et bourrait une nouvelle pipe, la dernière, ayant de se glisser dans son cadre, pour se préparer, par un bon sommeil, aux fatigues du lendemain. Et il répétait :

- Ça ne fait rien, Sophie, on s'en tirera ; mais deux garçons de plus, tiens, deux seulement, ça aurait joliment mieux fait son affaire.

D'autres fois, c'était de moi surtout qu'il était question ; et je me faisais du bon sang, quand j'entendais le père répéter d'un ton très fier, et comme s'il parlait d'une chose déjà faite, que plus tard j'étais sûr d'un commandement au cabotage, et qu'il avait la promesse de Larsonneur d'une bon ne et solide goélette à bord de laquelle je ferais des voyages lucratifs, de quoi mettre l'aisance dans toute la maisonnée.

Lui-même, le pauvre cher homme, il tirait des bordées quotidiennes, entre Grand-Camp et Barfleur, avec un lougre à demi ponté qui appartenait à Larsonneur et que celui-ci lui confiait parce que le père plaçait chez lui toutes ses économies, sans la moindre inquiétude, d'ailleurs, la maison Larsonneur étant de père en fils à l'abri de tout soupçon.

Et puis, l'armateur se réservait, comme bien on pense, un fameux intérêt dans l'embarcation, toujours heureuse à la mer, et qui nous permettait, à sept que nous étions, de vivre à peu près à l'aise, du moins sans trop de souci des lendemains.

Ça me faisait grand plaisir d'entendre toutes ces choses, et je me voyais déjà à bord d'une de ces jolies goélettes, toutes noires, avec un simple liston jaune, que Larsonneur construisait dans ses chantiers du Bout-de-rue, que l'on amenait dans le

port pour le gréement et qui s'en allaient partout, au grand et au petit cabotage, avec un équipage du pays et un capitaine qui, comme le père, plaçait toutes ses économies dans la maison de l'armateur.

Et j'aurais voulu pousser le temps, de toutes mes forces, pour qu'il marchât plus vite, rien que pour avoir, sous les pieds, un de ces beaux navires qui passaient alors pour les plus fins voiliers de la Manche.

Oui ! Mais il faut de l'instruction pour cela et, en attendant l'heure du premier embarquement. j'apprenais de mon mieux, à l'école, chez M. Nordez, l'instituteur, un maître qui n'aimait point les paresseux, et qui vous enseignait tout, la grammaire, l'orthographe, l'histoire et les sciences. Il suffisait, avec lui, d'être docile, et ça marchait tout seul.

Pour mes sœurs, elles allaient à l'école chez les religieuses de la Providence, où elles apprenaient tout simplement le nécessaire, l'écriture et les quatre règles. Les filles n'ont pas besoin d'autant d'instruction que les garçons. Seulement, on leur y enseignait fort bien la couture, le tricot, le ravaudage, le blanchissage, etc.. en un mot, tout ce que les femmes doivent savoir, pour se tirer d'affaire, et pour entrer en ménage.

Je dirai même que les maries, patrons de pêche ou maîtres au cabotage, ne reculent pas souvent à demander en mariage une fille sans dot, pourvu qu'elle sache diriger une maison et faire les comptes. L'économie, voilà la grande fortune des riverains ! Pour le moment, nous allons causer d'autre chose.

Un après-midi d'octobre, dans les premiers jours, quand on est tout voisin encore de l'équinoxe, une épouvantable tempête de Nord-Est se déchaîna, tout d'un coup, sans crier gare.

Il n'en est pas de pires, chez nous, parce que la rade est ouverte en plein de ce côté-

là, et que le vent d'amont, venant de fit loin, s'y engouffre d'une façon terrible. Ces bourrasques-là ne sont pas très fréquentes et surtout pas très longues ; mais elles font une besogne sans pareille, et il fallait que la maison fût solidement bâtie pour résister à de tels assauts.

Depuis le matin. un brouillard lourd, intense, à travers lequel on apercevait le soleil comme un grand disque rouge, s'était progressivement étendu sur la ville et sur la campagne, venant de la mer. Il s'était avancé, tout doucement en apparence, envahissant tout et roulant ses volutes énormes, jusqu'au moment où, dans l'air calme, il se solidifiait, au point d'absorber tous les sens et tous les bruits de la côte.

Cela était le sépulcre, quelque chose d'extraordinaire. La maison en était remplie, au point que la lumière de la chandelle éclairait à peine, et qu'elle semblait luire faiblement, à travers un énorme globe de verre dépoli. Et cela malgré porte et fenêtres closes! C'était l'heure du repas, et nous étions tous en place, chacun son assiette devant soi, lorsque le père qui paraissait plus sombre que de coutume, m'adressa la parole :

- Philippe, avons-nous du monde dehors?
- Ma foi! répondis-je, en revenant de l'école par les quais, avant l'arrivée de cette brume, à l'heure de la marée basse, il m'a semblé que, seule, la barque du patron Rouvillois n'était pas à son poste d'habitude.
- S'il est au large, reprit le père, il n'y voit pas grand chose, pour le moment ; mais, dans une heure ou deux, toutes ces saletés vont se trouver balayées par la bourrasque, et ça sera pire. Comment un marin fini, comme Rouvillois, a pu sortir par un pareil temps?
- Mais, l'interrompis-je, c'est possible que le patron ait appareillé avant le brouillard ; il n'y en avait pas trace, à l'heure de la pleine mer.
- Ça, c'est exact, reprit-il, mais s'il avait bien regardé du côté de la Hougue, il aurait pu voir le cône d'alarme, sur le mât de vigie, et se serait méfié.
- Si je courais jusque chez lui, nous saurions bientôt à quoi nous en tenir.

— Ça n'y changera rien, par la raison qu'il n'y a pas moyen de se mettre à sa recherche. Sers-nous la soupe, Sophie.

Maman apporta bientôt, sur la table, l'énorme soupière familiale remplit nos assiettes, l'une après l'autre, et la vapeur de la soupe bouillante montait en spirales, jusqu'au plafond, où elle s'aplatissait pour redescendre. Mais ce brouillard-là n'était pas comme l'autre et il avait une odeur si appétissante qu'on se serait volontiers penché sur la soupière pour en absorber davantage.

Malgré cela, nous étions tous très sérieux, parce que nous avions très faim. Au moment même où je tendais mon assiette têt vidée, pour que Maman la remplît, le premier coup du Nord-Est arriva, balayant d'un coup toutes les saletés du large. Tout aussitôt, le ciel apparut ; sans un nuage, d'une limpidité parfaite, avec un soleil tout blanc, qui tombait à pic, derrière les coteaux de Morsalines. La danse commençait. Vivrait-on cent ans qu'on ne rappellerait toujours. ces choses-là.

Il n'y avait rien sur la mer, pas une voile, et les côtes du Calvados, à travers les vitres de la fenêtre, nous apparaissaient toutes voisines, jusqu'à Grand-Camp, où les barques de pêche se tenaient nécessairement à l'abri.

C'était mon plaisir. par les jours de beau temps, de les voir sortir en masse, et tirer des bordées jusqu'à l'ouvert de la rade, toutes voiles dehors, par petite brise, mais la toile prudemment diminuée quand il ventait plus dur. Elles allaient souvent même beaucoup plus loin, jusqu'en vue des côtes d'Angleterre ; et j'aurais donné je ne sais quoi pour être mousse à bord d'une de ces embarcations de choix, presque toutes sorties des chantiers de notre constructeur, M. Edmond Lévêque, et qui pourraient faire toute la traversée de l'Atlantique, tant elles sont solides et maniables.

Mais, ce soir-là, sur l'eau, c'était le désert, et la tempête croissante soufflait avec une telle continuité que les arbres des coteaux voisins, poussés par la rafale, ne se redressaient point et qu'ils prenaient des postures étonnantes, courbés qu'ils étaient

comme des arcs que l'on s'efforcerait de tendre, surtout les plus récemment émondés, dont la cime semblait balayer le sol, avec ses petites branches qui ressemblent à des plumeaux.

Il faut être du bord de la mer pour se vanter d'avoir jamais entendu un pareil fracas. Le baromètre que le père avait apporté de Cherbourg, quelques semaines auparavant, marquait tempête, et il ne se trompait pas, car ça ronflait d'une façon de plus en plus foudroyante et des paquets d'écume, arrachés par le vent, tombaient sur les vitres de la fenêtre qui regardait le large, avec des bruits de mitraille ou de graviers lancés avec une violence extrême.

Maman Sophie, à chaque recrudescence, enfonçait sa tête dans son tablier, et quand elle se remettait en place dans une sorte d'accalmie, c'était pour faire des signes de croix. à n'en plus finir ; alors, les quatre sœurs, de la plus grande à la plus petite, faisaient de même et récitaient lamentablement une prière qu'on leur avait apprise à l'école, à l'adresse de Notre-Dame-des-Flots.

Tout d'un coup. nous entendîmes frapper à la porte à petits coups très précipités, et j'étais à peine debout pour aller ouvrir, que la petite Loïse, tout échevelée, tout effarée, se précipita sur Maman Sophie avec des sanglots convulsifs qui faisaient mal à entendre et l'empêchaient, pour l'instant. de prononcer un seul mot, malgré les questions qui se multipliaient.

Et, de la voir pleurer ainsi, cela faisait tant de peine que mes sœurs s'y mettaient aussi, et jusqu'à Maman qui, à plusieurs reprises, s'essuyait les yeux avec la manche de son corsage. Seuls, le père et moi, nous restions calmes, du moins en apparence, parce que les pleurs ne sont pas dignes des hommes et des garçons. Mais, je sentais mon cœur bien gros, et je voyais le père tirant de sa pipe des bouffées énormes, de plus en plus épaisses, signe d'une émotion très aiguë.

Eh bien, quoi, qu'est-ce qu'il y a ? dit Maman en contraignant Loïse à se redresser ;

voyons, qu'est-ce que tout cela veut dire? Et quand tu pleurerais de la sorte jusqu'à demain, petiote, ça ne nous dirait rien du tout.

Alors, la pauvrete fit tout ce qu'elle put ; je la vis qui se mordait les lèvres, en faisant tous ses efforts pour pouvoir dire quelque chose. Mais ça ne sortait pas malgré tout son grand désir, et ce fut bien convulsivement qu'elle répéta ce seul mot :

- Papa, papa. Papa
- Rouvillois est au large ? interrogea laconiquement le père.

D'un geste de la tête, elle fit signe que oui, et se mit à sangloter de nouveau sur les genoux de Maman Sophie. Le père, après avoir secoué sur l'ongle de son pouce gauche les cendres de sa pipe à demi fumée, se leva en me faisant signe :

- Allons, en route, Philippe, il faut voir ce qui se passe.

Et il ajouta d'un ton un peu plus brutal :

- Et que tout le monde reste ici, sans sortir, tu m'entends. Sophie?

Et nous voilà partis tous deux, d'abord le long du travail de pierre qui court jusque sous la Hougue. Il était couvert de bout en bout d'une sorte de fumée et les embruns étaient si violemment chassés par la bourrasque, qu'il me semblait recevoir des coups de fouet sur les joues.

Et je m'accrochais au bras du père, dans la crainte d'être enlevé, aussi parce qu'il me semblait si solide et si fort qu'il n'était pas possible de courir le moindre danger, en sa compagnie.

Chose curieuse, et malgré l'heure avancée, puisque le soleil venait de disparaître derrière les coteaux, il faisait presque jour encore, c'est-à-dire qu'il y avait, partout

sur la mer, une sorte de lueur électrique qui permettait de voir jusqu'à l'horizon ; et d'autant mieux que, fouettée par cet horrible cyclone, la rade ne présentait partout qu'une nappe d'écume très blanche, chaque vague qui cherchait à se soulever étant aussitôt écrasée par le vent.

On ne voyait même plus les deux bouées qui marquent l'entrée du chenal. couchées qu'elles étaient sous l'écume. ; et le lazaret de Tatihou disparaissait sous la fumée des embruns, de même que le petit fortin quadrangulaire bâti pour le protéger jadis du côté de l'Est, juste en regard des îles Saint-Marcouf, tout à fait noyées dans la bourrasque.

Rien sur cette surface uniformément blanche ; pas une voile — elle n'eût pas tenu deux secondes. dans les plus solides ralingues — pas un point noir qui pût ressembler à une embarcation ! La mer, qui se brisait partout, avec une incroyable furie, faisait, avec le vent qui ne discontinuait pas, un tapage épouvantable. quelque chose comme un tonnerre d'artillerie sans la moindre interruption. Et comme il n'y avait personne dehors, à l'exception de Rouvillois, la solitude était partout, et nous n'apercevions pas un être vivant ni sur la jetée, ni sur les quais du port où les cotres de pêche et les navires caboteurs étaient amarrés en double, avec des câbles et des chaînes.

Pas de doute! Rouvillois, surpris an large par la foudroyante bourrasque, avait dû couler net et pas une planche de sa barque ne reviendrait, au plein de la mer, pour attester son naufrage!

Et ma pensée se reportait aussitôt vers la petite Loïse, orpheline comme tant d'autres, mais toute seule au monde, ce qui était bien pire. Qu'est-ce que nous allions dire, en rentrant ? Car nous étions forcément les messagers de la mauvaise nouvelle.

C'était tout ce que nous pouvions faire que de nous tenir en équilibre, sur le travail, et pour distinguer quelque chose vers le large, il nous fallait mettre nos mains sur

les yeux, avec de très petits intervalles entre les doigts, et encore, si petits qu'ils fussent, le sable et les embruns nous cinglaient très douloureusement.

- Nous n'avons rien à faire ici, dit mon père, en collant ses lèvres sur mon oreille ; allons-nous-en. Rouvillois est perdu. c'est sûr comme deux et deux font quatre, et quand nous passerions la nuit ici, ça ne nous avancerait guère, ni lui non plus. Rentrons!

Nous reprîmes, poussés par le vent, le chemin de la cambuse ; et lorsque nous rentrâmes, la nuit était tout à fait tombée, mais toujours éclairée. La mer commençait à se retirer. malgré la trombe qui la poussait à terre. Mais, quand le moment est venu, il n'y a pas d'ouragan qui tienne : quelque chose de plus fort que tout la remporte vers le large ou la pousse sur la terre, d'une façon précise ; et quand bien même tous les hommes s'y mettraient, ils n'empêcheront jamais le flux et le jusant de se produire. Si encore ça les rendait plus modestes? Mais non, c'est le contraire ; et ils n'avoueront jamais qu'il y a au monde quelqu'un de plus fort qu'eux.

Le petite Loïse était toujours dans les larmes, et quand elle nous aperçut, sa douleur ne fit qu'augmenter. Nous voyant revenir seuls, tout espoir pour elle était perdu.

- Avec ce vent-là, dit le père, il ne faut pas désespérer, petite, et il est bien possible que Rouvillois ait été poussé jusqu'à Barfleur.

Il n'en croyait pas un mot, mais c'était pour la consoler, et tout aussitôt, il ajouta :

- Un jour que Sophie me croyait perdu, par un temps du diable, comme celui-ci, je suis revenu, en pleine nuit, après avoir échoué dans le fond de Morsalines, et elle en fut si saisie qu'elle n'y voulait pas croire. A la mer, il est bon de ne jamais douter de rien.

J'admirais moi-même la façon calme dont il s'exprimait, mais je voyais bien que

son intention était de rassurer la petite. Avec un pareil tremblement, quel espoir garder à l'endroit d'une barquette montée par un seul homme, quand un solide navire, bien commandé et bien manœuvré. n'aurait pas pu tenir contre un pareil cyclone poussant droit à la côte ?

Alors, la petite Loïse, dans sa logique d'enfant. s'écria :

- Il est peut-être rentré depuis que je suis partie ; qu'en pensez-vous, Monsieur Bastien?
- Je pense, dit le père, qu'il faut se mettre au lit, car il est l'heure. Philippe va courir jusqu'au chemin de Réville. dès que l'accalmie se produira, et tu l'accompagneras, petite, si le temps le permet. En ce moment, il y aurait crime à jeter dehors un chien galeux.

Et en effet, ça ronflait de plus belle, un vent de tous les diables, sans pluie, sans rien, avec un ciel toujours clair, ou à peu près, et des paquets d'écume qui tombaient en plein dans les fenêtres avec une telle force que je me demandais comment elles y pouvaient résister. Depuis, je fus témoin, bien des fois, dans la mer des Indes et dans les mers de Chine, de rudes tornades et de solides typhons, mais je dois le dire, je n'ai jamais rien vu de pareil.

Et quand la nuit tomba, tout à fait, tout l'horizon du large resta embrasé d'une lueur rouge fulgurante, tantôt uniforme, tantôt traversée par des sortes d'éventails de flammes, si bien qu'il était permis de croire à la fin du monde.

Ça n'empêche pas que, sur l'ordre du père, il fallut se mettre au lit.

Puisqu'il n'y avait rien de bon à faire hors du logis, le mieux était encore de prendre quelque repos. Et comme il n'était pas possible de renvoyer la petite Loïse, elle resta et partagea la couchette de ma sœur aînée, Claudine, qui était très raisonnable, et pas fâchée de jouer à la petite Maman, du moins à ce qu'elle croyait, car, grâce à

l'habitude, et malgré le fracas ininterrompu de la bourrasque, elle s'endormit bientôt, ainsi que les trois autres.

Pour moi, je ne fermais pas l'œil, et je crois bien que Loïse faisait de même, car, de temps en temps, j'entendais un sanglot qui sortait de dessous la couverture, et qu'elle retenait, autant que possible, dans la crainte de réveiller tous ceux qui dormaient.

La pauvrete pensait à son père, englouti, selon toute apparence ; et dans mon insomnie, je pensais aussi au patron Rouvillois, et j'aimais à me répéter, mentalement, qu'en dépit de cet épouvantable cataclysme, celui ci avait peut-être été jeté à la côte, sur le sable de Tatihou ou dans la baie de Réville où le vent poussait directement, et où l'eau n'est pas profonde.

Et j'y pensais si bien que, de temps en temps, je m'imaginai entendre des coups frappés à la porte, par Rouvillois sauvé et qui, n'ayant point trouvé sa fillette au logis, s'en venait la chercher chez nous.

Un moment, l'illusion fut même si réelle que je me levai et qu'avec mille précautions, j'entre bâillai la porte qui, fort heureusement, s'ouvrait du côté opposé à la direction du vent :

— Est-ce vous patron Rouvillois ?

Rien, pas de réponse, sinon les ronflements croissants du cyclone. Et, tout en regagnant ma couchette, j'entendais le sanglot étouffé de la petite Loïse, qui s'était endormie, et que le cauchemar de la tempête poursuivait jusque dans son sommeil.

De guerre lasse, je finis par faire comme les autres et m'endormis, tant bien que .mat. Et lorsque nous nous réveillâmes, le père et moi, aux premières lueurs du jour, le calme le plus parfait régnait au ciel et sur la mer. La terrible bourrasque s'en allait comme elle était venue, avec la même brusquerie ; et le soleil qui, la veille au soir,

avait semblé fuir devant elle, se montrait, de l'autre côté, à l'horizon de mer, inondant de ses rayons la rade à peine agitée, et enveloppant les deux îles de Saint-Marcouf dans un flot de lumière matinale.

II

Une chose particulièrement curieuse après un tel tremblement, c'était de voir les petites encore endormies comme des chérubins, les bras hors du lit et les mains croisées par-dessus les draps. Comme il n'y avait, pour mes quatre sœurs, que deux couchettes où elles s'installaient par couple, il se trouvait, à cause de Loïse, qu'une de celles-ci possédait trois locataires, et c'était plaisir de voir ces trois têtes ébouriffées, l'une près de l'autre, dans la béatitude d'un doux sommeil.

- Il n'y a rien de tel que le vent pour faire dormir les enfants, dit mon père ; c'est un berceur comme on en voit peu, et qui vous colle les paupières l'une sur l'autre, d'une façon désespérante.
- Il fait dormir aussi les personnes plus âgées, repris-je, car Maman me semble disposée à faire la grasse matinée.

Mon père se mit à rire et à secouer les couvertures avec une apparente brusquerie :

- Allons, Sophie, allons, est-ce que tu vas dormir jusqu'à demain ? Il est temps de se mettre à la soupe et d'allumer le feu, tout au moins dans quelques heures, il faudra embarquer, et tu m'as l'air de manger la consigne.

Maman se réveilla en grommelant un peu, passant les deux mains sur ses yeux.

- Eh bien ! quoi, qu'est-ce qu'il y a ?
- Il y a que tu n'es qu'une paresseuse, dit le père, et que tu me laisserais volontiers naviguer sans biscuit. Est-ce que ce n'est pas une honte de rester au lit, à l'heure qu'il est ?
- Ah ! reprit Maman toute dolente, je rêvais que Rouvillois était rentré à bon

port, et qu'il frappait à l'huis de toutes ses forces, pour réclamer la petite.

- La petite, la voilà, elle est ici, regarde-la, Sophie ; n'est-elle pas étonnante ? C'est vraiment injuste de causer du chagrin à ces petiots-là.

Le spectacle, en effet, était charmant: Claudine et Loïse côte à côte et se tenant embrassées, presque visage contre visage, avec une petite haleine comme un double soupir, et si régulière qu'on eût dit une musique.

- Vrai, dit le père, ce serait dommage de les réveiller ; Loïse saura assez tôt son malheur.

Et il ajouta :

- Si tu courais, Philippe, jusqu'au chemin de Réville pendant ce temps-là, ça vaudrait peut-être tout autant.
- Pauvre mignonne, dit à son tour Maman, elle se réveillera toujours assez vite.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et je m'élançai le long du quai où les navires, ensablés à cause de la marée basse, et n'étant plus soutenus, se penchaient en des postures lamentables. Mais, j'eus beau fouiller partout du regard, je n'aperçus, nulle part, le bateau de Rouvillois. Toutes les autres embarcations connues étaient là, à leur poste d'habitude, excepté la sienne ; et je me demandais si c'était vraiment bien la peine de courir jusqu'au chemin de Réville, pour y trouver quoi? La maison close et rien dedans puisque la petite Loïse était chez nous. Mais, enfin, il fallait la certitude

complète, et je poursuivais mon chemin, lorsque, après avoir contourné les chantiers de M. Lévêque, j'aperçus quelqu'un qui s'en venait, de très loin, à travers la baie encore vide, pour le moment. Ce quelqu'un descendait la pente de sable de Tatihou, dont les murailles de granit, percées de meurtrières, ruisselaient sous les rayons du soleil levant. Même le paratonnerre de la tour massive qui servait

autrefois de poudrière, luisait, dans le ciel bleu, comme un trait de flamme ; et les fenêtres des bâtiments intérieurs, celles qu'il était possible de voir au-dessus des murailles, flamboyaient d'une façon étonnante. Qui donc, la veille au soir, eût pu prévoir une aussi admirable aurore ?

Déjà, sur la mer, à des distances très éloignées, quelques voiles de pêcheurs se montraient. Sorties des criques aux premiers instants du flux, et, frappées en plein par les rayons du soleil, presque horizontaux, elles ressemblaient à des ailes d'oiseaux de mer largement déployées.

Ce spectacle n'était assurément pas nouveau pour moi, mais après une aussi terrible nuit, il avait quelque chose de consolant, et je me disais :

- Il n'est pas possible que la mer soit si belle, si l'ouragan de la nuit a fait des victimes sans nombre, et si elle roule, en ce moment, le corps inanimé du patron Rouvillois.

C'est ainsi que les choses extérieures nous affectent, en nous inspirant des sentiments particuliers. La nature, avec ses variations, exerce sur nous une influence énorme, et plus j'avance en âge, plus je comprends les paroles de M. Nordez, lorsqu'il nous répétait autrefois, à nous les grands, que les hommes sont à la merci des circonstances et souvent les esclaves des milieux où ils se trouvent, surtout du milieu où ils sont nés.

Cependant, le piéton matinal, qui venait de Tatihou, s'avavançait, au milieu des roches plates et des flaques abandonnées par le jusant. Et à mesure qu'il se rapprochait, quoiqu'il marchât lentement, il me semblait le reconnaître à sa tournure. Était-ce possible ? Allais-je apercevoir, dans quelques instants, devant mes yeux, le père de Loïse, sauvé par miracle, sans doute, et qui se dirigeait droit vers sa maison, une des dernières de la ville, où le poussait l'idée de retrouver la fillette, pour la rassurer d'abord, et pour lui raconter ensuite toute la nuit terrible, ses transes affreuses et la façon dont il avait échappé à la mort ?

Je ne pus y résister plus longtemps, et, plaçant mes mains en porte-voix devant mes lèvres, je le hélai de toutes mes forces :

- Est-ce vous, patron Rouvillois? C'est moi, Philippe Bastien, qui crois vous reconnaître et qui vous appelle !

Le marcheur s'arrêta net et parut indécis, pendant quelques secondes ; puis il plaça également ses deux mains de chaque côté de la bouche, et je t'entendis très distinctement qui criait :

- C'est toit Philippe: et la petite, où est-elle ?
- Elle est chez nous, patron Rouvillois ; mais, marchez vite et nous nous expliquerons mieux.
- Marcher vite, c'est facile à dire quand on n'est pas perclus. Tel que tu vas bientôt me voir, j'ai tous les membres rompus, et je puis dire que je reviens de l'autre monde.

Alors, pour abréger la distance, je me mis à courir au- devant de lui, à travers les flaques, les varechs et les galets ; et à mesure que j'approchais, je voyais ses vêtements de mer en lambeaux, et, sur son visage, des blessures nombreuses dont le sang coulait encore en petits ruisseaux.

- Ah ! patron, lui dis-je, en le rejoignant, comme vous voilà fait! Enfin, c'est déjà merveille de vous retrouver en chair et en os. Dépêchons-nous, c'est-à-dire autant que vous pourrez, en vous appuyant sur moi vous ne savez pas comme on va être heureux de vous revoir!
- Et la petite, fit-il, en s'appuyant d'une main sur mon épaule, est-ce que tu crois que je ne lui dois pas ma première visite ?
- Mais si, mais-si, et c'est bien pour cela que je voudrais vous voir marcher plus vite. Elle est chez nous, patron Rouvillois, et c'est au plus fort de la

bourrasque que, ne vous voyant pas revenir au logis, elle s'en est venue frapper à la porte ; et vous comprenez bien que, dans tout ce tremblement, il n'y avait pas moyen de la renvoyer. Et savez-vous, nous avons deviné ce qu'elle ne pouvait nous dire, tant les larmes la suffoquaient. Et même, Maman disait, voyant cela, en parlant de vous «C'est tout de même bien malheureux qu'il ne l'entende plus pleurer ainsi.»

Il passa, sur ses yeux, la manche en loques de sa vareuse, et d'une voix très émue, me dit :

- Vois-tu, Philippe, si je n'avais pensé à elle, je crois que je ne m'en serais pas sorti. Qu'est-ce qu'elle deviendra, me disai-je en luttant pour me tirer de peine, quand je ne serai plus là? et le bon Dieu permettra-t-il qu'elle reste toute seule en ce monde ?...

Ici, je l'interrompis tout net :

- Patron Rouvillois, Loïse est chez nous, pour le moment, et si le malheur avait voulu que vous ne revinssiez pas, elle y serait restée. C'est ce que papa Bastien répétait, cette nuit même, vous croyant aux cinq cent mille diables.
- Oui, oui, reprit-il, c'est heureux d'avoir des amis ; et quand je croyais boire ma dernière goutte, avant d'être jeté sur Tatibou, je me disais que Loïse ne serait pas seule au monde, et ça me donnait de la résignation.

Tout en devisant de la sorte, nous arrivions à Saint-Vaast. tout juste aux chantiers de M. Lévêque. c'est-à-dire à quelques centaines de pas de la cambuse du patron ; et, malgré tout le désir qu'il avait de revoir au plus vite sa fillette, il voulut s'y rendre, histoire de remettre un peu d'ordre dans sa toilette, et de se présenter avec plus d'avantages, débarrassé de sa vareuse et de ses culottes en lambeaux, arrachées du fond des bottes de mer, pendant qu'il était ballotté en tous sens, à travers l'écume, avant d'être roulé par la lame, sur les sables de Tatibou.

Alors, je l'entraînai, malgré lui :

- Non, non, lui dis-je, patron Rouvillois, vous trouverez, à la maison, tout ce qu'il vous faudra pour vous remettre en bon état ; mais si nous tardions davantage, il est possible que Loïse se réveille, et vous ne voudriez pas qu'elle vous croie mort.
- Tu as raison, fit-il, tu t'exprimes en homme d'expérience et ça me prouve que tu es le fils de ton père.

Et ma foi, d'entendre cela, je m'en redressais, et c'est avec une pointe d'orgueil que je pensais à la surprise joyeuse de Loïse, quand nous apparaîtrions tous deux, à la porte du logis.

Alors, nous nous engageâmes le long du quai, à peu près solitaire, à cette heure matinale, et tout en marchant, le patron Rouvillois s'expliquait. Comment s'était-il tiré d'affaire ? Il n'en savait à peu près rien, sinon que, surpris par le grain foudroyant, à la hauteur des îles, au moment même où le brouillard balayé s'en allait en lambeaux, il s'était vu poussé sur la côte, par une force irrésistible, suffoqué par l'écume qui volait, par nappes, en tous sens, et roulé avec une vitesse si prodigieuse que, le temps à peine de se reconnaître, crac ! un choc formidable, la barque émiettée sur une roche à peu près émergente, lui précipité dans l'écume, puis ballotté, il ne savait comme, déchiré, blessé, asphyxié, à demi-mort, lorsqu'il s'était ranimé en un bon lit, mais meurtri et ne se sentant pour ainsi dire plus, dans la baraque du vieux Lorimier, le gardien du Lazaret de Tatihou, presque aussi âgé que la tour de la Hougue, mais de pierre comme elle, et taillé pour vivre des années encore.

En faisant sa tournée, par prévision d'un malheur, le vieux gardien l'avait aperçu, étendu tout de son long, sur le sable ; et comme il n'y avait pas moyen, dans une pareille horreur, d'appeler au secours ou d'aller chercher du monde, il l'avait chargé sur ses épaules, croyant presque emporter un cadavre, et, en dépit du vent qui

soufflait en tempête et de la distance à parcourir, pour faire le tour de la moitié de l'île et rejoindre l'entrée du lazaret, le vieux était arrivé à bon port, avec, sur ses épaules d'octogénaire, le poids d'un homme robuste et d'autant plus lourd que ses vêtements étaient imprégnés d'eau de mer.

Ça me faisait plaisir d'entendre cela, et je me disais en moi-même :

- Si les anciens de chez nous sont de ce calibre-là, il faut faire tout le possible pour leur ressembler, même avant d'être vieux comme eux.

Et alors, il me revenait en mémoire que ce vieux Lorimier, dans les cérémonies publiques, se montrait la poitrine constellée de toutes sortes de médailles et que, dans toute la contrée, on lui témoignait un très grand respect. Les personnages les plus considérés et les plus considérables du pays se faisaient un devoir de le saluer, quand ils le rencontraient, parce qu'ils savaient sa longue existence, toute d'honnêteté, d'honneur même, de courage et de dévouement.

Ça, c'est une fortune qui n'est pas à la portée de tout le monde ; et, tout jeune que j'étais, il me semblait déjà que l'estime de tous est un de ces biens inappréciables qui ne s'achètent pas.

Le sauvetage du patron Rouvillois. c'était encore une belle action à l'avoir du vieux Lorimier ; et je pensais que cela lui vaudrait encore une médaille de plus, sur sa vareuse d'ancien matelot, garnie de tant de récompenses et de tant de rubans, qu'elle en éblouissait.

Toutes ces réflexions-là me venaient à l'idée, pendant que le patron, appuyé sur mon bras, avait quelque peine à me suivre, tant j'étais pressé d'arriver et d'apporter moi-même la bonne nouvelle.

Cependant, il me semblait qu'il ne fallait rien brusquer.

- On croit, à la cambuse, me disais-je, que le patron Rouvillois est mort ; et si la petite Loïse t'aperçoit ainsi, l'improviste, sans y être préparée, bien sûr que ça lui donnera un coup.

Alors, une fois à l'entrée du vieux Saint-Vaast. dans cette petite rue étroite autour de laquelle se groupent un tas de vieilles mesures séculaires, je me posai devant le patron, et je lui dis :

- Écoutez-moi, patron Rouvillois ; il ne faut pas nous présenter ensemble à la maison, comme cela, trop brusquement, ça pourrait mal faire, et ce que je vous en dis, c'est pour la petite Loïse, presque morte, lorsque le sommeil l'a enfin anéantie. Tenez, asseyez-vous là ! Moi, je vais rentrer tout seul pour arranger les choses, et quand je vous hélerai, il sera temps de vous montrer.

Il s'assit sur un banc de pierre, dans une sorte de renforcement, où demeuraient les demoiselles Fafin, les grandes marchandes de poisson de Saint-Vaast, qui achetaient en gros et expédiaient à Paris.

- Là, lui dis-je, ça ne sera pas long ! Surtout, ne vous impatientez pas. Je me charge de tout arranger pour le mieux.

Et je m'ensauvai vers la maison, au plus vite. De loin, j'aperçus le père sur le pas de la porte, fumant sa pipe matinale, les deux mains dans les poches de sa culotte, et l'air très préoccupé, en homme que de graves soucis assiègent.

Dès qu'il m'aperçut, il descendit précipitamment les marches de l'escalier, courant au-devant de moi, et quand nous fûmes rejoints, ce qui ne fut pas long, car je marchais encore plus vite que lui

- Eh bien? interrogea-t-il laconiquement.
- Eh bien! répondis-je, c'est un vrai miracle, mais le patron Rouvillois est a quelques pas d'ici.
- Vrai, tu ne mens pas?
- J'ai pensé qu'il ne devait pas entrer dans la maison, comme un boulet de canon, et qu'il était nécessaire d'avertir Loïse.
- Et tu-as bien fait, garçon. Mais comment nous y prendre pour raconter cela ?
- Laissez-moi faire, lui dis-je, et rejoignez le patron. Il est là, sur le banc de pierre des dernoiselles Fafin, ayant grande hâte que je l'appelle ; mais, tachez qu'il se nettoie un peu, avant de se montrer, car il est fait comme un mort Et puis, il me faut bien le temps d'arranger les affaires et de préparer Loïse à son bonheur.
- Comment vas-tu t'y prendre?
- Ma foi ! je n'en sais trop rien mais, faites ce que je vous dis, père, et je crois que tout sera pour le mieux.
- Et lui, comment s'est-il sauvé?
- Ça, il va vous le dire ; la vérité est que le vieux Lorimier l'a recueilli, au plein de la mer, et que sans lui, le patron Rouvillois n'en dirait pas long, à l'heure qu'il est.

Là-dessus, mon père s'en alla trouver le patron, et moi, je me dirigeai, lestement, vers la cambuse.

Après avoir, exprès, ouvert brusquement la porte, j'entrai, et je vis les cinq fillettes debout, échevelées, et pieds nus, Claudine essayant de consoler Loïse, en lui disant une foule de choses.

Sous la grande marmite, pendue à la crémaillère, Maman Bastien attisait le feu. Au bruit que je fis, elle se retourna et m'interrogea :

- Tu reviens seul, Philippe ?

- Oui, Maman, mais pas tout à fait comme je suis parti. Quoi? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Tout en cherchant à lire dans mes yeux, elle passait un coin du bas de son tablier dans le ruban de la ceinture, d'un geste qui lui était habituel. Et je vois encore cette petite Loïse, jolie comme une petite fée, avec ses cheveux bruns emmêlés, prenant l'autre coin du tablier de Maman, entre ses doigts tout frêles, et me regardant, d'un air très triste, avec ses beaux grands yeux noirs, incapable de prononcer une parole, et faisant tous ses efforts pour ne pas éclater en sanglots. Cela se voyait, à ses paupières gonflées et toutes pleines de larmes.

Alors Maman, ne sachant plus quoi dire, passa son bras autour du cou de la petite, qui se serrait contre elle, sentant vaguement que tout autre appui lui manquait, sur terre ; et Maman s'en trouvait si chagrine, qu'elle ne put s'empêcher de dire :

- Ah ce n'est pas aujourd'hui qu'il entrera de bonnes nouvelles dans la maison !
- Ça, Maman, c'est ce que vous ne savez pas.
- Enfin, tu connais donc quelque chose ?
- Moi ? Je n'en sais pas plus que vous ; mais regardez par là, Maman, à travers la fenêtre. Est-ce que, quand la mer est si belle, il est permis de désespérer?

En effet, sur la rade toute bleue, le soleil brillait et la remplissait de rayons ; et, dans tout Je fond, les barques de Grand-Camp sortaient, pressées l'une contre l'autre, pour ainsi dire, quoique à bonne distance, et mettant la joie de leurs voiles déployées sur le fond plus sombre des coteaux. Alors je pris la main libre de la petite Loïse, et je dis à Maman Bastien :

- Est-ce que vous croyez qu'il puisse y avoir du deuil, chez nous et ailleurs, par un aussi beau temps ?

De sentir ces petits doigts entre les miens, ça me donnait de l'éloquence, et je crois

bien que je ne me serais pas arrêté, si Maman Bastien ne m'eût dit, très sévèrement :

- Philippe, si tu sais quelque chose, il faut le dire, et ne pas te moquer plus longtemps de moi ni de cette enfant-là.
- Ah je ne me moque pas, Maman, m'écriai-je, vous allez bien le voir.

Alors, je les entraînai toutes deux vers la porte, les autres suivant, Claudine en tête, et je me mis à crier, de toutes mes forces. Quelques secondes après, apparurent le père et le patron Rouvillois au coude prochain de la rue tortueuse ; et quand ils nous aperçurent, ils se mirent à courir, autant que le pouvait le patron Rouvillois, dont tous ses membres étaient moulus. Enfin, ils furent bientôt au bas des marches de l'escalier et je n'oublierai jamais ce qui se passa alors ; la petite Loïse dans les bras du patron Rouvillois, qui, tout blessé et perclus qu'il était à cause de la nuit terrible, la hissait jusqu'à ses lèvres et, en sanglotant, la couvrait de baisers.

- Ah ! te voilà ! C'est toi que je tiens là, dans mes bras ! Embrasse-moi, petiote, plus fort, bien plus fort ! C'est grâce à toi que je suis ici, vois-tu, car je n'ai vu que toi, dans le tremblement de cette nuit, et c'est toi qui m'as sauvé.

Cela me causait une émotion profonde. J'ai toujours vu, depuis cela, que les larmes sont contagieuses. Mais, d'entendre ainsi parler le patron Rouvillois, ça ne me semblait pas tout à fait juste, et je lui dis :

- Il en revient bien quelque chose aussi au vieux Lorimier.
- Ça, c'est vrai, fit-il, et je ne l'oublierai de ma vie.

Quel moment ! Ce sont là des choses qui se gravent dans la mémoire, pour n'en jamais sortir. Je crois bien même que nous fondions tous en larmes, sans la voix du père qui retentit brusquement :

- Ça n'est pas le tout que ça, Sophie, mais il me semble qu'il serait temps de tremper la soupe et de s'y mettre. L'estomac vide, ça ne vaut rien par l'air

matinal.

Et il ajouta :

- Assieds-toi là, Rouvillois, près de la fenêtre, à moins que tu ne sois désireux d'achever ta toilette.
- Ah ! dit-il, ça n'est pas de refus !
- C'est ça, dit Maman Sophie, pendant que je mettrai le couvert.

Je m'en allai puiser un plein seau d'eau de mer, au bas des marches, car le flux s'en était donné, pendant tout ce temps-là, et quand je rentrais, Loïse, sur les genoux de son père, le couvrait de baisers. Jamais elle ne m'avait semblé plus jolie.

- Tenez, patron, dis-je, voilà pour votre toilette. L'eau salée, il n'y a rien de tel pour cautériser les blessures ! J'ai toujours entendu dire ça.
- Allons, au large, s'écria tout à coup Maman Sophie. Faites-moi de la place et laissez-moi le passage libre jusqu'à la table.

Le couvert n'était pas difficile à mettre : une assiette profonde, pour chaque convive, une cuiller à côté et rien de plus ! Et Maman vous jetait cela sur la table, que c'était un plaisir ! C'est au point que quelques-unes des assiettes, ainsi lancées et ne tombant pas précisément d'aplomb, se mettaient à osciller, d'un bord sur l'autre, et, avant de retomber à plat, dansaient une sarabande qui finissait en un roulement de plus en plus rapide.

Cela fait, elle dépendit la lourde marmite, et, avec une énorme cuiller en bois de buis, elle puisa à même, répandant les légumes et le bouillon dans la vaste soupière, avec des précautions infinies pour que le pain fût imbibé d'une façon uniforme ; et quand ça fut fini, elle me dit :

- Allons, Philippe, apporte la soupe sur la table, et que ça ne traîne pas !

Je n'avais pas la moindre envie que ça traînât, et quand j'eus déposé la soupière à sa place d'habitude, chacun s'installa. Seulement il fallut attendre pendant quelques instants, parce que la toilette du patron Rouvillois n'était pas terminée.

Bientôt il apparut avec la petite Loïse qu'il tenait par la main, et aussitôt Maman se mit à servir, en commençant par les étrangers, et quand la première faim fut à peu près apaisée, la conversation s'engagea. Par politesse, ce fut le patron Rouvillois qui prit la parole le premier :

- Voilà ce que j'appelle de la soupe, dit-il, en allongeant le bras pour tendre son assiette. Voyez-vous, Madame Bastien, avec sa suffisance d'une pareille pâtée, c'est le cas de le dire, on n'aurait jamais besoin d'autre chose.
- Ça, ajouta le père, c'est la pure vérité, et je vois que le coup que tu as bu cette nuit ne t'a pas détérioré le goût, Rouvillois.
- Ah ! pour un fameux coup, ç'a été un fameux coup, et j'ai bien cru que je n'en boirais jamais d'autres ; mais c'est fini, n'en parlons plus ! Encore une assiettée, Madame Bastien, si c'est votre idée. Tout ce qu'il y a de sûr et certain, c'est qu'une nuit comme celle-ci, ça vous creuse, et profondément.

A la bonne chaleur de la soupe de Maman Bastien, il renaissait et de le voir ainsi dévorer, avec appétit, ça nous réjouissait tous. Mais les plus grandes satisfactions sont généralement de courte durée, et nous promenions tous nos cuillers dans nos assiettes, pour y puiser les dernières pommes de terre, quand le patron dit d'un ton lamentable :

- L'estomac le plus vide se remplit, grâce à vous, Madame Bastien ; mais il n'y a plus rien à faire d'un bateau en mille miettes, et me voilà sans gagne-pain ! Il va falloir, maintenant, travailler pour le compte des autres, trop heureux encore si je trouve l'emploi de mes journées.
- Allons, dehors, les gamines ! s'écria tout à coup mon père. Toi, Philippe,

reste ici ; il nous faut parler de choses très sérieuses, et tu devras t'y faire. As-tu du café, Sophie ? Après une pareille nuit, je parierais bien que le camarade ne crachera pas dessus.

Et il se mit à rire, de son bon rire sonore, oublieux déjà des dangers courus. Est-ce qu'il n'y était pas fait comme les autres ? A force de rencontrer la mort, on finit par se rire d'elle, et tous les gens qui vivent de la mer en sont là.

- Ça, reprit-il, après le départ des fillettes, quand on n'a plus de bateau sous les pieds, c'est la dernière des misères. Mais, ce n'est pas pour rien, je suppose, que nous fûmes matelots, en Crimée ; et si le cœur t'en dit, Rouvillois, tu navigueras avec moi ; la pêche n'en sera que plus fructueuse, et il t'en reviendra ta part.

C'était si franchement offert, que le patron Rouvillois en fut, d'abord, tout interloqué, et si surpris que mon père ne put s'empêcher de lui dire, non sans quelque brusquerie :

- A ma place, tu n'en aurais donc pas fait autant ?

Et Maman Sophie appuya, tout en versant de l'eau bouillante dans le grand filtre :

- C'est pourtant là chose la plus naturelle du monde.
- La chose la plus naturelle du monde, se récria le patron Rouvillois, des larmes plein les yeux, la chose la plus naturelle du monde, c'est vous qui dites cela, Madame Bastien? C'est si naturel même que vous m'en voyez pleurer comme une bête. Mais, je ne suis pas encore tout à fait à fond de cale, et avec les quelques sous en réserve, chez Larsonneur, je puis à peu près me remettre à flot ; à petit flot, par exemple.
- Les sous qui sont chez Larsonneur, dit le père, il faut les y laisser ; on ne sait pas ce qui peut arriver, et l'armateur est un homme sûr. C'est déjà beaucoup d'avoir confiance dans le monde, à l'heure qu'il est.

- C'est vrai, reprit Rouvillois ; et tu sais, Bastien, à mesure que j'en portais chez M. Larsonneur, je me disais ce sera autant de trouvé pour la petite, quand elle sera d'âge à s'établir.
- Eh bien, il n'y a rien à changer à cela. Les économies faites, c'est pour Loïse, et si tu songes en réaliser d'autres, Rouvillois, nous trimerons, et voilà tout. Et là-dessus, Sophie, verse-nous le café, et qu'il soit solide ; cette nuit, comme je n'en ai jamais vu, m'a mis le cœur sens dessus dessous. Veux-tu que je te dise, Rouvillois, ça nous fera un petit verre de plus, et la ménagère trinquera avec nous. Et là-dessus, allumons une pipe, et causons.

Et ils causèrent de toutes sortes de choses, jusqu'au moment où ils s'interrompirent, pour humer le délicieux parfum du café, versé de haut dans les tasses, par Maman, histoire de faire une très épaisse mousse brune qui réjouissait les narines et les yeux.

Et tout justement, ma tasse était à demi remplie lorsque M. Nordez entra et demeura, sans parole, en apercevant le patron Rouvillois qui, en ce moment, tirait, de sa vieille pipe toute courte, des bouffées énormes :

- Voilà donc les morts qui reviennent, maintenant ?
- Les morts, dit mon père, où donc sont-ils, Monsieur Nordez ? Il faudrait nous le dire. Ici, nous sommes tous vivants, et si vous voulez trinquer avec nous, il y a place pour vous à la table.

Le maître d'école n'en revenait pas, avec ses yeux démesurément ouverts, fixés sur le patron Rouvillois :

- Mais, dit-il, tous les pêcheurs du port croient que vous n'êtes plus de ce monde ; et quand ils vont vous apercevoir, ils vous prendront pour un revenant.
- Dites pour un revenu, Monsieur Nordez, car je reviens de loin, en effet, et

- s'ils ne veulent pas vous croire, envoyez-les donc causer un peu avec le père Lorimier.
- Lorimier, le vieux gardien du lazaret de Tatihou?
 - Parfaitement, Monsieur Nordez, et si j'ai le plaisir de vous voir, à cette heure, c'est à lui que je le dois.
 - Ça, il n'y a pas de plus brave homme, à dix lieues à)a ronde.
 - Si, il y en a d'autres, interrompit mon père, et vous êtes du nombre, Monsieur Nordez car vous instruisez les garçons du pays que c'est une bénédiction.
 - On fait ce qu'on peut, dit modestement le maître d'école ; mais ma besogne n'est pas bien difficile, avec des garçons comme le vôtre, Patron Bastien, et je dirais volontiers comme tous ceux de par ici.
 - Faut-il tout de même qu'il leur en entre dans la tête, dit Maman qui ne demandait pas mieux que de se mêler à la conversation. Autrefois, il suffisait presque de savoir lire, et ça n'en allait pas plus mal. A présent, il faut que tous nos garçons soient savants comme des notaires ; c'est vraiment trop.
 - Je ne sais pas si c'est trop, dit mon père, mais pour sûr c'est beaucoup.
 - Le moment n'est pas choisi pour parler de cela, dit M. Nordez ; si vous voulez, nous y reviendrons plus tard.

Et il ajouta :

- A votre santé, Madame Bastien ; à la vôtre aussi, patron, et à celle de tous vos enfants !

Il choqua aussi sa tasse contre celle du patron Rouvillois, et avec bonne humeur :

- Inutile de boire à la vôtre, dit-il, car on peut affirmer que vous êtes invulnérable.
- Buvez-y tout de même, Monsieur Nordez, répondit Rouvillois. Est-ce qu'on sait ce qui peut arriver ? Est-ce que nous n'en avons pas connu des anciens de par ici, qui, après des années et des années de campagnes, sont morts

comme des terriens, par accident, on ne sait pas de quoi ?

- Ces choses-là arrivent, il n'y a pas à dire le contraire, reprit le maître d'école ; mais si les hommes de par ici buvaient moins, il ne leur tomberait pas tant de malheurs au logis.

Rouvillois se tint coi, parce que son péché mignon était de boire un peu trop et de s'attarder dans les cabarets du quai, quand il aurait mille fois mieux fait de rentrer chez lui, où la petite Loïse l'attendait, dans des transes, sachant comment il reviendrait et quelles bêtises il lui raconterait, justement parce qu'il ne savait quoi dire de raisonnable.

Pendant que, de chaque côté de la table longue, on parlait ainsi, et de la nuit terrible et du reste, les fillettes rentrèrent, le rire et la chanson aux lèvres. A cet âge-là, les impressions pénibles s'effacent vite, et la gaieté matinale d'un beau soleil d'automne brillait dans leurs regards.

Elles marchaient pieds nus sur l'aire, se poussant, se bousculant, comme elles venaient de le faire, sans aucun doute, sur la grève, car leurs jupes étaient tout humides et souillées de sable marin qui s'y étalait par plaques et tombait en poussière, à mesure qu'il séchait. De leurs éclats de rire, elles emplissaient la maison, et l'on ne s'y entendait plus. Il n'y a rien de tel que le clair soleil pour faire jaser les oiseaux et parler les enfants.

Mais, ça ne faisait pas l'affaire, et. Maman Sophie vint bientôt les rappeler à l'ordre. Alors, elles regagnèrent la porte, un doigt entre leurs lèvres, et disparurent ; mais, à peine dehors, les éclats de rire recommencèrent, on n'aurait su dire pourquoi. J'ai remarqué cent fois, depuis, que la gaieté la plus franche et la plus sincère est celle qui n'a pas de cause.

Cependant, le flux battait son plein, et il fallait embarquer, sous peine de perdre les bénéfices de la marée.

— Une dernière goutte, dit mon père, et partons !

Ils vidèrent leur tasse tous trois, lui, le patron Rouvillois et M. Nordez, avec une précision militaire, et lorsque nous fûmes dehors :

- Tu sais, dit mon père, au patron Rouvillois, à partir de demain, tu comptes sur mon rôle d'équipage. Pour aujourd'hui. je te donne campo ; mais la permission passée, il faudra trimer.
- Ça n'est que juste, fit M. Nordez, car tous savent ici, Patron Bastien, que vous ne ménagez point votre peine.
- Chacun son métier, Monsieur Nordez et je crois que, vous comme moi, nous enseignons aux autres à le bien faire.
- C'est vrai que je fais de mon mieux, Patron Bastien, et nous nous y entendons chacun à notre manière.

J

Et il ajouta, en tendant ses deux mains aux deux patrons :

- Les mauvais temps ne sont pas finis, et il y a quelque chose d'inquiétant dans l'air. Si vous voulez, nous en reparlerons plus à loisir ; je crois qu'on ne parlera jamais trop de la France.
- Vous avez cent fois raison, Monsieur Nordez, et quand on en parle aussi bien que quelqu'un de ma connaissance, c'est toujours un véritable plaisir de l'entendre. Et maintenant, voilà le flot qui nous appelle. En route, Philippe, et au, plus près !

Nous nous éloignâmes du côté de la jetée où la barque du père était amarrée, à l'abri du môle, les deux mâts et les voiles couchés sur les bancs, le long des bordages. En quelques minutes, tout fut paré et nous démarrâmes ; et ce fut un émerveillement pour moi, tout entier jusqu'alors à appareillage, de voir, au-dessus du parapet du musoir, cinq petites têtes ébouriffées, celles de mes quatre sœurs et celle de la petite Loïse, qui nous regardaient gagner le large, et cinq paires de bras qui s'agitaient en

des gestes d'adieu.

Et sans doute je me complaisais trop dans ce spectacle, car mon père m'arracha brusquement à ma rêverie :

- A quoi songes-tu donc, nigaud, et faut-il que je te rappelle plus brutalement à l'ordre?

La brise de terre nous poussait ; nous faisons de la route, et bientôt les cinq têtes se confondirent avec le parapet du musoir.

- Gouverne sur les îles, dit mon père ; après la débâcle de la nuit, il doit y avoir quelque chose à faire par là. Les poissons sont encore tout étourdis de ce remue-ménage.

Pendant que le père apprêtait les lignes et les amorçait, assis à l'arrière, la barre en mains, je faisais de mon mieux, grâce à l'habitude déjà acquise ; mais c'était presque machinalement, et, malgré moi, je pensais à cette figure charmante de Loïse Rouvillois au moment où, tout éplorée, elle avait pénétré dans la maison, au plus fort de la bourrasque, à la recherche de son père que tous nous croyions à jamais perdu.

M. Nordez, qui nous avait appris bien des choses, ne nous avait jamais parlé de cela. Sans doute savait-il que c'est en dehors de tout enseignement, et que les simples d'esprit n'ont pas besoin de maîtres, pour apprendre à lire dans une paire d'yeux noirs ou bleus. Ceux de Loïse Rouvillois étaient noirs comme de l'ébène et je m'imaginai que, de là-bas, malgré la distance de plus en plus grande, ils nous suivaient. Jamais la pensée de cette fillette ne m'avait hanté avec autant d'insistance ; et ça me paraissait, en même temps, très étrange et très doux.

III

Il était bien rare, surtout à la saison moins dure, que M. Nordez ne vint point passer au logis, les soirs de dimanches. Dans nos contrées riveraines, le dimanche est jour de chômage, ou à peu près. Ne faut-il point se reposer, ne fût-ce que pour se préparer à de nouvelles fatigues, quand on a passé en mer six jours de la semaine sans compter les nuits ?

M. Nordez, un livre sous le bras, qu'il déposait en entrant, sur le lit même, dont la belle couverture rouge et noire avec les draps tout blancs par-dessus tombait jusque sur l'aire. Il prenait place à table et, le moment venu, se levait pour retrouver son livre et nous faire la lecture.

Autant que possible, il s'arrangeait pour qu'il fût question d'histoire locale ; et comme c'était un homme très instruit, nous l'écoutions avec le plus grand plaisir.

Même, avant de commencer la lecture, il nous apprenait une foule de choses, nous expliquait cette mystérieuse force des marées, si bien réglée qu'elles ne s'écartent pas d'une ligne des prévisions, et aussi l'origine des grandes tempêtes du Sud-Ouest, si fréquentes sur nos côtes, et nous l'entendions tous, dans une admiration très sincère, jusqu'à Maman Bastien qui l'interrogeait, se faisait répéter les choses et se refusait complètement à croire qu'il y avait tant d'eau sur la Terre.

Pendant ce temps-là, les petites, couchées dans leurs couchettes, dormaient à poings fermés. Elles se mettaient au lit comme les poules sur le juchoir, pendant qu'il faisait grand jour encore, pour se lever presque de même, au premier chant du coq saluant l'aube.

Mais Loïse restait avec nous, puisqu'elle devait rentrer en compagnie de son père,

et elle semblait prendre grand plaisir à entendre ces choses qui l'instruisaient.

Le père en était émerveillé, Rouvillois aussi ; et ils tenaient le maître d'école en haute estime ; mais, ce qui leur plaisait, au-dessus de tout, c'était d'entendre M. Nordez faire des lectures sur l'histoire de France.

Il ne cherchait cependant pas toujours les moments heureux, loin de là. Ce qu'il aimait à rappeler, c'étaient les mauvais jours d'autrefois, quand le pays était mis à feu et à sang par les routiers anglais qui, la plupart du temps, débarquaient à Barfleur pour se répandre de là, sur toute la Basse-Normandie qu'ils pillaient et mettaient à sac, tant qu'ils pouvaient.

M. Nordez entrecoupait alors sa lecture de réflexions patriotiques, et, au milieu de toutes ces horribles choses de l'invasion, racontait d'étonnants épisodes qui faisaient battre le cœur.

— C'est dans le malheur, disait-il, qu'un peuple apprend à connaître sa force et son énergie ; et ceux qui ne s'abandonnent pas s'en tirent toujours.

Alors, il parlait des grandes batailles de cette guerre de cent ans où le courage chevaleresque, aussi noble qu'irréfléchi, succomba devant la discipline. C'était terrible : Crécy, Poitiers, le roi de France fait prisonnier, la France à deux doigts de sa perte, conquise et au préalable pillée, tandis que dans l'Est, dans les marches de Lorraine, l'étoile du patriotisme se levait dans un ciel moins noir !

Et malgré tout, les populations ne perdaient pas courage, et le maître d'école nous rappelait un tas de hauts faits particuliers, perdus, comme il disait, dans l'océan de la grande histoire mais qui montraient, du reste, combien nos ancêtres d'alors avaient l'impudence de la conquête et comment ils s'y prenaient, pour courir sus aux vainqueurs.

Il agrémentait ces histoires et ces légendes de réflexions de son cru, disant que, pour se tirer d'affaire, dans les heures les plus difficiles, il suffit de s'entendre, de mettre de côté toute querelle et toute animosité particulières, de façon à grouper, contre l'ennemi commun, toutes les forces, toutes les audaces et tous les courages.

Ça faisait plaisir de l'entendre parce que, dans nos contrées, les oreilles sont toujours ouverte, quand on parle de la France. Et lorsque l'un de nous l'interrogeait, il avait sa réponse toujours prête et n'était jamais pris au dépourvu. C'est tout de même une belle chose que l'instruction ; et d'entendre parler ainsi M. Nordez, les soirs de dimanche, ça faisait travailler ma jeune imagination, et je comprenais qu'il y avait eu des Français avant nous pour défendre le sol sacré, et qu'il y en aurait encore après, pour garder l'héritage des aïeux et le conserver intact, autant que possible.

Hélas ! N'étions-nous pas à la veille des plus horribles désastres !

Un soir que M. Nordez parlait plus éloquemment encore que de coutume, le Père Bastien, qui avait posé sa longue pipe sur la table et, de temps en temps, approuvait de la tête, attendit la fin de de l'histoire, pour dire :

- C'étaient des temps difficiles assurément, Monsieur Nordez, et nos anciens d'alors ont dû en voir de dures ; mais nous ne subirons plus de chocs pareils, car les Anglais n'ont plus rien à voir par ici.
- On ne peut pas savoir, reprit pa M. Nordez ; mais, Anglais ou autres, ce qu'il faut, c'est être toujours prêt à les recevoir.

Et il ajouta :

- Les hommes qui s'endorment dans une sécurité factice sont très coupables. Savez-vous une chose, pour nous très dangereuse ?
- Non, nous ne savons rien, parlez ! Dirent, en même temps, le Père Bastien et le patron Rouvillois.

- Eh bien, sachez que ce pays-ci, notre y France, est riche par excellence et que partout on nous envie.
- Ça, dit le père, c'est exact que nous sommes dans un vrai Paradis terrestre.
- Et voilà précisément ce qui est très dangereux, reprit M. Nordez. Les gens pauvres ne craignent pas les voleurs, et c'est toujours les riches qui sont visés. Vous comprenez qu'on ne s'en vient pas chez les autres, pour y mourir de faim. Je sais bien que tout ce qu'il y a en trop, par ici, s'en va en Angleterre, et que ça met de l'argent dans la contrée ; mais, supposez qu'à la longue, les gens fatigués de payer se disent qu'il serait beaucoup plus simple de prendre : voilà l'invasion dans l'histoire de tous les temps.
- Ça se comprend assez, dit Rouvillois ; mais il faudrait savoir si nous nous laisserions faire.
- On se laisse toujours faire, reprit M. Nordez, quand on prend l'habitude de la vie trop facile, dans des terres trop privilégiées ; et tout ce qui serait à désirer, c'est des patriotes comme ceux d'autrefois, au XV^{ème} siècle. quand il était à peine question de patrie. Ils en ont vu de cruelles., tous ceux qui nous ont précédés par ici ! Avant les Anglais, les Danois ! C'est-à-dire les Normands, ceux qui firent pleurer Charlemagne et faillirent prendre Paris ! Mais, s'ils ne recommencent pas. il en viendra d'autres, et que deviendrons-nous, si nous ne sommes pas en mesure de les recevoir?

Rouvillois, qui était pour les idées simples, et qui n'y allait jamais par quatre chemins, répondit.:

- Dame, Monsieur Nordez, on cognerait !
- Et dur, appuya Père Bastien.
- C'est ce qu'on a toujours fait, reprit M. Nordez, mais, tout en étant des homme résolu, il faut savoir mettre les chances de son côté, sans quoi, c'est travailler pour le roi de Prusse, et la leçon en a été faite ici, sous vos fenêtres, Patron Bastien, il n'y a pas deux cents ans.

En disant cela, M. Nordez tendait son bras vers la rade tout illuminée par le soleil couchant et au fond de laquelle les deux îlots de Saint-Marcouf flambaient comme deux phares.

- Oui, poursuivit-il, c'est là, sous vos yeux, que vinrent s'effondrer, se faire sauter plutôt, quelques-uns des vaisseaux d'une des plus belles flottes qui furent au monde, et com mandée par qui ? par un de par ici, Anne Hilarion de Cotentin, comte de Tourville. Seulement, il ne faudrait pas croire que la bataille se livra sous vos fenêtres, Patron Bastien, c'était beaucoup plus loin, dans l'Ouest, vers le cap de la Hague, où l'amiral attendait les vaisseaux de d'Estrées qui devaient se joindre aux siens. La jonction faite, c'était victoire sûre ; mais elle ne se fit pas, d'abord parce que les vents contraires retardèrent la marche de d'Estrées ; ensuite et surtout, parce qu'il y avait ordre d'engager la lutte, coûte que coûte. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que des ordres ainsi donnés, sans savoir de quoi il retourne, sont toujours des sottises, et qu'il faut laisser aux soldats la responsabilité des choses de la guerre ? Et pour soldat, celui-là l'était, on peut le dire ; et il le prouva, dans cette journée terrible où, luttant contre des forces deux fois supérieures en nombre, il les tint en échec pendant douze heures. Nos défaites, sur terre comme sur mer, sont faites de ces imprévoyances, ou plutôt de ces imprudences ; mais, ici, le chef ne fut pas coupable. Mis en demeure de combattre, il obéit, et c'est même à son honneur. Comme toujours, on aimait, chez nous, à se bercer d'illusions, et l'on comptait sur des défections, dans les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande. Des défections, ah ! bien oui ! il n'y en eut pas l'ombre, et Jacques II, pour qui nous nous battions alors, et dont l'avenir dépendait du sort de la bataille, applaudissait, sur les coteaux voisins, les vaisseaux anglais vainqueurs qui poursuivaient les nôtres jusque sous Tatihou. Allez donc dépenser de l'argent et des hommes pour des gaillards de ce calibre ! Ça, c'était la guerre des temps passés, à propos de choses qui ne nous regardent pas ! Pour de grands exploits, il y en eut, et beaucoup ; sous ce rapport nos annales sont d'une richesse

extraordinaire, et telles qu'aucune nation au monde ne saurait montrer les pareilles. Mais, voilà l'homme qui s'interroge, et qui se demande ce qu'il gagne dans des choses de la sorte ? Pas grand chose mais c'était assurément une fameuse école de héros et surtout de marins, de marins tels qu'on n'en vit jamais.

M. Nordez s'interrompit pour avaler une gorgée, et le patron Rouvillois en profita pour placer son mot :

- Quand la marine travaille, dit-il, on peut être tranquille. l'ouvrage est toujours bien faite.

Père Bastien, lui-même, vint à la rescousse et dit, en se rengorgeant :

- On l'a bien vu, dans la mer Noire, sous Sébastopol. A terre ou à bord, les mathurins ne se laissent damer le pion par qui que ce soit. Nous y étions, pas vrai, Rouvillois, et rien que d'y penser. ça me rajeunit de quinze ans!
- Ah ! reprit M. Nordez, si l'empereur avait eu des équipages comme ceux dont vous parlez, ça aurait marché tout seul, dans le temps ; mais, il n'avait plus du tout d'officiers. Écoutez-moi bien, et comprenez-moi ; ce n'est pas moi qui dirai du mal de la Révolution, n'est-ce pas ? mais il est certain qu'elle a tué la Marine. Ce n'est pas le tout que de construire des vaisseaux et de les armer. Une fois construits et armés, il faut des équipages solides et des officiers pour les commander ; et c'est pour cela qu'il n'y eut jamais au monde plus belle marine que celle de Louis XVI. Supposez le bailli de Suffren, par exemple, commandant les flottes à Aboukir et à Trafalgar : est-ce que vous pensez que la besogne de Nelson eût été aussi aisée ? La gloire de cet Anglais est faite de notre faiblesse et de notre impéritie d'alors dans les choses de la mer. Ce n'est pas moi qui invente cela ; je résume ce que j'ai vu dans les livres ; et les Anglais eux-mêmes n'oseraient pas et ne voudraient pas me contredire. Qu'est-ce que ça prouve ; sinon que les révolutions, au

milieu de choses très grandes. en font aussi d'autres qui ne sont pas excusables, et que ceux qui les provoquent et les dirigent ne savent garder aucune mesure?

- Ça, dit Rouvillois, les révolutions, ça n'est pas notre affaire ; mais croyez-vous, Monsieur Nordez, qu'en cas de mauvais temps. nous serions aussi bêtes aujourd'hui. qu'autrefois?
- Ah ! reprit le maître d'école, voilà ce que j'ignore. Pour du relèvement, certes, il y en a eu, et la marine française n'a pas subi une éclipse de longue durée. Savez-vous qu'elle est rentrée en scène au moment du coup de tonnerre de Navarin, et que depuis lors elle a fait d'assez belles choses?
- Et elle en ferait encore, Monsieur Nordez. dit Père Bastien, si l'occasion s'en présentait.
- Oui, répliqua M. Nordez, cela ne fait pas pour moi l'objet d'un doute, et je sais bien que la France est terre de braves.

Et plus tristement, il ajouta :

- Et c'est pour cela que les gens y sont plus téméraires. La bataille de la Hogue, dont nous parlions tout à l'heure, c'est une très grande chose dans nos annales ; mais il eût mieux valu ne pas la livrer. Quand un gouvernement, quel qu'il soit. royaliste, impérialiste ou républicain, remet entre les mains d'un soldat le soin des destinées du pays, c'est à celui-ci de savoir comment s'y prendre et de diriger toute l'affaire. Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées.
- Ça, c'est la vérité vraie, Monsieur Nordez, et vous parlez comme un livre. Mais, au jour d'aujourd'hui, nous sommes bien tranquilles et personne ne pense à la guerre.
- On y pense toujours, quand on a des soldats et des canons, et des navires, et des arsenaux. Pour croire qu'elle durera éternellement, ça, je ne voudrais pas dire, mais nous ne sommes pas, croyez-moi, à la fin des épreuves, et il faut élever ce gaillard-là, Patron Bastien, comme s'il devait se battre demain pour

la France.

Ce gaillard-là, c'était moi, et je savais gré à M. Nordez de ses paroles ; seulement, je ne voyais que la guerre sur l'eau, et depuis si longtemps on n'en parlait plus ! Chez nous, et sur toute la côte riveraine de la Manche, les exploits d'Algérie et de Crimée s'effaçaient presque, devant le souvenir persistant des pontons et tout jeune que j'étais encore, j'en frissonnais, quand un des anciens du port racontait une de ces phénoménales évasions qui sont presque des épopées, ou bien un de ces exploits comme celui du vieux Jorre, de Réville, par exemple, qui, lors de la croisière anglaise du fameux Sidney-Smith, dans la Manche, profita d'une horrible nuit de tempête pour jeter sur le Dranguet, avec tout son équipage, la corvette La Licorne, de la marine de Sa Très Gracieuse Majesté britannique¹.

Je dois le dire, avant 1870, nous autres riverains, nous ne voyions pas d'autre ennemi que l'Anglais. C'était absurde, mais c'était ainsi. Contre les Russes et les Autrichiens, pas la plus petite rancune, et cela se comprend : nous n'avions pas souffert grand chose de 1814 et de 1815. Nous étions trop loin, et puis, dans le bon sens national, dont il ne faut jamais faire fi, on se disait qu'on était aller chercher ces gens-là et qu'ils usaient de représailles. Partout, nous ne voulions voir que l'impitoyable Angleterre, et pour nous apprendre qu'il y avait des adversaires plus impitoyables encore, et moins généreux, il fallait les horribles événements qui se préparaient, et que, dans notre France, nul ne prévoyait.

Seul, le maître d'école pensait à quelque chose, ou plutôt il avait quelque pressentiment de ce qui bientôt devait survenir. Et quand Maman Bastien, qui n'aimait pas les oiseaux de mauvais augure, lui disait :

— Mais enfin, Monsieur Nordez, ce n'est pas pour s'entr'égorger que les hommes sont mis au monde !

¹Voir Un Héros Inconnu publié dans *le Magasin Pittoresque* (1893)

Il répondait. sur un ton très triste :

- Ça, Madame Bastien, vous avez raison, mais nous sommes depuis trop longtemps heureux pour que ça dure ; il y a des pronostics fâcheux dans l'air du temps.

Et les anciens étaient bien obligés de convenir que M. Nordez avait raison. Il ne tarissait pas sur ces chapitres-là, et tout jeune que j'étais je le comprenais à merveille. C'est pour cela que, dans la maturité de ma vie, j'ai conservé pour lui une affection mêlée de respect et d'admiration tout à la fois. Quel bonheur pour un pays comme le nôtre, si tous ceux qui instruisent la jeunesse lui ressemblaient!

Ainsi passaient les semaines et les mois qui font les années dans une existence d'habitudes presque toujours les mêmes, mais où le dur labeur de la mer tient la première place. C'est naturel, puisque c'est le gagne-pain de la famille, et que la famille est nombreuse sur nos côtes de la Manche.

Je sortais depuis un trimestre environ, avec le père, à bord de son lougre, *l'Écureuil*, faisant mon apprentissage comme un futur marin doit le faire, c'est-à-dire durement, quelquefois même brutalement réprimandé et rappelé à l'ordre, pour la plus insignifiante des négligences, lorsqu'un soir de dimanche, en pleine belle saison d'été, M. Nordez s'en vint au logis du vieux Saint-Vaast, comme de coutume.

Il semblait tout préoccupé, soucieux même, sinon triste, et lorsque, après avoir souhaité le bonsoir à tous, et embrassé les petites, l'une après l'autre, sur leurs joues rebondies et colorées par la santé florissante, il s'assit à sa place d'habitude, Père Bastien l'interrogea :

- Eh bien quoi, Monsieur Nordez, il y a donc du nouveau, que vous voilà avec la figure toute chavirée?

- Oui, Patron Bastien, il y a que cela va mal, et que nous sommes à la veille d'une déclaration de guerre. Nous étions trop tranquilles par ici, depuis longtemps, et il va nous falloir payer tout ça, peut-être.

Et comme Père Bastien l'interrogeait du regard, très surpris, sinon ahuri par cette entrée en matière :

- Il paraît, ajouta-t-il, que la situation est très tendue à Berlin, entre l'ambassadeur de France et le roi de Prusse, conseillé par Bismarck, et que la rupture peut éclater d'un moment à l'autre.
- Si ça se fait ainsi, Monsieur Nordez, c'est tant pis, répliqua Père Bastien, parce que la guerre est une très vilaine chose, et que les hommes ne sont pas créés et mis au monde, du moins c'est mon idée, pour s'entretuer les uns les autres. Mais, si nous avons le bon droit pour nous, il faudra larguer tout et marcher de l'avant. Nous en avons assez vu de guerres, pour qu'une de plus ou de moins ne nous fasse pas peur.
- Parbleu ! reprit M. Nordez, ce n'est jamais le courage ni le désir de bien faire qui manqueront, chez nous ! Mais, il y a une chose inquiétante, Patron Bastien. c'est que ces gens-là se montrent d'une arrogance extrême ; et alors, je me dis que s'ils y mettent autant d'ardeur, c'est qu'ils ne craignent pas grand chose. A l'inverse de nous, la haine est une vertu germanique, et depuis plus de soixante ans, les Teutons se préparent à prendre leur revanche des rudes défaites que leur infligea Napoléon. Je ne dis pas qu'ils ont eu tort, et croyez-moi, s'il y avait seulement un peu de ce sentiment-là chez nous, nous serions invincibles. Malheureusement, nous sommes un peuple d'étourdis et d'oublieux qui ne haïssons personne et qui, par suite, ne voulons pas croire à la haine persistante des autres. Et savez-vous, voilà ce qui m'inquiète ! Jusqu'ici, nous avons été gâtés, et la fortune ne nous fut point contraire ; mais la Crimée, mais l'Italie, mais le Mexique, tout ça nous a mangé des hommes et de l'argent ; et je vous assure que, pour le moment, je ne suis pas tranquille.

Au même instant, Rouvillois et la petite Loïse entrèrent, et après les compliments d'usage, prirent leur place habituelle autour de la table, et les premiers mots que prononça Rouvillois furent ceux-ci :

- Eh bien, il paraît qu'on va se battre!
- C'est en que vient de nous apprendre M. Nordez. dit Maman Bastien, et si c'est vrai, c'est une triste nouvelle pour les familles des inscrits.
- Ça, reprit le père, il faut s'attendre à les voir appareiller en grand nombre mais ceux-là ne se font jamais tirer l'oreille et partent toujours gaiement.
- Oui. dit Maman, chagrin et tristesse sont pour ceux et celles qui restent. Mais il faut bien se soumettre, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.
- Et se soumettre avec joie. Madame Bastien, interrompit le maître d'école. Que va-t-il sortir de tout cela? C'est un mystère ; mais ; quoi qu'il arrive, il n'y a qu'une chose à faire, remplir son devoir. Ils ont beau dire, crier même, de l'autre côté du Rhin, nous ne sommes pas les agresseurs, et s'ils poussent aux malheurs, c'est qu'ils se sentent en mesure de faire la guerre. Car pour de la générosité chez ces gens-là, il n'y en a pas l'ombre ! Donc, il faut être prêt à tout et se dire que nous sommes peut-être à la veille de rudes journées.
- On s'en tirera, Monsieur Nordez, dit Rouvillois, et si le commissaire de Cherbourg a besoin de ma vieille carcasse, elle est encore de taille à faire un bon service. Est-ce ton avis, Bastien?
- Exactement, et s'il le faut, je serai moi-même du branle-bas.
- Ça se croit. toujours jeune, dit Maman, non sans quelque amertume, et ça n'a pas seulement l'air de penser à la charge lourde de ses cinq enfants!
- Quatre, Maman, quatre seulement ! m'écriai-je, car, moi, je veux faire comme les autres et l'on ne me refusera pas en qualité de mousse, à bord d'un navire de l'État.

Mais Maman, que cette perspective de guerre attristait, après tant de jours calmes et presque heureux, voulait être rassurée.

- Après tout, Monsieur Nordez, dit-elle, ce n'est peut-être qu'une alerte, et nous en serons quittes pour la peur.
- Si vous voulez m'en croire, Madame Bastien, il ne faut pas s'endormir avec ces idées-là ; le réveil n'en serait que plus pénible. Du reste, ça va marcher, soyez-en sûre. et nous n'avons plus qu'à attendre les nouvelles de Paris.

Ça ne fut pas long, en effet, et quand les dépêches définitives arrivèrent, ce fut une consternation.

Les moins instruits virent, tout d'un coup, qu'il s'agissait là de quelque chose de sérieux, de grave, de très grave même. Sébastopol, c'était loin ; l'Italie, ce n'était pas tout près et le Mexique, bien plus loin encore ! Tandis que la Prusse était à nos portes, et que la première étape heureuse des armées allemandes les jetait chez nous, sur notre sol, à moins qu'une irrésistible poussée ne nous entraîne jusqu'à Berlin.

Je n'ai pas à insister sur ce qui se passa, depuis lors. Tout ce que je puis dire, c'est que jamais peuple n'a subi d'aussi terribles traverses, pendant de longs mois. Entre un été prolongé et un printemps admirable, il y eut place pour le plus long et le plus dur des hivers, et nous vîmes se dérouler, sous nos yeux, de cette extrémité Nord du département de la Manche, les choses les plus horribles et les plus injustes.

Le port était vide, les maisons aussi. Tous ceux de chez nous s'en étaient allés à Cherbourg, appelés d'abord pour compléter les équipages, ensuite pour servir à Paris ou dans l'armée de la Loire. Ce qu'ils y accomplirent fut merveilleux, mais, que faire contre la destinée ? Et ce qu'il y avait de vraiment étrange et lamentable, c'était de voir, campés sur la neige, tous ces mobiles, à peine couverts, venus de tous les coins de la France, et qui mouraient, sans se battre, victimes de l'impitoyable hiver.

Il faut avoir vu cela pour y croire, et quand on l'a vu, c'est impossible à oublier. Au

bout d'un siècle, on y penserait encore et l'année terrible s'imposerait aux mémoires les plus fléchissantes, avec ses grandeurs et ses misères.

Et ce qu'il y avait encore de plus sérieux, c'est que là, à la pointe de la Manche comme par toute la contrée riveraine, la vie nous était très facile et très peu dispendieuse, fort heureusement pour ces pauvres soldats improvisés, presque des enfants, et qui, sous des accoutrements bizarres, faisaient tête aux seuls ennemis qu'ils avaient à combattre, la neige, la gelée et le verglas.

C'est que rien ne s'en allait plus de France en Angleterre, et qu'en prévision d'un ravitaillement possible de la capitale, où les Parisiens mouraient de faim², très peu de temps après l'investissement, toutes les denrées s'accumulaient chez nous, par suite de l'interdiction du transport à l'étranger, et que les choses, ordinairement les plus délicates et les plus chères. se donnaient ou presque.

Oui, il faut avoir vu cela pour y croire, et bien que je fusse tout jeune alors, l'impression fut, chez moi, si grande qu'au bout de vingt années, à l'heure où je me plais à écrire ces lignes, pour ma satisfaction personnelle, et sans penser à autre chose, j'en ai encore des larmes plein les yeux.

Qu'avions-nous fait, pour être aussi misérables? Quels crimes pouvions-nous bien expier, d'une façon aussi complète et aussi impitoyable? Le maître d'école, qui se multipliait et faisait l'impossible pour remonter les courages chancelants, disait bien qu'il nous fallait expier quelque chose, l'abandon de notre indépendance entre les mains d'un homme, sans autre force morale qu'une terrible et néfaste légende, et que la prospérité factice du pays devait nécessairement aboutir à un désastre, un peu plus tôt, un peu plus tard ! Nous en étions revenus aux pires années du XIV^{ème} siècle, et l'étranger était maître chez nous, fusillant les femmes et les vieillards, les prêtres même qui s'efforçaient de rendre la soldatesque plus pitoyable et plus

²Voir l'Homme-chien

clémentine.

On racontait cela, car nous n'avions pas personnellement à en souffrir, mais, de voir ces pauvres jeunes soldats, grelottants sous leurs peaux de mouton, si mal vêtus que c'en était une pitié, si maigres et si hâves qu'ils auraient pu passer pour des squelettes vivants, on se disait que le ciel conspirait contre nous, et que nous étions vraiment par trop malheureux.

A part les égoïstes violemment troublés dans leur quiétude par ces horribles événements, et qui sont les mêmes dans tous les pays du monde, chacun, je dois la dire, car c'est la vérité vraie, fit son devoir.

Maman Bastien était au premier rang des patriotes et se multipliait pour rendre la vie moins dure à ces pauvres enfants dont la plupart, venus jusque des départements méridionaux, n'avaient même pas la force de lutter contre le climat et mouraient comme des mouches.

Si les morts d'hommes jeunes sont comptées là-haut, il y a des chances pour que ceux qui les ont provoquées ne franchissent jamais la porte du paradis.

Ces pauvres garçons, bien reçus au logis, y venaient par douzaines et, tout patriotes qu'ils étaient, ne parvenaient point à dissimuler leur grande mélancolie, la nostalgie, comme disait M. Nordez.

La maison d'école en était pleine aussi, comme le presbytère. On leur y trempait la soupe, et l'on y faisait cuire leurs rations.

Alors, à la maison, ils nous racontaient leurs misères, les longues étapes qu'ils avaient faites, à force de détours, pour arriver jusque dans ces régions inconnues pour eux de la France ; la famille laissée là-bas, les petits frères et les petites sœurs qu'ils ne reverraient peut-être plus. Car ce fut la chose terrible de cette guerre que

ceux qui ne se battaient pas se démoralisaient plus vite et finissaient par s'en aller dans une sorte de consommation qui, impitoyablement, les emportait sans résistance. presque résignés.

Avec cela, je vous l'ai dit, le port délaissé, sans mouvement et sans vie, les barques couchées sur le flanc à marée basse et, partout, du côté de la terre, le monotone et vaste tapis de neige, une neige qui tenait imperturbablement, chose bien rare dans nos contrées tempérées ! Oui, évidemment, tout était contre nous.

Et, tandis que, autour du foyer toujours entretenu par Maman Bastien, les malheureux enfants réchauffaient leurs membres engourdis et séchaient, autant que possible, leurs effets d'habillement et leurs chaussures crevées, Père Bastien, et les autres anciens se lamentaient parce que la marine n'avait rien fait, et que les mathurins se rongeaient les pouces de ne rencontrer personne devant eux.

Ceux qui ont vu cela, qui ont été témoins de tant de misères, ont vieilli d'une façon démesurée. Au bout de vingt ans, ils voient la défaite et les désastres comme d'hier et ça leur paraît si voisin, qu'ils ne se rendent pas compte de la fuite des années.

Et c'était ainsi le long de toute la côte, quelque chose comme la mort, tout au moins l'abandon ! Plus activité riveraine : la neige sur toute la terre et la mort dans toutes les âmes, un double et trop cruel linceul !

C'est alors que je vis combien M. Nordez avait raison quand il parlait des. invasions. Celle-ci pesait sur nous de tout son poids horrible. Nous ne voyions pas les soldats étrangers, mais nous les savions là, à quelques pas, c'est-à-dire à quelques lieues, presque derrière l'horizon de mer que l'on aperçoit de la pointe de Réville, vers Honfleur, dans cette belle et fertile vallée d'Auge que j'ai vue depuis, et où ils traînaient, pour éblouir les gens, avec leurs uniformes de grande tenue et leurs bottes victorieuses.

Les Allemands étaient chez nous, et d'autant plus arrogants que leurs triomphes avaient été plus faciles. Nous l'avons su depuis, en commençant la campagne, ils tremblaient sous leurs uniformes, et c'est ce frisson de peur qu'ils firent payer cher à nos pauvres soldats. L'homme qui a en peur est impitoyable. Faut-il que les Allemands aient tremblé pour s'être résignés à tant de lâchetés et, pourquoi ne pas le dire, à tant de crimes indignes de vrais soldats.

La campagne finie, c'est-à-dire l'armistice conclu, après la sortie de Buzenval, le soleil se mit à briller presque dans un ciel de printemps, éclairant la fin de nos désastres militaires. L'Alsace et une partie de la Lorraine, voilà ce que nous perdions comme territoire ; et l'indemnité de guerre était fixée au chiffre de cinq milliards de francs.

Cinq milliards, ça ne nous disait grand chose ; et ce fut encore M. Nordez qui nous renseigna.

- Monsieur Bastien, dit-il un soir de mars où nous nous trouvions réunis dans le logis du vieux Saint-Vaast, c'est la ruine de la France! Mais, comme ces gens-là sont les maîtres et nous ont posé le pied sur la gorge, rien à dire! Cinq milliards de francs. vous imaginez-vous ce que cela peut représenter? Non, n'est-ce pas? Car jamais chiffre aussi formidable n'apparut dans les exigences militaires. Eh bien, comptez les minutes écoulées depuis le premier jour de l'ère chrétienne, et vous en trouverez cinq fois moins que de pièces de vingt sous, celles que nous avons dû ou qu'il nous faudra verser dans les casques à pointe ; c'est-à-dire qu'en payant vingt sous par minute jusqu'au complet acquittement de la somme, il faudrait compter neuf mille quatre cents ans passés.

Et M. Nordez ajouta

- Maintenant que voilà le point de départ acquis, les peuples battus seront

forcément des peuples ruinés. C'est un enseignement dont il nous faudra faire notre profit plus tard, s'il nous est encore permis de vivre, après une aussi formidable saignée.»

Nous avons vécu, malgré la guerre civile, succédant à la guerre étrangère ; et les milliards enlevés sont rentrés chez nous, ou à peu près. A l'heure où j'évoque ces souvenirs, l'argent ne manque pas dans le pays tandis que d'autres se ruinent, dans le but de nous piller à leur aise. Car, c'est une chose qu'on ne vit jamais, et bien faite pour nous inspirer quelque orgueil. C'est contre nous, les vaincus, que toutes les haines sont accumulées. Un peuple appauvri, mis en coupe réglée, restant plus riche que les autres et faisant face à toutes les exigences militaires, qui donc aurait pu croire cela ?

Et c'est cependant la vérité même ! Nous vivons encore, et très bien, lorsque tant d'autres tirent la langue, au bout de leurs économies et au bout de leurs canons Mais c'est alors que les mots de M. Nordet me reviennent en mémoire : c'est la richesse qui appelle et provoque les invasions !

Et bien, tant pis ! restons ce que nous sommes et gardons l'œil au bossoir ! Voilà vingt ans passés que nous avons subi les misères de toutes sortes, les affronts accumulés, et il faut rendre justice à tous les partis qu'ils s'entendent toujours et ne font plus qu'un seul homme, quand il s'agit de notre sécurité nationale.

Et quel pays, que celui où se voient de telles choses, si la politique ne s'en mêlait pas et ne s'en venait pas, à force de querelles intérieures, dissoudre toutes les énergies ! Ça ne fait rien, vivons sur l'espoir et pensons toujours à la France ! Honte à tons ceux qui en font l'objet de leurs ambitions et qui la ramasseraient, sanglante et mutilée, au prix de nouvelles défaites peut-être !

Pour moi, dans le monde où je vis, c'est-à-dire à bord des vaisseaux de guerre où scintillent, sur la dunette, en lettres d'or, ces deux mots salutaires et vivifiants :

honneur et patrie ! je ne vois, de haut en bas de l'échelle, que des choses réconfortantes, l'amour du pays et l'amour du devoir, l'envie naturelle de réparer des défaites injustes, parce qu'elles furent la conséquence fatale de l'incurie et de la surprise, et la dignité nationale poussée jusqu'au paroxysme. Et ce n'est pas sans une émotion des plus vives qu'aux heures de permission, j'entends Père Bastien vieilli, mais toujours solide, s'écrier, en frappant du poing sur la table

- Ça pourra recommencer et ça recommencera pour sûr, mais vrai, ça ne sera pas la même chose ! Et alors, c'est peut-être nous qui rirons. Qu'en pensez-vous, Monsieur Nordez ?

Et M. Nordez, vieux aussi, mais toujours alerte, de répondre :

- Je voudrais que tout le monde, en France, pensât et parlât comme vous.

Il n'y a que Maman pour être moins enthousiaste, mais ce n'est pas sans un réel sentiment de fierté qu'elle s'écrie :

- Vraiment Bastien, tu ne vieilliras donc jamais !

Alors, Père Bastien se lève et je l'entends encore dire :

- Si, je vieillis., Sophie, et même beaucoup trop vite, à mon idée ! Combien me reste-t-il d'années à vivre encore, ça je n'en sais rien ! Veux-tu que j'en compte dix, Sophie? Tout mûr que je suis, je n'en reste pas moins solide au poste, malgré tant de douleurs et de désillusions. Mettons dix ans tout rond : il n'y a rien d'impossible à cela, n'est-il pas vrai, Monsieur Nordez? Eh bien, j'en donnerais cinq, et même plus, si j'étais assuré, avant de mourir, de voir ce que je sais bien. Après cela, c'est sans rancœur qu'on ira rejoindre les anciens, et vraiment ça serait trop de bonheur de leur apporter la bonne nouvelle !

Une fois sur ce chapitre, Père Bastien ne s'arrêtait plus ; quelque mélancolie le prenait seulement, quand il pensait à son matelot Rouvillois. l'ancien de Crimée, coupable à force de misères. Mais je m'aperçois que je marche plus vite que le temps, et il faut que je revienne sur mes pas, pour raconter bien des choses et reprendre le fil de mes souvenirs.

IV

Une fois remis de cette horrible secousse, il fallut bien, cependant, songer à la vie, à l'existence, à la reprise régulière des occupations trop longtemps interrompues. Et c'est alors que se manifesta, d'une façon unique au monde, la merveilleuse élasticité de ce pays qui terrassé, écrasé, pressuré, réduit à rien, tordu comme un vieux linge humide dont on voudrait extraire la dernière goutte d'eau, sans qu'une expression de sympathie lui vint de l'étranger, satisfait sinon radieux de notre écrasement, rebondit presque tout d'un coup, se retrouva debout, sur ses pieds, et s'y maintint, solide comme devant.

Pour être juste, il faudrait même dire plus solide ; car, ayant subi la dure expérience, il vit, du premier coup, comment il fallait s'y prendre, pour renaître, pour se retrouver, non pas intact, hélas ! mais la large blessure cicatrisée, ou à peu près, et gardant l'espoir irrémédiable de l'heure réparatrice.

Je parle ici en homme raisonnable et mûr mais, tout ce que je dis aujourd'hui, je le pensais alors, et ce sont peut-être mes indignations d'adolescent qui me reviennent en mémoire, au moment même où, plus expérimenté, je vois les choses, avec plus de justesse, sans aucun doute, mais toujours avec le même enthousiasme.

Peu à peu, la contrée riveraine retrouvait son animation des jours d'autrefois, son activité salubre ; on s'y remettait au travail, avec une ardeur incomparable, — sachant ce qu'il faudrait payer et sûr de faire honneur aux engagements solennels pris au nom de la France vaincue.

La gloire militaire, c'est une belle chose, en de certaines occasions, où il y va de la vie d'un peuple, et où quelqu'un se trouve là, tout exprès, on le dirait, pour arrêter les barbares et les rappeler à l'ordre, comme ils le méritent. Nous avons vu cela,

dans noire histoire, et c'est tout ce qu'il y a de plus merveilleux au monde. Dieu veuille que nous puissions le revoir encore !

A Saint-Vaast, comme dans tous les ports voisins, les pêcheurs sortaient et rentraient, faisaient de bonnes journées ; et si l'on ne se consolait pas trop vite, on espérait des jours meilleurs, des jours de réparation que l'avenir tient en réserve pour ceux qui savent profiter des leçons du passé et s'efforcent de voir plus clair dans leurs affaires.

A bord de l'*Écureuil*, nous faisons, comme devant, des sorties qui durent parfois vingt-quatre heures et plus. Nous allons pêcher le congre, très au large, sur des bancs où ces poissons se réunissent par bandes énormes, comme les morues à Terre-Neuve et en Islande, et se laissent prendre aux lignes tendues, avec une facilité extraordinaire.

Ça n'était pas toujours commode, et il fallait avoir l'œil au bossoir, ces bancs se trouvant sur la route même des grands transatlantiques, qui filent comme des flèches, et sans trop se soucier des rencontres.³

Par gros temps, pour donner moins de prise au vent, lorsque nous avons mouillé l'ancre qui mordait toujours, le Père Bastien donnait l'ordre d'amener les mâts du lougre, et ils tombaient dans des sortes de bagues fixées dans le plat-bord ; et nous restions là, des nuits entières, ballottés comme un liège, entre le ciel et la mer, au gré des énormes lames écumantes et d'autant plus traîtresses qu'elles se brisaient sur les bas-fonds.

Mais, ça marchait ; et pour reprendre la route du port, il fallait que l'*Écureuil* eût son complet chargement.

Une fois à quai, nous arrangions, dans des paniers mannequins, en les enroulant, en

³Voir La Peur de l'oncle Jérôme ou Une pêche mouvementée

les lovant comme on dit, les gros poissons avec lesquels il ne fallait pas toujours rire, car, très vivants encore, ils ouvraient des gueules énormes et bien armées, or il n'eût pas fait bon laisser s'égarer la main, ni même le bras.

Ces jours de fortune, qui n'étaient pas rares, Père Bastien ne dissimulait point sa bonne humeur, mais il y avait, dans le port un homme aussi satisfait que lui ; c'était Larsonneur.

Rouvillois aussi gagnait de bonnes journées ; mais, depuis la perte de son bateau, surtout depuis la guerre, il buvait et se montrait souvent pris de boisson, au grand déplaisir de Maman Bastien, qui ne savait pas cacher ses sentiments.

Aussi, le sermonnait-elle très durement, en lui disant des choses cruelles, surtout en lui montrant la petite Loïse victime de ses excès. Mais ça ne servait de rien. Rouvillois, les larmes aux yeux, promettait de se corriger, confessait qu'il était le dernier des hommes, et se dépensait en protestations qui n'en finissaient plus.. Dès le lendemain, tout était oublié, et le camarade de Père Bastien s'en allait de plus en plus dans son vice.

Maman avait beau faire, lui montrer l'horreur de sa conduite et la triste condition qu'il faisait à la pauvre fillette, rien n'y faisait. L'homme qui boit est un homme perdu, fini ; l'honneur s'en va en même temps que l'énergie, et l'honnêteté suit bientôt. Dans les heures de répit, ces pauvres gens n'ont pas assez de chagrin de leur ignominie ; mais le poison les tient et les enlace, et, pour vivre, il faut qu'ils boivent encore et toujours.

C'est ce qui fit que, malgré une longue, très longue patience, Père Bastien dut prendre une résolution énergique et débarquer Rouvillois.

A partir de ce moment, commença la plus épouvantable des misères. quelque chose d'inénarrable. Une misère à laquelle chaque journée qui s'écoule apporte quelque

chose de pire, et qu'elle marque d'une façon indélébile, sur le visage des victimes de l'alcool.

Rouvillois de plus en plus s'avalissait, il n'avait plus conscience de son abjection, et c'est encore à la maison qu'il venait, quand il était resté, pendant de longues heures, sans nourriture, assuré qu'il était de ne pas repartir les mains vides.

Mais quelle horreur de savoir cette pauvre petite Loïse obligée de rester dans toute cette détresse: Elle n'osait plus venir, se montrer, dans sa pleine conscience de l'avalissement paternel.

A l'école, les sœurs ne la voyaient plus ; elle avait honte d'elle-même, obligée qu'elle était de marcher pieds nus et de se vêtir, si l'on peut dire, de misérables nippes effilochées.

Une fois à terre, je faisais tout le possible pour la voir ; mais, du plus loin qu'elle m'apercevait, elle se dérobait, et je ne lui en voulais pas, parce que je comprenais bien que cela devait lui faire de la peine.

Et de la voir ainsi, de loin, ses longs cheveux flottants, et si maigre dans ses robes ou dans ses jupes si misérables, les larmes m'en venaient aux yeux.

Maman donnait pourtant tout ce qu'elle pouvait, tout ce qu'il était possible de distraire de la garde-robe si modeste des fillettes ; mais, plus il y en avait, moins ça servait, car Rouvillois en faisait aussitôt des paquets qu'il vendait presque pour rien, ici ou là, à des gens comme il s'en trouve partout. quand il s'agit de traiter ces sortes d'alaires, souvent même pour une petite fiole d'eau-de-vie, quand son intraitable besoin de boire le tirait par trop fort.

Un jour, il m'arriva cependant de me trouver en face d'elle ; c'était à l'angle de deux rues, où nous nous heurtâmes l'un contre l'autre :

- C'est loi, Loïse? Pourquoi donc me fuir de la sorte, et ne plus te montrer chez nous ?

Toute timide et rougissante, elle me regarda doucement, de ses beaux grands yeux noirs, et me dit :

- Ah! Philippe, c'est que je n'ose plus !
- Ce n'est pourtant pas ta faute. Loïse, lui dia-je, et si tu voulais venir chez nous, tu ne serais pas mal reçue.
- Je le crois bien. fit-elle, mais, vois-tu, Philippe, j'aurais honte. Ce n'est pas vêtue comme je le suis, que je puis me rencontrer avec tes sœurs.

Elle était rouge, en parlant ainsi, et sa pauvre petite voix si douce tremblait. Ce fut d'un geste navrant des deux mains, qu'elle me fit voir sa misère, sa pauvre jupe toute rapiécée et qui tenait, grâce à une ficelle passée par-dessus chaque épaule. Et l'épaule même apparaissait, toute nue, au-dessus d'un corsage sans couleur, quelque chose qu'elle rafistolait de son mieux, quand elle le pouvait faire. Mais il lui fallait des objets de couture qui ne se trouvent pas pour rien ; des aiguilles, du fil et des morceaux d'étoffe, n'importe lesquels, mais bien rares, dans la cambuse en débandade du patron Rouvillois.

Comme c'était navrant de la voir ainsi ! J'en pleurais presque, tout en me disant que la disparition de Rouvillois dans la bourrasque eût cent fois mieux valu pour son enfant.

On s'en serait tiré, en se serrant un peu, et certes Maman Bastien n'aurait pas refusé une fille de plus. Cinq ou quatre. n'est-ce pas la même chose? Une place de plus autour de la soupière ou de la poêle à bouillie, et tout est dit!

Il me semblait même que, dans cet arrangement, il y eût eu, pour moi, quelque chose de très doux, un plaisir de tous les jours qui me paraissait d'autant plus attirant qu'il

était irréalisable. Et, sans doute, la désolation se lisait sur mon visage car, tout d'un coup, Loïse me dit, d'une voix dolente, pour ainsi dire mouillée :

- Va-t'en, Philippe, va-t'en, je t'en prie: il ne faut pas qu'on te voie avec moi. Je ne veux pas être pour toi, une cause d'ennuis.
- Ne pas te voir avec moi, m'écriai-je, toi, ma petite Loïse, qu'est-ce que tu veux dire? Tu n'en penses pas un mot, n'est-ce pas? Je sais bien, moi, ce qui se passe, à la maison, et si tu veux, je t'y emmène. Tout ce que je puis te dire, c'est que tu y seras accueillie avec joie.
- Non, dit-elle, ça ne se peut pas! Tu ne sais donc pas, Philippe, que pour assister à la messe, je me cache dans un des coins les plus reculés de l'église, parce que je ne veux pas être aperçue?
- Ah! si j'avais dix ans de plus, Loïse, je t'emporterais bien loin, et je t'aimerais bien, je t'assure.
- Moi aussi, Philippe, j'ai une grande affection pour toi, et ça me fait bien de la peine de ne plus te voir. Mais tu vas t'en aller bientôt. à la grande navigation sans doute, et quand tu reviendras, tu m'auras oubliée, depuis beaux jours.
- Je ne veux pas que tu dises cela, Loïse, je te le défends ; tel tu me connais, tel tu me verras toujours ; tous ceux de par ici savent que si tu es ainsi vêtue, ça n'est pas ta faute...
- Rien de plus, Philippe, je t'en conjure ; il n'y a de coupables que le hasard et la dureté des temps...
- Les temps sont durs pour tous, c'est vrai, l'interrompis-je assez rudement ; mais il y en a pour les aider dans la mauvaise besogne. Nous sommes sept à la maison, Loïse, et la misère, telle que tu la connais, n'a jamais franchi le seuil du logis.

Je vis que je lui faisais de la peine, et que ses yeux, à mesure que je parlais, s'emplissaient de larmes, de sorte qu'il en était de même des miens et que, voulant faire le fort et ne point y passer la main pour les essuyer, je ne la voyais plus qu'à

travers un brouillard.

Enfin, je retrouvai la parole et, passant sur mes yeux très humides, la manche de ma vareuse :

- Loïse, lui dis-je, nous ne sommes pas loin de chez nous ; viens-y! Maman sera bien contente et Claudine aussi, et les autres, et tout le monde.
- Ah ! Philippe, je ne demanderais pas mieux, mais...
- Mais, quoi ? insistai-je.

Elle approcha ses lèvres de mon oreille, comme par crainte d'être entendue, et, dans un souffle :

- C'est que, s'il ne me retrouve pas en rentrant, je serai battue.
- Il te battra, m'écriai-je, il te battra, Loïse ! Non, ne me dis pas cela et. surtout n'aie pas peur. car je te promets de te reconduire.

Elle ne put s'empêcher de sourire, un sourire bien triste toutefois, et ce fut très doucement qu'elle me dit :

- Ah! mon pauvre Philippe, si tu me reconduisais, ça serait pire encore!

Alors, elle me raconta, aussi sommairement que possible, que les derniers sous en réserve chez Larsonneur étaient dépensés, et que, dans la cambuse de la route de Réville, il n'y avait plus rien de rien : une maison vide, une mesure plutôt, où le père rentrait pour cuver son cidre et son eau-de-vie, un enfer qui durerait jusqu'au jour où le crédit serait refusé dans les cabarets du port et des environs !

Et elle pleurait en me disant toutes ces vilaines choses qui me faisaient deviner l'horrible existence de tous les jours, l'attente du retour, et l'angoisse, toujours la même, de voir le père revenir sans raison, hébété, anéanti, cassé par la boisson, lui

qui, naguère, faisait comme les camarades et s'oubliait, tout au plus, une fois par semaine.

Nous n'étions plus, en ce moment, très éloignés de l'endroit du quai où le vieux saint Vaast, mitre en tête et crosse en main, debout dans sa niche placée sur une muraille, regarde le large et semble bénir le port. Inconsciemment, je saisis Loïse par le bras, et je l'entraînai jusque-la. Il y avait du monde, sur le quai, des matelots en attente de la marée et des retraités qui, assis sur des bois de construction ou de vieilles mâtures hors d'usage, devisaient en fumant leur pipe et en parlant des choses du temps. La plupart d'entre eux ne m'étaient pas inconnus : c'étaient des amis du Père Bastien, même de Rouvillois, dont la conduite de plus en plus relâchée les indignait. Mais ça m'était bien égal, et la présence du commissaire de la marine ou celle du lieutenant des douanes ne m'aurait pas arrêté dans ce moment.

Une fois au pied de la muraille où l'antique patron du port se tient depuis de si longues années, l'air si bon enfant, avec sa longue barbe d'apôtre floconnant jusque sur la poitrine, je m'arrêtai, et le montrant du doigt à Loïse, je lui dis :

- En présence de ce prélat des temps passés qui, au dire de M. Nordez, fit du bien dans cette contrée, puisqu'elle en a gardé le souvenir, je te demande, Loïse, si tu veux consentir à ne m'oublier jamais, quoi qu'il arrive?

Elle vit bien, à mon air grave, que je parlais très sérieusement ; et ce fut très sérieusement aussi qu'elle répondit :

- T'oublier, Philippe, moi t'oublier ! A quoi penses-tu donc ?

Alors, il me sembla que la main droite du vieux saint de pierre s'allongeait en signe de protection et qu'il souriait dans les larges et longues mèches de sa barbe touffue.

- Loïse, dis-je, nous sommes en ce moment dans les mauvais jours, mais il en

viendra de meilleurs et, tout ce que je te demande, c'est de ne jamais douter de moi. Me le promets-tu?

— Je te le promets. Philippe, et je te remercie.

Mais, déjà rendue soupçonneuse par les malheurs prématurés autant que honteuse de sa misère, elle ne put s'empêcher de témoigner quelque amertume, en disant :

— Si l'un de nous deux oublie l'autre, Philippe, ça ne sera pas moi.

Déjà le tard se faisait et, derrière un rideau d'arbres lointains, le phare de Gatteville jetait ses éclats de fulgurante lumière. On allumait partout le long de la côte, et le flux pénétrant dans le port, faisait sa douce musique accoutumée. Lentement, en gens que rien ne presse, les habitués regagnaient le logis pour la soupe du soir ; et je me demandais si Loïse en trouverait autant dans l'intérieur délabré de la route de Réville. Et, avant de nous séparer, je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque.

— Loïse, lui dis-je, sois franche avec moi : je suis sûr que tu ne manges pas tous les jours.

Elle fit un geste de dénégation ; mais, impitoyable, je poursuivis :

- Et quand tu mourrais de faim, pour le moment, ça ne me surprendrait guère !
- Tais-toi, tais-toi, Philippe, fit-elle, d'une voix attristée ; il y a des choses qu'il ne faut pas dire, qu'on ne devrait pas dire ; mais c'est vrai qu'il y a bien des jours déjà que j'ai souvent très faim.
- Écoute, Loïse , attends-moi ici, puisque tu ne veux pas venir jusque chez nous ; en moine de cinq minutes, je reviens, et si je ne te retrouve pas, je ne chercherai jamais à te revoir, parce que tu me prouverais ainsi que ton affection pour moi n'est pas sincère. Est-ce entendu?

Elle répondit affirmativement, d'un signe de tête, et je m'encourus vers la rue du

Marché, d'où je revins bientôt, de toute la vitesse de mes jambes, avec un bon morceau de pain sous le bras. Elle était là, assise sur un tas de pierres cassées, la tête entre les deux mains, dans une telle attitude de fatigue et d'accablement, que cela m'en fit froid au cœur.

- Si tu veux, Loïse, dis-je, avec autant de bonne humeur qu'il m'était possible, nous allons souper ensemble.

Je m'assis près d'elle et je rompis un bon morceau du pain long que je venais d'acheter chez le boulanger de la rue du Marché. Elle le prit avec une sorte de frénésie et se mit à dévorer à belles dents, et si vite, avec tant de glotonnerie, que j'en eus une sorte d'effroi. C'était bien pire encore que je ne le supposais ; et de la voir ainsi mordre à même le pain frais, mâcher avec une sorte de furie et avaler précipitamment, pour se remplir la bouche aussitôt, cela me causa une angoisse telle qu'il m'était impossible de manger, et que je lui dis :

- Tiens, prends cela, Loïse, glisse-le dans ta poche, ça sera pour demain ; tu sais bien que je ne manque de rien à la maison, et même qu'il y en aurait toujours pour toi, si tu voulais y venir.

Elle ne répondit pas à cette invitation réitérée, mais, d'une voix mourante, étranglée :

- Ah! Philippe, dit-elle, j'ai bien soif ! Il me semble que si je ne bois pas, je vais mourir.

J'avais encore quelques sous dans ma poche, le reste d'une pêche de moules et de bigorneaux vendus le matin même, à l'hôtel de Normandie, et je m'élançai à travers une porte voisine ouverte sur le jardin d'une auberge, ou plutôt d'un débit de boissons, comme il y en a tant, hélas! dans nos localités riveraines, et où s'engouffre le plus clair du gain des pêcheurs. En quelques secondes, le temps de la remplir, je revins avec une tasse de cidre, si vite même que la boisson débordait, et, quand je

me retrouvai près de Loïse:

- Tiens, bois cela, lui dis-je, doucement, à petites gorgées ; tu vas t'en trouver toute ragaillardie.

Mais elle avait aussi soif que tout à l'heure elle avait faim, et elle se mit à boire à gorgées rapides, jusqu'à la dernière goutte de la tasse. Et je me disais, en voyant cela, que la pauvre petite mourait de besoin, et que ce patron Rouvillois, si honnête, si patriote naguère, était le dernier des derniers, et que ça serait un bonheur pour son enfant, si la mer montante le surprenait au moment où, dans la baie de Réville, il pêchait, à la basse eau, ce qu'il lui fallait pour ne pas mourir de faim, au jour le jour.

Le flux, maintenant. s'accroissait, et je n'avais plus que le temps de regagner le bout de la jetée, où le lougre était amarré à une échelle, depuis la marée de nuit. Il y avait assez de vent et assez de mer pour sortir, et je savais ce qui me pendait au bout du nez, en cas de retard, c'est-à-dire des reproches, sans compter le reste.

Alors, je pris les deux mains de Loïse, après avoir posé, à terre, la tasse vidée, et je lui dis :

- Il faut que je te quitte : c'est l'heure de l'appareillage, et Père Bastien n'entend pas la plaisanterie sur ce chapitre-là. Mais auparavant, écoute-moi, Loïse, il faut que tu apprennes quelque chose, pour gagner ta vie, parce que tu ne peux pas rester comme ça, et que ce serait un crime de ne pas chercher à te tirer d'affaire. Veux-tu me promettre d'être ici, après-demain, au coucher du soleil, dis, veux-tu me le promettre?
- Je te le promets. Philippe ; mais je me dis qu'il vaudrait peut-être mieux ne plus nous revoir.

Alors, je m'emportai presque, et je lui reprochai, très durement, de manquer de

courage.

- Tout le monde t'aime ici, lui dis-je, et connaît tes misères, et tous seront contents de savoir que tu feras tout le possible pour te suffire.

Il me souvient même que des paroles de M. Nordez me revinrent en mémoire ; et ce ne fut pas sans une certaine solennité que je lui dis :

- Loïse, ceux qui ne travaillent pas ne sont pas dignes de vivre ; M. Nordez te le dira comme moi. D'abord, il le faut apprendre un métier, pour devenir ta maîtresse. Est-ce qu'une couturière adroite ne gagne pas de bonnes journées? Il faut un apprentissage, c'est vrai, et pendant ce tenir-là on ne gagne rien. Veux-tu m'écouter, Loïse? Eh bien, apprends à coudre, à faire des bonnets et des chapeaux, chez les demoiselles Camas, par exemple, qui sont habiles et si laborieuses ! Pendant ce temps-là, je partagerai mon pain avec toi et je te l'apporterai ici-même...

Elle m'interrompit, d'un ton très douloureux :

- Ah! mon pauvre Philippe, comment veux-tu que je me présente quelque part vêtue comme tu me vois ; et qui est-ce qui voudrait de moi, n'importe où, dans une pareille misère ?
- Laisse-moi faire, lui dis-je, et surtout ne me décourage pas. Après-demain soir, sois ici, et nous causerons encore. Maintenant il faut que je m'en aille, et je ne suis même pas sûr de n'être pas en retard. Après-demain, à pareille heure, je te retrouverai ici ; est-ce convenu ? Et il en sera de même tous les deux soirs, si tu veux partager ma ration.
- J'y serai, dit-elle, et partout où tu me diras d'aller, j'irai, Philippe. Mais je suis si malheureuse que toute espérance est pour moi perdue.

Je l'embrassai fortement, deux fois, une sur chaque joue, sentant quelque humidité

sous mes lèvres ; je ramassai la tasse vide et la reportai jusqu'au débit ; puis je me lançai aussitôt, à toutes jambes, vers le bout de la jetée, où le lougre du Père Bastien se balançait assurément avec assez d'eau sous la quille pour gagner le large. Et sans doute reconnut-il mon pas, résonnant sur les granits de la jetée, car, de très loin, je fus interpellé assez vivement :

- C'est toi, Philippe?
- C'est moi, Père, répondis-je.
- Est-ce qu'il faudra désormais te pousser pour que tu marches plus vite ? Voilà dix bonnes minutes que tu nous fais perdre ; et le temps perdu ne se rattrape pas, à la mer. Allons, embarque, et vivement !

Je m'affalai, le long de l'échelle, sans rien dire, et je me mis en devoir de larguer les voiles du lougre, pendant que Père Bastien descendait à son tour, avec son matelot d'ordinaire. Mais il n'était pas d'humeur à plaisanter, car, tout en mettant lui-même la main à la besogne, il me dit assez brutalement :

- Ça, c'est des mauvaises habitudes, et plutôt tu t'en déferas, mieux ça vaudra. Tu m'entends ?
- Oui, Père, dis-je ; mais, si je suis un peu en retard, ce soir, ça n'est pas ma faute.
- C'est la mienne, sans doute, reprit-il, et il faudra donc que je fasse les cent pas, sur la jetée, en attendant ton bon plaisir ?

Mais, tout se trouvant paré, la conversation ainsi entamée s'interrompit d'elle-même. L'amarre larguée, nous doublâmes le musoir, et nous voilà partis, avec une bonne petite brise de terre qui, passant par-dessus les coteaux voisins, soufflait tout doucement sur la rade à peine moutonneuse. Il n'y avait pas encore de lune, mais l'ombre était claire, pour ainsi dire, et dans le fond de la rade, en apercevait comme deux taches noires ou plutôt comme deux gros navires à l'ancre, les Îles Saint-Marcouf, dont la plus voisine, avec son feu blanc fixe, semblait avoir accroché une

étoile au passage.

Et tout en préparant les lignes, pour les tendre, aussitôt arrivés dans les bons parages, après avoir hâlé celles que nous avions tendues la veille, je laissais ma pensée errer à l'aventure, et parfois je me penchais par-dessus bord, pour chercher, là-bas, du côté de la terre, entre le feu rouge de la jetée de Saint-Vaast et le feu blanc de la pointe de Réville, un endroit bien connu, la maison du patron Rouvillois, où Loïse en ce moment même pensait à moi, peut-être aussi à ce que je venais de lui dire, et réfléchissait aux moyens possibles de se soustraire à l'impitoyable misère.

De temps en temps, il nous arrivait de croiser des barques de Saint-Vaast qui tiraient des bordées, en traînant le chalut et dont les moindres bruits de manœuvre se répercutaient, sur la mer sonore, avec cette harmonie particulière, si douce aux oreilles des marins-pêcheurs. Mais nous filions droit sur les îles, avec une vitesse plus grande à mesure que nous avançons vers le large. Et, tout en faisant ma besogne, plutôt machinalement que consciencieusement, j'avais la tête et l'esprit ailleurs. Aussi, ne pus-je me défendre d'un tressaillement de surprise lorsque, dans le silence de l'espace, la voix de Père Bastien retentit, brève et sonore ;

- Attention ! Et pare à mouiller!
- Nous y sommes, patron, répondit le matelot.

Et, en effet, nous y étions, tout droit entre les deux îlots, au bon endroit. En un rien de temps, les voiles furent amenées et, comme il y avait très peu de brise, on laissa les mâts en place.

Là, du moins, il n'y avait pas de rencontre à craindre et, silencieusement, en gens sachant ce qu'ils ont à faire, nous nous mîmes à travailler dans la nuit, en vue de la terre, où les phares brillaient comme des chandelles ou de gros vers luisants allumés dans l'ombre des coteaux.

V

Tout se passa comme nous en étions convenus tous deux, Loïse moi, et c'était pour moi un plaisir extrême de me dire que j'étais pour quelque chose dans sa vie, même que je me privais pour lui venir en aide. Je puis bien confesser cela maintenant que les années se sont écoulées, l'une après l'autre ; mais, il m'arriva d'avoir faim, ou plutôt de rester sur mon appétit, pour donner à Loïse Rouvillois quelque chose de ma nourriture quotidienne. Hélas ! j'ai su depuis qu'elle ne prenait pas tout et qu'elle en réservait une bonne part pour le malheureux qui n'avait plus conscience de rien, et qui l'abandonnait.

Pas très longtemps après, quelques mois peut-être, au moment où les blessures de la terrible guerre commençaient à se cicatriser, une énorme émotion se produisit dans la ville, aux premières heures de la matinée. Les employés et commis de la maison Larsonneur, en se rendant à leur besogne habituelle, trouvèrent porte close. Il y avait quelque temps déjà que des bruits factieux circulaient, insinuant que Larsonneur était au-dessous de ses affaires et que ça finirait par une rude surprise.

Père Bastien n'y prenait pas trop garde. A son avis, M. Larsonneur étant un homme heureux, devait susciter des inimitiés sans nombre ; et c'était tout naturel que, dans une petite ville, coutumière des commérages, on se plût à dire du mal d'un homme qui gagnait tant d'argent.

Le fait est que, dans nos contrées, on se montre généralement dur pour ceux qui s'élèvent au-dessus des autres, et qu'on leur pardonne difficilement le succès. Larsonneur avait des ennemis, c'était connu ; mais, la maison, déjà ancienne, paraissait si solidement assise que, même les envieux, personne n'eût voulu croire à une ruine irréparable.

Et pourtant, c'était cela même, une faillite complète, absolue, irrémédiable.

Pour nombre d'habitants, c'était même la misère. Les économies du petit monde s'étaient entassées là, dans ce logis somptueux, derrière cette porte close par où tout le personnel avait passé la veille pour la dernière fois.

Ce fut M. Nordez qui, tout effaré, accourut à la maison, pour nous apprendre la fatale et désastreuse nouvelle. Il y pénétra comme un ouragan au moment où nous nous apprêtions à sortir pour aller en mer, et sa physionomie était si bouleversée que nous vîmes aussitôt qu'il y avait quelque chose de nouveau, et surtout quelque chose de mauvais.

- Eh bien, Monsieur Nordez, dit aussitôt Père Bastien, est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur?
- Moi, ce n'est rien, répondit aussitôt le maître d'école, mais c'est vous, Patron Bastien, qui êtes atteint et bien d'autres avec vous, irrémédiablement.
- Quoi? Que voulez-vous dire?

M. Nordez se laissa tomber sur un siège et, sans penser à ses pauvres petites économies personnelles englouties dans la catastrophe, il répondit d'une voix très émue :

- Je veux dire, Patron Bastien, que Larsonneur a pris la clé des champs, et que vous voilà pauvre comme Job, c'est-à-dire que vos économies sont à jamais perdues.

Vivrais-je cent ans et plus, que je verrais toujours la physionomie chavirée du Père, à cette nouvelle inattendue, bien faite pour l'anéantir, car, avec les paroles de M. Nordez, c'était la misère noire, irrémédiable, qui pénétrait dans la maison. Et ça me faisait si mal que je n'osais même plus le regarder, pendant que, interrogeant M. Nordez, il lui disait :

— Vrai, c'est bien vrai, ce que vous m'apprenez là ?

Au même instant, Maman rentrait, venant de vider et de nettoyer le poisson du déjeuner, dans une marette, à quelque cinquante mètres du logis ; et, à la vue de ces deux figures bouleversées, celles de M. Nordez et de Père Bastien, elle eut comme un pressentiment de malheur ; et, posant brusquement sur l'aire, le plat de terre au fond duquel s'entassaient les morceaux coupés des poissons nettoyés, elle se mit à dévisager les deux hommes l'un après l'autre, alternativement, d'une façon presque machinale, et n'osant pas même interroger, dans la crainte d'apprendre un irréparable malheur.

Mais les quatre fillettes étaient là ; j'y étais aussi ; et puisqu'il n'y avait pas de vide dans la maison, que signifiaient donc ces figures d'enterrement ?

Père Bastien ne lui donna pas le temps de se remettre, et très brusquement, en homme pressé d'avoir raison d'une chose embarrassante :

- Sophie, dit-il, il faut songer à prendre du courage, ma fille.
- Du courage ! fit-elle, presque ahurie. Il y a donc du nouveau, Bastien ?
- Il y a, Sophie, que nous sommes ruinés, et que M. Larsonneur a filé grand largue, sans qu'on sache dans quelle direction.
- Ah ! dit lamentablement M. Nordez, quand on le saurait !
- M. Larsonneur, M. Larsonneur, répéta Maman, les bras tombés le long des jupes, M. Larsonneur !
- Eh bien, oui, Sophie, lui-même ; il a mis la clé sous la porte, et nous voilà à sec, comme une vieille barque pourrie, dévorée par les tarets.

Et le saisissement de Maman était si grand qu'elle ne savait que répéter encore :

— Larsonneur ! Larsonneur !

- Il est parti, Madame Bastien, dit alors M. Nordez, et l'on saura ce que cela signifie seulement quand la justice aura forcé la porte de sa maison et procédé aux constatations. La vérité est que c'est la ruine du pays.

C'est alors que je vis combien Maman avait de la tête et ne se laissait pas aisément démonter par les nouvelles les plus terribles et les plus inattendues.

- Mais enfin, dit-elle, Monsieur Nordez, parce que la porte des bureaux et magasins de M. Larsonneur est close, ce n'est pas une raison pour qu'il se soit échappé. Il est peut-être malade, il est peut-être mort ; enfin, je ne sais pas, moi, mais il faudrait voir et s'enquérir. Voyons, Bastien, tu ne vas pas rester là, je suppose, et l'affaire vaut bien que tu t'informes au plus vite. Pensez donc, Monsieur Nordez, c'est que si la chose est vraie, nous n'avons plus de quoi manger ici, à sept que nous sommes, puisque Bastien n'aurait plus même de barque sous les pieds.

Mais, il était bien inutile de pousser jusque chez Larsonneur, pour s'assurer de la réalité. Des voisins accouraient, atteints comme Père Bastien, ruinés comme lui, et, dans l'ensemble lamentable des récriminations, je distinguais ces quelques mots qui, le plus souvent, revenaient : Si c'est Dieu possible ! Si c'est Dieu possible !

Mais, l'infortune générale ne guérit pas les misères particulières, et quand je vis deux grosses larmes descendre lentement le long des joues de Maman, je reconnus qu'il s'agissait de quelque chose de très grave, et qu'un très grand malheur venait de s'abattre sur la maison.

Ce fut Maman qui, la première, retrouva la parole :

- Enfin, dit-elle, en s'essuyant les yeux du revers de la main. ce n'est pas le tout que de rester ici, comme des flies collées au rocher ; il faudrait voir. N'est-ce pas votre sentiment, Monsieur Nordez ?

- Hélas! Madame Bastien, répondit le maître d'école, je crois que c'est tout vu, et que s'il nous reste quelque chose à apprendre, ça sera du pire.
- Mais enfin, Monsieur Nordez, il n'est pas possible de croire que les caisses de M. Larsonneur soient tout à fait vides, en supposant qu'il ait pris la fuite, ce qui n'est pas prouvé. Et puis, il y a toujours des biens qu'il sera possible de vendre.
- Ça, c'est vraisemblable, dit M. Nordez, mais, voyez-vous, Madame Bastien, puisque Larsonneur est parti, il n'y a pas à en douter, c'est que les ressources sont bien minimes, et qu'il aura tout usé, jusqu'à la corde. Quand on se sent en train de faire de mauvaises affaires, l'honneur commanderait de s'en tenir là ; mais on croit toujours pouvoir se rattraper, on compte sur des chances qui ne viennent jamais ; on creuse un trou pour en boucher un autre, et ce n'est qu'au bord du gouffre qu'on s'arrête, ou plutôt qu'on s'en va.
- Mais alors, Monsieur Nordez, s'écria Maman, qu'est-ce que nous allons devenir, s'il ne reste plus rien des économies de Bastien, dans la maison?

Que répondre à cela? Rien, ou pas grand chose. Aussi M. Nordez garda le silence pendant quelques courts instants ; et, lorsqu'il retrouva la parole, ce fut pour dire :

- Madame Bastien, vous me voyez logé à la même enseigne que vous ; et si Larsonneur a tout mangé, comme c'est probable, il ne me reste rien de rien. Il est vrai que je n'ai pas de famille et que l'État subvient à mes besoins ; mais recommencer à faire des économies, ça n'est pas gai, quand on n'est plus jeune.
- Non, non, je ne croirai jamais ça, interrompit brusquement Père Bastien ; et si vous voulez, Monsieur Nordez, nous pousserons jusque-là. Qu'est-ce qui vous dit que la maison n'est pas ouverte comme d'habitude, et que nous n'en serons pas quittes pour une panique?
- Allons, dit M. Nordez.

Nous partîmes tous trois par le quai, pour arriver plus vite à la maison Larsonneur.

Mais, du plus loin que nous l'aperçûmes, le malheur n'était plus douteux, parce que la foule se pressait autour de ses grilles fermées et que nous entendions des clameurs poussées sans interruption, furieuses, presque sauvages, qui me serraient le cœur, et que, sans trop savoir au juste ce qui se passait, je pressentais quelque chose de très dur, quelque chose de bien pire qu'un naufrage, parce que, —je le compris plus tard,— c'était le naufrage de toute la ville emportée dans une débâcle qui jetait tout à la dérive, les économies des plus fortunés et l'obole des plus pauvres.

Plus nous approchions, plus le tumulte croissait, et, sans l'intervention des gendarmes, il y aurait eu certainement des malheurs.

Ils étaient postés le long de la grille, le mousqueton au pied, et de temps en temps, faisaient un ou deux pas en avant pour se donner de l'air, pendant que le maréchal des logis s'efforçait de faire entendre raison à ces pauvres gens. Et, en approchant, nous vîmes qu'il s'y prenait du mieux possible, et nous entendîmes qu'il leur disait les choses les plus raisonnables :

- Vous voulez défoncer les grilles et pénétrer dans la maison, n'est-ce pas? Eh bien, et après? Est-ce que vous êtes assez simples pour vous imaginer que votre quibus est encore là ? S'il y était, M. Larsonneur ne serait pas parti, n'est-il pas vrai? Et quand vous mettriez toute la baraque sens dessus dessous, cela vous rendrait-il votre argent? Attendez au moins M. le juge de paix, que diable!

Au même moment, le juge de paix, M. Fagnan, arrivait avec son greffier, à pas rapides, surpris lui-même par la terrible nouvelle ; et la plupart des gens, courant au-devant de lui, l'entouraient.

- Ah! Monsieur Fagnan. c'en est fait de nous! nous sommes ruinés! Oui, c'en est fait de nous ! Qui donc aurait pu s'attendre à cela.

Et malgré toutes leurs lamentations, ils gardaient une sorte d'espérance vague, sachant que le juge de paix allait pénétrer dans les bureaux et se rendre compte de tout. Du geste, M. Fagnan leur faisait signe de lui laisser le passage libre, parce qu'il était tout à fait inutile de lui faire perdre du temps. Il avait, du reste, l'air très soucieux, comme s'il eût été parfaitement renseigné sur les résultats de la mission qu'il lui fallait remplir. C'est alors qu'il nous aperçut et nous fit un geste amical de la main, mais avec un hochement de tête qui ne disait rien de bon.

Les bureaux de Larsonneur occupant des locaux séparés de la maison d'habitation, ce fut là que M. Fagnan se dirigea. Par formalité, il sonna puis frappa, à grands coups, du marteau vissé dans un des battants de la porte. Il savait bien qu'on ne lui répondrait pas, mais il agissait au nom de la loi, et autour de lui, maintenant, la foule était tout à fait muette.

On ne répondit ni au coup de sonnette, ni aux coups de marteau ; mais, au bout de quelques instants, un domestique apparut sur le perron de la maison d'habitation, et M. Fagnan l'interpella.

- Il faut ouvrir la porte des bureaux de M. Larsonneur, dit-il péremptoirement, et tout de suite!

Le domestique se rapprocha de la grille et déclara que M. Larsonneur, tous les matins, ouvrait lui-même les bureaux, où il avait coutume d'arriver le premier, et dont la clé était toujours dans sa poche.

- Est-ce que vous savez quelque chose? demanda brusquement M. Fagnan.
- Rien, Monsieur le juge de paix! En entendant tout ce tumulte, nous nous sommes bien dit, entre nous, à l'office, qu'il y avait du neuf, même de l'extraordinaire ; et si nous n'avons pas ouvert la grille, c'est que nous avons peur.

— Alors, reprit le juge de paix, vous ne pouvez pas ouvrir les bureaux?

Et sur un signe négatif du domestique:

— C'est bon, dit-il ; mais, comme nous n'avons pas de temps à perdre, nous allons procéder autrement.

Et il donna l'ordre au maréchal des logis d'envoyer un de ses hommes quérir le serrurier, et de revenir avec lui, au plus vite.

Ça ne fut pas long ; mais, dans l'intervalle, le domestique eut le temps d'apprendre à M. Fagnan que Larsonneur n'avait point couché à la maison et que, la veille au soir, il s'était fait conduire à Valognes. pour affaires, par le loueur de voitures, Mariage. Et pour sûr, en ce moment même, il roulait vers Paris, dans l'express du matin.

Lorsque le gendarme revint, avec le serrurier Léveillé, la foule était toujours aussi agitée et nerveuse, malgré les objurgations du maire, M. Laroque, qui, prévenu par la rumeur publique, était accouru, au plus vite, et faisait des appels au calme.

— Avant de s'emporter, disait-il, il faut savoir, et ce n'est pas le tumulte qui vous tirera d'affaire, en admettant que tout soit compromis, ce qui n'est pas encore sûr, à l'heure qu'il est,

— Vous en parlez bien à votre aise, dit une voix dans la foule ; mais s'il n'y a plus d'argent dans la caisse de Larsonneur, il n'y aura plus de pain à la maison. Est-ce que vous croyez que c'est gai, ça, Monsieur le Maire?

Alors, M. Fagnan profita d'un moment d'accalmie, pour interroger encore le domestique, qui se tenait toujours derrière la grille.

— Il y a une autre porte que celle de la rue?

- Oui, Monsieur le juge de paix.
- Voyez donc si elle est fermée.

Le domestique disparut derrière les bureaux et revint, au bout de très peu d'instant.

- Fermée, Monsieur le juge de paix, mais à la clé seulement.
- Dans ce cas, ouvrez-moi la grille, dit M. Fagnan, c'est par là que nous pénétrerons.

Il se fit accompagner par les gendarmes ; et le maire marchait aussi avec lui, de façon à faire tête à la foule irritée qui ne demandait qu'à pénétrer dans la cour, pour se répandre dans la maison et mettre tout au pillage, parce qu'elle avait, comme toutes les foules déçues, ou circonvenues, un besoin immédiat de vengeance. Et ce ne fut pas sans peine que les gendarmes purent refermer la grille. Même, le long de ses barreaux, des mains se crispaient, les secouaient, de toutes leurs forces, sans savoir pourquoi, dans un grand désir de représailles, sous l'empire d'une déception irraisonnée, mais derrière laquelle apparaissait le double spectre de la ruine et de la misère.

Jusqu'alors, cette magnifique demeure, si bien agencée par Larsonneur, et où il s'était plu à entasser tous les luxes, leur avait semblé une garantie de leurs propres intérêts. Comment ne point avoir confiance dans un homme très accessible, même aux plus humbles, et dont l'opulence témoignait en faveur de la prospérité de ses affaires?

Mais, en présence de la ruine, à peu près assurée, il n'était plus question de cela, et le maire avait beau dire, il n'était pas bien facile de se montrer calme, en d'aussi pénibles circonstances.

Dans la lueur matinale, la maison Larsonneur se montrait, avec toute sa splendeur, au milieu d'une sorte de parc planté d'arbres exotiques, et dont quelques-uns

épandaient leurs branches jusque par-dessus les toits. Elles tombaient, en serpentant, le long de la surface lisse de la toiture en châtaulin, et quelques-unes s'accrochaient autour de la gouttière et se glissaient à travers les fenêtres ouvertes des greniers qu'elles masquaient, presque partout, d'un rideau très opaque.

M. Fagnan, en compagnie de son greffier, pénétra dans les bureaux, une simple pesée ayant suffi au serrurier pour ouvrir la porte. Mais celle qui donnait sur la rue était fermée, assurée même, grâce aux plus grandes précautions, les verrous hermétiquement fixés dans les gâches, la serrure poussée à double tour, comme tous les soirs d'ailleurs, quand Larsonneur, sûr de la sécurité de ses bureaux, rentrait chez lui, avec la clé de la porte intérieure dans sa poche.

On s'attendait à voir s'ouvrir aussitôt la porte extérieure, et tous étaient disposés à s'y engouffrer, sans savoir pourquoi, sinon avec l'arrière-pensée, bien vague, de se rendre mieux compte du désastre, de voir par soi-même, d'acquérir quelque notion plus précise du terrible mystère ; et le silence, presque complet, succédait au tumulte, dans l'attente du bruit de verrous tirés et de la porte ouverte à deux battants, pour livrer passage. Mais comme cela tardait trop, à leur gré, les invectives recommençaient, à l'endroit de Larsonneur, coupable puisqu'il avait pris la fuite, et très heureux d'avoir gagné le large, car il était question de le prendre par la peau du cou ou de le jeter dans le port, au flux ou au jusant, dans l'eau ou dans la vase, pour lui apprendre à vivre.

Et voyant que la porte ne s'ouvrait pas, et que les gendarmes étaient toujours postés derrière la grille, pour empêcher l'invasion de la cour, ces pauvres gens recommençaient leurs récriminations et se lamentaient, d'une façon navrante, sur leurs économies perdues :

- Pas difficile de se faire bâtir des palais, avec l'argent des autres !
- Il n'y a pas une pierre de cette maison qui n'ait coûté quelque chose au pauvre monde!

— Et maintenant, il va nous falloir tirer la langue et retourner nos poches!

Les femmes se montraient les plus acharnées. Elles étaient là, en nombre, la plupart un enfant au bras ; d'autres en traînant, après elles, une séquelle accrochée aux plis de leurs jupon. ; et elles poussaient les hommes à quelque acte brutal, pressentant, en quelque sorte, la misère immanquable qui allait infailliblement surgir, après cette catastrophe si inattendue, et les longues journées de jeûne succédant aux jours laborieux mais sûrs, en un mot l'irréremédiable fin d'une prospérité relative, acquise à force de travail honnête, et qui tout d'un coup s'effondrait, comme un bateau qui fait chapelle, par un grain inopiné, et qui s'engouffre avec toute sa toile.

Père Bastien échangeait, avec M. Nordez, des idées à ce sujet, pendant que les clameurs continuaient. Quelques-uns même des assistants, parmi les plus atteints, commençaient à trouver que M. Fagnan, le juge de paix, mettait bien du temps à se rendre compte des choses, et réclamaient la porte, à grands cris. Et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que cela se passait dans une claire et radieuse matinée, faite pour mettre la joie dans tous les rieurs. Mais, de joie, il n'était plus question, comme bien on pense, sous les fenêtres des bureaux et magasins de Larsonneur.

S'endormir, sinon dans l'allégresse — car elle n'est pas faite pour tous en ce monde — mais dans une sécurité relative, et se réveiller pour apprendre la ruine probable, sinon assurée, ça n'est pas dans ces moments-là que l'on est disposé à contempler les beautés de la nature!

Moi-même, qui n'étais pas encore d'âge à comprendre toute l'étendue du malheur, j'avais cependant le cœur serré, et l'irritation croissante de la foule aurait suffi pour m'indiquer qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Tout à coup, une fenêtre s'ouvrit, à l'unique étage des bureaux, et M. Fagnan apparut, entre son greffier et le maréchal des logis de gendarmerie, la physionomie sombre, à ce qu'il me sembla.

- Mes amis, dit-il, nous avons affaire ici, et pour longtemps, et je vous prie de nous laisser travailler en paix. M. Larsonneur est parti, c'est vrai, mais la situation n'est pas aussi mauvaise que vous pourriez le croire, du moins à ce qu'il m'a semblé, au premier abord. Nous nous en tirerons, croyez-moi ; car si M. Larsonneur a perdu la tête, en présence de difficultés réelles, nous gardons la nôtre et nous ferons pour le mieux. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de vous disperser et d'aller causer de cela chacun chez vous. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas en une heure, ni même en une journée et plus, que nous pourrons y voir clair ; seulement, je vous promets que ça marchera vite.
- M. Fagnan a raison, dit, entre haut et bas, M. Nordez au Père Bastien ; mais, si vous voulez m'en croire, patron, c'est d'agir comme si tout était perdu, et, dès maintenant, d'aviser à quelque chose de pratique.

A ces mots, il posa sa main sur mon épaule d'un geste affectueux et dit :

- Voilà un garçon qui prend de l'âge et de la force, et qui, j'en suis sûr, ne demandera pas mieux que de reconnaître ce que vous avez fait pour lui.

Et il ajouta :

- Suivons le conseil de Monsieur le juge de paix, patron, et éloignons-nous. Ce n'est pas en demeurant ici, le bec en l'air, que nous avancerons les choses. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre sort, à tous deux, est réglé, dès maintenant, et que toutes les récriminations du monde n'y changeront rien.
- Alors, Monsieur Nordez, vous croyez?...
- Je crois que M. Larsonneur, qui n'est pas une bête, a abandonné le navire quand il n'y avait plus rien dans la cale, et qu'il ne nous reviendra pas un radis, ni à vous, ni à moi. Donc, prenons-nous-y comme si c'était sûr, et si, par hasard, je me trompe, eh bien, ça sera une agréable surprise, après toute

cette désolation. Donc, ça ne va pas être drôle par ici, et nous n'avions pas besoin de cela, après tous les atouts qui sont survenus, depuis une vingtaine d'années. Il faut, alors, que chacun s'y mette.

Je pensais, en entendant cela, que M. Nordez avait tout à fait raison ; mais je pensais aussi, et tout naturellement, à autre chose, c'est-à-dire à Loïse, à qui je ne pourrai plus porter, tous les deux jours, la moitié de mon pain.

Avec l'aide du maire, M. Laroque, qui lui-même s'entendait à faire le bien, d'une façon discrète et continue, Loïse était entrée en apprentissage chez M^{me} Terrier, la couturière de Saint-Vaast. Il l'avait habillée, à ses frais, des pieds à la tête, même avec le change, après avoir déclaré vertement à Rouvillois qu'il aurait constamment l'œil sur lui, et qu'en cas de larcin domestique, la prison de Valognes n'était pas loin ; si bien que n'osant plus vendre, à sa clique habituelle, les frusques de la petite, celle-ci était redevenue propre et avenante, mais toujours si maigre qu'on aurait cru voir le jour à travers son pauvre petit corps.

Ce que voulait dire M. Nordez, c'est que j'étais d'âge à naviguer, et qu'il y avait place, pour un novice, à bord d'une des goélettes de Larsonneur, qui, en attendant d'être vendues, continueraient, au bénéfice de la liquidation.

Maintenant que j'écris cela, je sais ce que ça veut dire ; mais alors, c'était de l'hébreu pour moi, et je ne voyais qu'une chose : Loïse mourant de faim, moi parti, puisque, à la maison, il n'y aurait plus moyen de partager quoi que ce soit avec elle.

- Du reste, ajoutait le maître d'école, et ça me faisait plaisir de l'entendre, vous comprenez, Patron Bastien, qu'on ne va pas saisir la barque comme ça, tout d'un coup. Jusqu'au jour de la vente, vous en userez comme devant et rendrez vos comptes au syndic de la faillite. En attendant, il faut que celle-ci soit prononcée, et ça vous donne encore quelque marge. Mais comme un jour ou l'autre le bateau vous manquera sous les pieds, le mieux est de penser

à l'avenir de ce garçon-là et de l'embarquer tout de suite, puisque, tôt ou tard, ça devait venir, et puisque ça lui plaît.

- C'est égal, Monsieur Nordez, dit Père Bastien, c'est un coup dont je ne me relèverai pas.
- Ah ! bah t reprit le maître d'école, solide et vigoureux comme vous l'êtes, Patron Bastien, ce serait un crime de désespérer, et il ne faut pas de ces découragements-là. Voyez-vous, la vie est faite d'un tas de surprises, et ceux que vous prenez pour les plus heureux du monde sont souvent encore plus malheureux que vous. L'une après l'autre, au fur et à mesure des années, vos filles travailleront, et voilà un garçon qui ne demande qu'à bien faire. L'embarquement, vous savez aussi bien que moi que ça n'est pas difficile à trouver ; et l'apprentissage fini, eh bien, patron, à vous deux, vous recommencerez vos économies. Il n'y a pas que des Larsonneur au monde, que diable !
- Vous avez raison, Monsieur Nordez, et nous allons aviser, au plus tôt. Comme vous le dites, il n'y a pas précisément péril en la demeure et nous ne sommes pas à la merci de demain ; mais Sophie n'entendra pas aisément de cette oreille-là.

Tout en devisant de la sorte, on se rapprochait de la maison, où Maman, nous attendait sur le pas de la porte.

En nous apercevant revenir tous trois, comme nous étions partis, elle se mit à faire des gestes interrogateurs. Alors, nous pressâmes le pas et, l'une après l'autre, suivant la vitesse de leurs jambes, les fillettes vinrent au-devant de nous, les cheveux éparés et le sourire aux lèvres, tout à fait ignorantes des mauvaises choses survenues, mais aussitôt sérieuses, à l'aspect des figures sévères de Père Bastien et de M. Nordez.

Ils en prirent chacun deux par la main, et lorsque nous fûmes assez rapprochés pour pouvoir nous entendre, sans forcer la voix :

- Eh bien ! dit Maman, est-ce que c'est vrai ?
- Tout ce qu'il y a de plus exact, Madame Bastien, répondit M. Nordez ; Larsonneur a pris la poudre d'escampette, et c'est un vrai malheur pour la ville ; mais ce n'est pas une raison suffisante de désespérer.
- Ça, c'est facile à dire, reprit Maman, surtout quand on n'a à songer qu'à sa personne, comme vous, Monsieur Nordez...

Celui-ci tout aussitôt l'interrompit :

- C'est précisément ce que je voulais vous dire, Madame Bastien, et si vous me voyez ici, quoique pris moi-même dans l'engrenage, c'est que j'y viens avec l'intention de me mettre à votre disposition, pour tout ce qu'il me sera possible de faire.
- Ah! pardonnez-moi, Monsieur Nordez, dit aussitôt Maman, avec des larmes dans la voix ; mais voilà des heures que je ne vis plus, parce que je pensais à ceci que réellement nous ne pourrions peut-être plus vivre.
- Tu n'es qu'un oiseau de mauvais augure, dit assez brusquement Père Bastien, encouragé par les paroles fortifiantes du maître d'école ; et il n'y a jamais rien de perdu, quand on a encore ses bras et ses jambes. Pour être juste, il faut bien avouer que personne ne pouvait s'attendre à cela.
- Parbleu! tu ne t'attends jamais à rien, reprit Maman, et c'est toujours ça qui t'a fait faire des bêtises.
- Et toi, Sophie, oserais-tu dire que tu as eu le moindre soupçon à l'endroit du Larsonneur ?
- Du calme, dit placidement M. Nordez ; et tout ce que vous direz à ce sujet-là, sera probablement inutile. Ce n'est, d'ailleurs, ni aujourd'hui, ni demain, que nous serons renseignés sur l'étendue réelle de la catastrophe ; par conséquent, tout ce que nous en pourrions dire ne servirait de rien. Et si vous m'en croyez, rentrons ; nous serons plus à l'aise pour parler d'autre chose.

Nous rentrâmes, moi le dernier, et, tout en gravissant les marches de granit du petit

escalier extérieur, des clameurs, venant de loin, me remplissaient les oreilles, quelque chose de très lugubre, parce que je pensais qu'elles étaient en pure perte et ne pouvaient rien changer à la misère grande, si inopinément survenue, et qui, brutalement, s'abattait sur nous et sur les plus besogneux du pays.

VI

Larsonneur, en très peu d'années, avait lancé, de ses chantiers du Bout-de-Rue, une douzaine de goélettes, toutes construites sur le même gabarit, et dont chacune portait un nom de fleur.

C'étaient de solides et élégante navires, tout à la fois, et ayant pour ainsi dire une livrée : toutes noires, avec un simple liston jaune, comme je crois l'avoir déjà dit, très fins, très élancés, avec un grément qui faisait l'admiration des connaisseurs, et se comportant si bien à la mer que les commandements en étaient très recherchée: une véritable flottille de bijoux marins, l'honneur du port de Saint-Vaast, et aussi sa fortune, jusqu'à, ce moment, hélas !

Quelquefois, elles se retrouvaient à deux ou trois dans le port, et tout ce qu'il y avait d'anciens matelots accouraient pour les voir et pour admirer leur bonne tenue. Elles faisaient des voyages à peu près réguliers entre les ports de France et ceux d'Angleterre et de Suède, là pour le charbon, ici pour les bois du Nord. Le plus souvent, elles chargeaient, à l'étranger. pour Cherbourg, Caen et Honfleur, parfois même Isigny, mais plus rarement, à cause des difficultés du halage, et aussi à cause du manque de débouchés. Toute cette belle flottille était dès maintenant destinée à être vendue, dispersée çà et là, un peu partout, su gré des enchères ; et les anciens du port s'en désolaient, sentant que c'était la fin des fins, et que la prospérité de la ville s'en irait bien loin, au large, dans le sillage des douze goélettes de Larsonneur.

Alors, dans ma naïveté de mousse, à peine novice, je me demandais comment l'armateur, tout seul au monde, sans famille, on disait même sans parents, avait bien pu se ruiner, tandis que le Père Bastien, patron d'une barque qui ne lui appartenait même pas tout entière, faisait honneur à ses affaires, et que le pain ne manquait jamais à la maison.

Ça, c'était incompréhensible, même pour de plus expérimentés que moi ; et c'est plus tard seulement, bien plus tard, peut-être au moment même où j'écris ces lignes, que j'ai compris les causes de la ruine et entrevu les fissures à travers lesquelles s'en allait l'argent des riverains.

En tout cas, à la maison, les résolutions ne traînèrent pas. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il me fallait faire mon éducation de matelot, et les circonstances aidant, hélas ! la chose fut vite décidée.

En ce moment, une des douze goélettes de Larsonneur. la *Marjolaine*, était amarrée à quai, revenue de Boulogne à Saint-Vaast, sur lest, pour porter à Jersey un chargement de pommes de terre. Elles étaient déjà entassées sur le quai, dans des caisses faites tout exprès, et que l'on animait dans la cale avec toutes les précautions possibles. Et comme il manquait un novice dans l'équipage du Capitaine Baudry, M. Nordez se chargea de l'affaire, et me voilà le pied, pour la première fois, sur le pont d'une de ces belles goélettes qui excitaient jadis mon admiration d'enfant, et dont la pénétrante odeur de goudron me semblait le plus doux et le plus suave de tous les parfums.

Nous devions appareiller un jour de fin août, à la marée du soir, et, ma foi ! quelques journées à l'avance, mon cœur n'était pas tout à fait tranquille. Ce n'est pas grand'chose qu'une traversée de Saint-Vaast à Jersey : sortir, doubler la pointe de Barfleur, puis celle de Fermanville, autrement dit Cap Lévy, passer au large de la digue de Cherbourg, en faisant route dans l'Ouest, prendre connaissance du cap de la Hague, et, cela fait, marcher tout droit, quand c'est possible, sur Gorey, un des ports de Jersey, celui précisément où nous avions affaire, c'est une journée avec bonne brise ; et la perspective n'était pas pour effrayer un mousse de bateau pêcheur qui, par grains solides, même par tempête, avait déjà passé pas mal de nuits au large, dans la Manche.

Deux jours avant l'appareillage, Père Bastien, accompagné de M. Nordez, me conduisit jusqu'à la *Marjolaine*, mon engagement, en qualité de novice, ayant été agréé par le Capitaine Baudry.

Il était là, surveillant le chargement des caisses de pommes de terre, les deux mains dans les poches de son pantalon et causant amicalement avec quelques autres capitaines du port auxquels la faillite Larsonneur faisait des loisirs.

Ce fut M. Nordez qui me présenta :

- Capitaine Baudry, voici le garçon dont je vous ai parlé et que je vous amène afin que vous en fassiez connaissance
- Très bien, Monsieur Nordez mais la présentation est à peu près inutile. Si le gaillard est un fin matelot comme son père, nous nous entendrons facilement, c'est moi qui vous le dit.
- Son père, le voilà, Capitaine Baudry, reprit M. Nordez, en posant le doigt sur l'épaule de Père Bastien.

Alors, le Capitaine Baudry allongea le bras et tendit cordialement la main:

- Parbleu ! dit-il, nous nous sommes perdus de vue depuis longtemps, et ça n'a rien de très surprenant, car la place est large sur la mer ; mais si le camarade Bastien a gardé ses souvenirs, comme les miens, il n'a pas dû oublier le canonnier Baudry, chef de pièce, à bord du *Napoléon* dans la Mer Noire.

Père Bastien, un peu embarrassé jusqu'à ce moment, s'approcha et ma foi il prit sans plus de façons dans ses deux larges mains, une des mains du Capitaine Baudry et, très simplement, il dit :

- Comment se fait-il donc que nous ne nous soyons pas retrouvés plus tôt ?

- Ah ! reprit le capitaine de la *Marjolaine*, cela n'a rien de bien extraordinaire, je ne suis pas du pays, mon vieux camarade, et c'est même pour la première fois que je me vois ici. J'étais second et, par un hasard de navigation, à bord de la goélette, quand le capitaine Brasseur est mort, dans la Baltique, en revenant de Norvège, avec un chargement de bois à destination de Cherbourg. Le syndic de la faillite m'a laissé provisoirement son héritage. Mais du diable si je m'attendais à retrouver par ici un ancien ami de la Crimée.
- C'est une fortune pour moi, dit aussitôt Père Bastien, avec beaucoup d'à-propos.

Et il ajouta, en me prenant par le bras, pour me pousser sous les yeux du Capitaine Baudry :

- Voilà un garçon dont M. Nordez t'a déjà parlé, Baudry ; jusqu'alors et en attendant mieux, il naviguait avec moi à la pêche. Mais ça c'est fini, et pour cause, et il faut qu'il se tire d'affaire comme il pourra, pourvu que ce soit sur la mer. Il est comme moi, Baudry, comme toi aussi sans doute, et ne saurait faire autre chose.
- Pardieu ! répliqua le capitaine, en éclatant de rire, qu'est-ce donc qu'il pourrait rêver de mieux ? Mais voilà, Bastien, combien vais-je faire de voyages entre Saint-Vaast et Jersey sur la *Marjolaine* ? C'est ce que j'ignore ; mais en tout cas ; je garde le garçon ; n'importe où j'irai, je l'emmène, et je te promets d'en faire un homme. Ça te va-t-il ?
- Si ça me va, Baudry, si ça me va ! C'est-à-dire que je voudrais pouvoir l'exprimer.

Mais il s'embarrassait dans ses explications et tout naïvement, se retournant vers le maître d'école :

- Ah ! Monsieur Nordez, vous qui parlez comme un avocat, dites-lui donc ce que je voudrais lui dire !

Quarante-huit heures après, nous partions. et ce petit voyage de rien du tout ressemblait à quelque chose de si extraordinaire, qu'au moment de l'appareillage, toute la famille était sur la jetée.

Une chose m'attristait, cependant, plus que toute autre : je n'avais pu, malgré tous mes efforts, rencontrer Loïse, et je m'en allais sans l'avoir revue ; même, je m'imaginai qu'elle s'était dissimulée exprès et qu'elle ne voulait plus me voir.

Le vent nous poussait convenablement à la sortie du port et il nous fallait piquer assez avant dans l'Est, pour prendre le large et faire bonne route. Et quand nous passâmes entre Tatihou et le bout de la jetée, je vis des bras, grands et petits, qui s'agitaient en des gestes désordonnés.

Il s'y mêlait même des cris d'adieu, comme si je ne devais jamais revenir. Seulement, je voyais Père Bastien très calme, au milieu de toutes ces démonstrations affectueuses ; il est vrai que, pour la première fois de ma vie, je me trouvais seul avec des étrangers, et qu'au retour de pêche, n'importe à quelle heure, le Père rentrerait sans moi. Et, dans les premiers instants de cette séparation nécessaire, je m'imaginai même Maman accueillant Père Bastien avec surprise, et lui disant :

— Tu reviens seul, Bastien ? Eh bien, et Philippe ?

Le court voyage s'accomplit dans les meilleures conditions, et c'était pour moi un plaisir de naviguer, dans la Manche, à bord d'une de ces goélettes si réputées.

Le capitaine, quoique un peu brusque de manières, n'était pas mauvais homme, loin de là, surtout après le premier mouvement. Mais, avec lui, il ne fallait pas broncher. Il nourrissait bien son équipage, mais il exigeait une obéissance immédiate. Ça lui

faisait plaisir d'avoir sous les pieds un bon navire très propre, avec des ferrures et des cuivres bien astiqués ; il s'en redessait, une fois amarré dans le port ; et dans ma carrière, déjà longue, j'ai remarqué que, sur ce chapitre-là, les bons marins sont toujours extrêmement minutieux.

Il en est de même de leur personne. A bord, quand il faut mettre la main à la pâte, le capitaine fait comme tout le monde ; mais, quand il abandonne sa chambre, pour descendre à terre, il est toujours tiré à quatre épingles. C'est comme cela, dans la marine, aussi bien à l'État qu'au commerce, parce que les matelots sont débrouillards, d'abord, aussi, parce qu'ils ont plaisir à se faire braves, à peine le pied sur le plancher des vaches.

Nous revînmes donc à Saint-Vaast, pour en repartir presque aussitôt, avec une nouvelle cargaison de pommes de terre, et nous fîmes ainsi la navette, pendant pas mal de semaines. Mais, les meilleures choses et les plus agréables ont toujours un terme et, à Jersey même, le Capitaine Baudry reçut l'ordre de faire voile pour Swansea où il devait prendre un chargement de houille, à destination de Caen.

J'allais donc voir du pays, des grandes villes. et au fond, j'en étais très fier.

Je me dis même, en apprenant la nouvelle de la bouche du Capitaine Baudry, qu'une fois de retour à la cambuse, je pourrai faire des récits de voyage, à n'en plus finir, sans penser que Père Bastien en avait vu bien d'autres, et que, partir de Cherbourg pour arriver sous les forts de Sébastopol, c'est autre chose que de passer du charbon de terre d'Angleterre en France.

Mais la jeunesse est toujours présomptueuse, et malgré les excellentes leçons de M. Nordez je ne me rendais pas encore très bien compte des distances.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'après être entrés, par une assez belle mer, dans le port d'Ouistreham, à l'embouchure de l'Orne, où nous restâmes jusqu'au lendemain

matin, je fus le novice le plus stupéfait du monde de voir la goélette traînée par trois chevaux qui suivaient un chemin de halage, pendant que la *Marjolaine* glissait sur l'eau calme d'un canal de plus de trois lieues de longueur, entre deux rangées d'arbres magnifiques, derrière lesquels nous apercevions des habitations luxueuses, chalets, villas et châteaux, dont les parcs et les jardins arrivaient en pente douce jusqu'au canal.

Devant la goélette, de distance en distance, des ponts s'ouvraient pour lui livrer passage, à elle et à d'autres navires qui suivaient, même des vapeurs d'un certain tonnage ; car déjà, dès ce temps-là, les navires à voiles commençaient à se faire rares.

Il y en avait cependant un bon nombre, dans le bassin où nous nous amarrâmes, après trois heures au moins de traversée dans les terres, et ce qui me parut extraordinaire, ce fut de voir, bien longtemps même avant l'entrée, des clochers énormes en hauteur et d'une élégance extrême, qui s'élevaient bien au-dessus des toits des maisons, et bien au-dessus des mâts des plus grands navires. C'était autre chose que Saint-Vaast, et ce fut un émerveillement pour moi, en me promenant, le soir, dans les rues de la ville, si brillamment éclairées par les becs de gaz des trottoirs et des magasins, aussi par les devantures illuminées des cafés où l'on faisait de la musique, et d'où venaient des refrains, en chœur, de chansons nombreuses.

J'aurais bien voulu entrer là avec les camarades, mais le Capitaine Baudry, d'accord en cela avec Père Bastien, ne me donnait que tout juste ce qu'il fallait pour ne pas être tout à fait sans un sou ; cependant, avant de rentrer à bord, pour s'endormir, il m'emmenait parfois avec lui dans un des cafés du quai où les matelots se réunissent pour deviser, autour de quelques grogs ou de quelques verres de bière.

Avec lui, d'ailleurs, on ne plaisantait pas et chaque jour, matin et soir, tout l'équipage, quatre hommes et le mousse qui faisait la cuisine, mangeait sur le pont de la soupe aux choux, du poisson quand il y en avait, surtout quand il ne coûtait pas cher, ou

bien un de ces ragoûts que le mousse Casimir excellait à préparer et qu'il accommodait avec des tas de pommes de terre et de carottes et des feuilles de laurier dont le parfum chatouillait les narines de la façon la plus délectable.

Pour la viande, bœuf ou mouton, taillée dans les morceaux de bas prix, le second et les matelots s'entendaient pour s'en adjuger la plus grande partie, de sorte que, de tout l'équipage, je me trouvais seul à jeûner, ou presque, parce que le mousse, qui n'était pas bête, sous prétexte de goûter à sa cuisine, avait toujours pris son bon repas, quand nous nous mettions à table, c'est-à-dire lorsque nous nous rangions à l'avant, pour manger, les uns assis sur le guindeau, les autres accroupis sur le pont, l'assiette sur les cuisses.

Jamais je ne me plaignais, parce que je savais que ces choses-là sont de règle, depuis des années et des années. Ce n'est sans doute pas très juste, mais chacun son tour. Le Capitaine Baudry, sachant de quoi il retournait, s'y prenait de façon à ce que je ne pâtisse pas trop, et quand il m'emmenait avec lui, à travers les rues de la ville, il lui arrivait parfois de s'arrêter devant la boutique d'un charcutier en contemplation du bel étalage, et en me retenant par la manche de ma vareuse, il me montrait les longues guirlandes de cervelas suspendues derrière les glaces, et disait :

- Voilà des choses qui m'ont l'air tout à fait appétissantes ; qu'en penses-tu, Philippe?
- Dame ! répondais-je, capitaine, celui qui pourrait goûter à cela, tous les jours, ne serait pas à plaindre.
- Le fait est qu'on ne voit point pareille chose à Saint-Vaast. Est-ce que tu te ferais prier pour leur donner un coup de dent?
- Deux plutôt, capitaine ; mais je crois qu'avec cela il faudrait un bon morceau de pain.
- Du pain, il y en a à bord, et ce n'est pas ça qui manque.
- Ça, reprenais-je, il est certain qu'on en a son content ; mais c'est le cervelas qui n'est pas toujours là.

Alors, de bonne humeur. il me poussait dans la boutique et jetait une pièce de dix sous sur le marbre du comptoir.

- Combien de cervelas pour cette pièce-là? disait-il.
- En mettant deux sous de plus, répondait le charcutier qui entendait son affaire, vous auriez la demi-douzaine.

Et le Capitaine Baudry tirait les deux sous de sa poche ; et je m'en allais avec la demi-douzaine de cervelas, tout en pensant à Loïse qui ne mangeait peut-être plus, et que la faillite Larsonneur atteignait aussi, la pauvre, puisqu'il fallait maintenant compter à la maison.

Quel brave homme, sous ses façons brusques, que ce Capitaine Baudry, et quel patriote !

Comme la plupart de ses camarades, comme tous, on peut le dire avec orgueil, car c'est l'exacte vérité de l'histoire, il s'était imaginé la France invincible. Les simples d'esprit croyaient encore à la supériorité du courage et, sous ce rapport-là, se disaient, à bon droit, les premiers du monde.

Mais le courage contre le nombre ; ça ne compte pas ; ça recomptera seulement lorsqu'on se retrouvera les uns en face des autres, dans des conditions numériques à peu près les mêmes, et c'est alors que des vainqueurs impitoyables, comme disait M. Nordez, pourront entonner une autre antienne.

Ce n'est point par chauvinisme que je parle ainsi, à tête reposée, mais dans toute la force de ma confiance de bon Français. Homme contre homme, les Allemands n'ont pas connu ça pendant la guerre. Le jour où ça se fera, vous pouvez être sûrs qu'ils déchanteront.

Quel malheur que les différends entre nations ne puissent se régler comme entre les particuliers, cent contre cent, même cent mille contre cent mille! Et quel plaisir il y aurait à voir reculer les conquérants devant de pareilles et si légitimes conditions!

Oui, mais l'honneur des peuples n'est pas le même que celui des individus et quand on remporte une victoire à cinq contre un, il paraît que c'est de la gloire. Ça s'inscrit dans ce que l'on appelle les fastes de l'histoire, comme l'écrasement et l'incendie de Bazeilles, comme la surprise de Wissembourg, et la générosité ne tient plus compte de l'héroïsme des vaincus.

Mais qu'est-ce que je raconte là ? Voilà que je devance les années et que j'écris comme je pense, à l'heure qu'il est, avec mes sentiments d'homme et d'officier marinier que je suis, et tout près même d'avoir ma retraite, jeune encore, grâce à mes nombreuses campagnes. Il est vrai que les années écoulées ne m'ont pas fait perdre la mémoire, et que je me vois toujours, comme si c'était d'hier, en possession des cervelas du Capitaine Baudry.

Ce soir-là, il me conduisit dans un des cabarets du quai, où lui-même mangeait le plus souvent, et où il était considéré, car, s'il ne consommait pas à outrance, il payait rubis sur l'ongle, et, toujours installé à sa place d'habitude, laissait les voisins se disputer, sans se mêler aux conversations les plus animées. Il prenait son repas et ensuite son café, arrosé d'un ou deux petits verres, fumait quelques pipes, en rêvassant, et revenait coucher à bord avec une régularité parfaite.

Le hasard voulut que, ce soir-là, il y eût, dans le cabaret, trois hommes de l'équipage d'un brick allemand qui se trouvait dans le port, amarré de l'autre côté du bassin, en face de la *Marjolaine*. C'étaient le capitaine, le second et un matelot, celui-ci d'origine anglaise, à ce qu'il me sembla, qui buvaient de la bière à force et en arrivaient à ce moment de l'ivresse où, malgré soi, l'on ne sait dire que des bêtises et malheureusement en faire.

Nous nous installâmes, le Capitaine Baudry et moi, à une petite table, dans un coin, et à peine fûmes-nous assis qu'il me dit :

- Allons, Philippe, déballe ta marchandise et mettons-nous-y ; pour ma part, j'ai une faim de tous les diables.

Alors, je tirai de la poche de ma vareuse la demi-douzaine de cervelas, et le capitaine commanda un litre de cidre, deux verres et deux assiettes. Comme tous les marins, nous avons nos couteaux en poche, et nous voilà tous deux en train de bien faire. Les cervelas disparaissaient l'un après l'autre, en compagnie de fameuses bouchées de pain, et, tout en mangeant à belles dents, je voyais le capitaine qui riait dans sa barbe.

- Sapristi, Philippe, tu peux le vanter d'avoir un rude coup de mâchoire.

Et sans doute cela lui faisait plaisir de me regarder dans l'exercice de mes fonctions, car sa bonne humeur de plus en plus se manifestait, et ce fut entre deux éclats de rire très prolongés qu'il me dit bientôt :

- Écoute-moi, Philippe, si c'est la mère qui t'a nourri, elle peut se vanter d'avoir eu, dans ce temps-là, un solide garde-manger.

Et sa gaieté me donnant de l'assurance, je me risquai à lui répondre, en admiration devant sa large carrure :

- Excusez-moi, capitaine, mais il me semble que la vôtre n'a pas perdu son temps.
- Ah! fit-il, la pauvre vieille, elle achève de vivre, là-bas, du côté d'Avranches ; mais, vois-tu, garçon, quand tu auras mon âge et que tu seras tiré d'affaire, tu ne trouveras rien de meilleur, c'est moi qui te le dis, que d'accabler de douceurs ceux des tiens qui te resteront.

De l'entendre ainsi parler, j'en étais presque ahuri, parce que je pensais à son ton de commandement, si péremptoire et si bref, quelque chose qui m'eût fait me jeter à fond de cale, quand c'était à moi que ses reproches, toujours justes d'ailleurs, s'adressaient. Mais ça n'empêchait pas les cervelas, et les morceaux de pain, et les verres de cidre de disparaître l'un après l'autre, au point que, dans un espace de temps relativement très court, il y eut place nette.

Alors le capitaine bourra une pipe et se fit servir un petit verre de genièvre, en me disant :

— Tu sais, si tu veux rentrer à bord, c'est ton affaire.

Et comme je me levais pour regagner la *Marjolaine* amarrée au quai, à deux pas, un des trois convives voisins se mit à rire d'une façon provocante et dit, en français, en me regardant d'un air de pitié :

— Ces matelots de France, ça se couche avec les poules !

L'accent particulier ajoutait à cela quelque chose de plus blessant encore. Mais je vis aussitôt le capitaine debout. et l'air furieux.

— Quoi ? s'écria-t-il, qu'est-ce que vous demandez à ce garçon? Est-ce qu'il vous a provoqués ?

Ils éclatèrent de rire, de la façon la plus insolente, tous les trois, les yeux dans les yeux du Capitaine Baudry, qui ne baissait pas les siens ; et comme il n'y avait pas d'autres consommateurs que nous cinq dans l'établissement, ils faisaient les fendants et se mirent à baragouiner un tas d'injures, à l'adresse de la France en général, et du capitaine en particulier. C'est au point que j'en étais hors de moi-même, et que sans le capitaine qui me retint, j'allais leur jeter à la figure quelque

chose, n'importe quoi.

- Allons, Philippe, ne t'emporte pas, mon garçon ; tout ça c'est de la clique allemande, des cinq contre un, et nous autres, bons Français, il nous faut avoir pitié de ces gens-là et les tenir pour ce qu'ils valent.
- Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ? S'écrièrent-ils avec un ensemble parfait.
- Ce que je dis, répliqua le Capitaine Baudry, c'est que je me moque de vous trois comme d'un hareng saur, et que nous serons beaucoup plus à l'aise sur le quai, pour nous entendre, ou pour en découdre, si le cœur vous en dit.

De ma vie, je n'ai vu homme plus solide ni plus superbe que le Capitaine Baudry, dans ce moment-là, les bras croisés, le torse en arrière, et faisant des appels de pied, comme dans une salle d'armes.

Mais, comme il était aussi très malin, il ajouta :

- Et ce qui m'étonne, c'est de voir un matelot d'Angleterre prendre fait et cause pour des mangeurs de saucisses comme vous.

Ils écumaient, en prononçant des paroles hachées, auxquelles je ne comprenais pas grand chose, et brandissant leurs verres à demi remplis, comme s'il allaient nous les jeter à la tête.

Mais l'attitude froide du capitaine leur imposait. Il était là, derrière la table, debout, et si calme que j'en étais émerveillé.

- Philippe, me dit-il, tu n'as rien à faire ici ; il n'y a place que pour un homme et trois brutes qui ne valent pas chacun un coup de pied au derrière.

Et, comme ils comprenaient très bien le français, ils se ruèrent avec un ensemble remarquable, mais aussitôt tenus en respect par un revolver que le capitaine venait

de sortir de la poche de côté de son veston.

— Un pas de plus, dit-il, un seul, et il y a un homme mort.

Et il ajouta, très haut :

— Un homme, c'est une manière de dire car, dans la réalité des choses, vous n'êtes que des faillis chiens.

Leur rage était extrême, mais le canon du revolver les tenait en respect, et j'étais en admiration de tant de sang-froid et de courage.

Malgré cela, je ne me sentais pas précisément à la noce. Comment cela allait-il finir? C'était d'autant plus grave que le maître de l'établissement s'en mêlait et donnait tort au Capitaine Baudry, parce qu'il était tout seul. J'ai toujours remarqué que c'est la méthode des cabaretiers. Mais le capitaine n'était pas homme à se démonter pour si peu. Un de plus ou de moins, qu'est-ce que ça lui taisait? Seulement, dans un instant d'accalmie, il s'adressa directement au matelot anglais:

— Hé ! l'ami de la Grande-Bretagne, est-ce qu'il y a longtemps que tu navigues avec des rossards de ce calibre-là? J'en ai connu des tiens, en Crimée, il y a tantôt seize ou dix-sept ans, et qui n'auraient pas mangé de ce pain-là. Mais, tu sais, si ça te plaît, ne fais pas le difficile. Seulement, je te prie, comme je prie les deux compères, de me laisser passer. Dehors, nous nous expliquerons mieux et plus efficacement.

Moi, je ne lâchais pas le capitaine d'une semelle ; mais j'aurais bien voulu me trouver dehors, à ses côtés, et taillant des croupières à ces trois ivrognes qui, sans le moindre motif plausible, s'étaient mis à nous injurier de la façon la plus ordurière, convaincus de ceci, que la guerre avait tout réglé à jamais et qu'ils avaient le droit de tout dire et de tout faire. Mais voilà que, tout d'un coup, le Capitaine Baudry,

narquois, et après avoir remis son revolver en poche, secouant sur l'ongle de son pouce gauche les cendres de sa pipe consumée, dit en anglais, avec un rire des plus méprisants :

- J'ai connu, sous les forts de Sébastopol, des marins anglais qui se battaient comme des hommes. Il faut croire, l'ami, que tu n'y étais pas, ni ton père non plus, ni personne des tiens.

Alors, l'autre, dans son baragouin bizarre d'homme plus d'à moitié gris, se mit à s'excuser, disant tout tas de choses pas faciles à comprendre, et se confondant en protestations :

- Crimée, Sébastopol, Inkermann Français bons camarades et solides, toujours premiers au feu..., après les Anglais. Oh ! non, ces choses-là ne s'oublient pas, jamais, jamais ! Toujours amis, après affaires pareilles ! Angleterre, France, pas d'autres nations au monde. Etc, etc.

Et pendant qu'il s'exprimait ainsi, les deux autres, les mangeurs de choucroute, faisaient une drôle de figure, se voyant abandonnés, ou à peu près, et deux seulement contre le capitaine qui les narguait.

Alors, jugeant que cela suffisait, le Capitaine Baudry remit sa pipe en place dans la poche de côté de son veston, et prit sa canne, un rotin solide et lourd qui, dans ses mains robustes, devait être une arme terrible.

- Allons. sortons, Philippe, me dit-il ; nous verrons bien si ces clampins-là osent nous suivre.

Mais ils ne nous suivirent pas immédiatement, et nous nous dirigeâmes vers la *Marjolaine*. Ils sortirent à leur tour et bientôt nous les entendîmes, de loin, vociférer comme des ivrognes qu'ils étaient. Le Capitaine Baudry en était agacé, et il revint

sur ses pas.

Je le voyais de temps en temps humecter la paume de sa main droite de salive et serrer, ensuite, à toute force, son énorme rotin, avec lequel il exécutait de terribles moulinets. Et, tout en gesticulant, il répétait :

- Ah! les crapules, ah! les canailles! Est-ce qu'ils me donneraient l'occasion de défoncer une de leurs têtes carrées!

Le long du quai, ils s'en venaient ; mais le matelot anglais les avait abandonnés, sans doute pour regagner le bord par une autre route, peut-être aussi parce que l'allocution du Capitaine Baudry lui avait fait voir l'indignité et la lâcheté de sa conduite dans le cabaret.

De ma vie je n'oublierai ce qui se passa alors. Les voyant venir, le capitaine se porta droit devant eux, c'est-à-dire à la place même où ils devaient passer, s'ils ne déviaient pas de leur route, et, lorsqu'ils furent à portée de le reconnaître

- Je suis le Capitaine Baudry, s'écria-t-il, de la goélette *Marjolaine*, du port de Saint-Vaast-la-Hougue. Vous voilà deux, et je suis tout seul, car je défends à mon novice d'intervenir. Le quai est solitaire, comme vous le voyez, et nous sommes loin de nos deux navires ; eh bien! vous allez passer près de moi, de chaque côté, en me saluant très bas, sinon je vous assomme net, comme deux vermines que vous êtes.

Ils firent semblant de ne pas comprendre et se mirent en devoir de faire un crochet, histoire de s'en tirer à bon compte. Mais ils en furent pour leur stratégie. En deux bonds, le capitaine les rejoignit et très durement leur dit :

- Est-ce que vous croyez que j'ai le temps d'attendre vos réflexions? Allons, bonnet bas, et plus vite que ça, ou je cogne.

Alors, ils se mirent à crier de toutes leurs forces, espérant, sans aucun doute, appeler l'attention des hommes de leur navire. Peut-être même leur disaient-ils de venir à leur secours, comme s'ils étaient tombés dans un guet-apens.

Mais, en même temps, moi qui me tenais aussi près que possible du capitaine, je vis que l'un d'eux tirait un couteau de la poche de son pantalon elle dissimulait, derrière son dos, pour l'ouvrir.

- Attention, dis-je, Capitaine Baudry, voilà un gaillard qui médite un mauvais coup! Tenez-vous sur vos gardes!

A peine avais-je prononcé ces quelques paroles que le bandit s'élançait ; mais, d'un coup de son rotin. ce que l'on appelle, dans le langage de l'art, un coup de manchette, le capitaine lui brisa le poignet, et le couteau tomba sur le quai, où je le ramassai, avec une prestesse inutile, pour le jeter dans le bassin, par-dessus le pont d'un brick-goélette qui se trouvait là.

Cependant, à cause du silence même de la nuit, les clameurs avaient été entendues, et des têtes de matelots se montraient, ici et là, par-dessus les bastingages. Il y en avait même qui, s'étant couchés tout habillés, sautaient du plat-bord sur le quai, et, une fois à terre, se frottaient les yeux.

- Qu'est-ce que cela veut dire, et que signifie tout ce tapage?
- Cela veut dire, répondit le Capitaine Baudry, que voilà des Allemands qui nous cherchent noise, et que j'en ai déjà corrigé un de la belle façon, en attendant l'autre.
- Vrai, ça n'est pas dommage, dirent quelques matelots, et il leur faut un fameux toupet pour s'en venir parler haut chez nous.
- Parbleu ! reprit le capitaine, si nous avions été les vainqueurs, ils s'empresseraient de lécher nos bottes de mer, et, dans leur platitude, ils

trouvent extraordinaire que nous n'en fassions pas autant.

Mais voilà que, les cris d'appel ayant été entendus, les autres Allemands arrivaient et, dans leur langue tudesque, nous appelaient tous «*cochons de Français*» comme tout à l'heure les autres dans le cabaret, à ce que nous dit un matelot qui comprenait l'allemand, pour avoir navigué très longtemps entre le Havre, Brême et Hambourg.

Peu à peu, l'on forma cercle autour de nous, et les curieux arrivaient, sortant des maisons voisines, et que le tapage avait réveillés.

Même quelques agents de la police se montrèrent, demandant ce que cela voulait dire et intimant l'ordre de respecter le sommeil des habitants, sous peine d'être conduits au poste pour la nuit.

Et les Allemands se précipitaient vers eux, pour être protégés, voyant qu'ils n'étaient pas en nombre, et, par conséquent, très pleutres et très couards. Mais les agents eux-mêmes ne se laissaient point approcher, ayant une sorte de dégoût de ces sales pattes, quoique obligés, par devoir professionnel, de s'opposer à tout tumulte nocturne.

Le Capitaine Baudry, alors, s'expliqua et leur dit:

- Écoutez, Messieurs, ce qui se passe est bien simple : j'étais tout seul, c'est-à-dire en compagnie de mon novice, Philippe Bastien, dans le cabaret que voilà, lorsque ces deux Allemands se sont mis à m'injurier de la façon la plus grossière. Alors, à bout de patience, nous sommes sortis et ils nous ont suivis ; mais, je ne leur ai pas laissé le temps de courir et je les ai attendus de pied ferme.

Et il ajouta, avec une crânerie et une dignité parfaites :

- Mon nom Adrien Baudry, maître au cabotage, commandant la *Marjolaine*,

du port de Saint-Vaast, et ancien matelot de Crimée ! Et maintenant laissez-nous faire, s'il vous plaît. La sécurité de la ville n'a rien à voir là-dedans.

Mais celui qui avait reçu le coup de manchette appelait l'attention des agents, en leur montrant très piteusement son poignet endolori, inerte, et demandant justice. Il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent, à cause de sa blessure, et il s'en rapportait à la justice française.

Voilà du moins ce que racontait le matelot de Brême et de Hambourg, et vous pensez si nous étions tous indignés d'entendre de pareilles choses. Il y en avait même dans le nombre qui disaient :

- Non, non, ça ne peut pas se passer comme cela! Où donc pourrions-nous paraître, désormais, s'il nous fallait subir les injures de ces gens-là jusque chez nous?

Les agents, ahuris, ne savaient où donner de la tête, lorsque le Capitaine Baudry intervint.

- Messieurs, dit-il, je demande du silence à tout le monde, car l'affaire peut très bien se passer sans bruit. Voilà deux hommes, dont un de mon grade, qui m'ont dit les dernières injures et n'auraient pas mieux demandé que de nous faire un mauvais parti, à mon novice et à moi-même, d'autant plus qu'ils semblaient assurés du concours d'un matelot anglais qui, au dernier moment, leur a faussé compagnie. Alors, cette trique à la main, j'ai voulu qu'ils passent, en me saluant, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, ou bien que, l'un après l'autre, ou même tous deux ensemble, ils se mesurent contre moi. Ça n'est pas bien exigeant, n'est-il pas vrai? Et c'est pour cela que vous venez de les entendre hurler comme des loups et glapir comme des chacals. Ce que je proposais il y quelques minutes, je le propose encore et, s'ils acceptent, vous n'avez qu'à vous en aller, Messieurs les agents, et à nous

laisser tranquillement en découdre. Mais, foi de Baudry, je perds mon nom si je ne les aplatis pas tous deux comme des galettes de sarrasin.

Ils ne disaient plus rien, l'un avec son poignet en capilotade, l'autre tout à fait servile et s'efforçant d'expliquer aux agents qu'il leur serait bien reconnaissant de les reconduire à bord, là-bas, de l'autre côté du bassin, juste auprès du pont tournant.

Et ils n'en allèrent ainsi, entre les agents, piteux, quoique pleins de rage, tandis que nous regagnions la *Marjolaine*, accompagnés par un certain nombre de matelots qui disaient :

- Vous avez bien fait, capitaine, de leur infliger une pareille leçon.
- Mais vous verrez, le capitaine allemand se tiendra coi, et vous n'en entendrez plus parler! Vous savez, c'est ainsi comprennent l'honneur.

Et le Capitaine Baudry, très surexcité, disait, avec des larmes de rage dans la voix :

- Est-ce que nous mourrons sans leur avoir rendu la pareille? Ne fût-ce que pour leur montrer, après la victoire, la différence entre des gens civilisés et des sacripants de leur espèce.
- Cela ne nous empêcha pas de dormir, comme bien on pense. Mais, le matin suivant, le commissaire de l'inscription maritime fit mander le Capitaine Baudry pour le prier de hâter son départ. Un gendarme de marine vint à bord et ne débarqua qu'au port de Ouistreham, au moment où la *Marjolaine* larguait ses amarres pour gagner le large, faisant route sur Douarnenez, où nous devions prendre une cargaison de Châteaulin, à destination de Dieppe.

VII

Dans les ports de l'étranger où les Allemands pensaient avoir leurs coudées plus franches, ces sortes de rencontres se renouvelaient fréquemment.

En France c'était plus rare, mais ça arrivait quand même, et trop souvent. Comme je viens de le dire, ces gens-là nous croyaient perdu., finis à jamais. Et alors, à quoi bon se gêner, avec des vaincus considérés comme morts ou à peu près ?

A mesure que je prenais de l'âge, et en même temps quelque expérience, je m'expliquais bien des choses qui, jusqu'alors, m'avaient paru formidables : de guerre, par exemple, si vite et si noblement acquittée.

Le vieux monstre qui connaissait notre pays à fond, en tant que politique, ne se doutait même pas de son inépuisable fortune, faite de tant de travail et d'économie, aussi de la richesse exceptionnelle du sol, et en lui-même il se disait que nous ne pourrions jamais payer une somme aussi énorme, et qu'alors il conserverait toujours des gages.

Mais ça ne fut pas long, et ça le jeta hors de lui-même. C'est pour cela qu'il se mit en quête de prétextes pour recommencer la guerre, avec un cynisme qui se rencontre rarement dans l'histoire, voulant nous écraser à jamais, parce qu'il regrettait ses erreurs de calcul, et qu'il nous voyait renaître. Dans son pays, où l'on tire la langue, nul ne se serait imaginé des ressources pareilles. Cinq milliards ! Pensez à ce chiffre !

C'était une nouvelle façon de faire la guerre. ou plutôt de la terminer. Dans notre gros bon sens de matelots, nous ne nous y trompions guère, et lorsque nous nous trouvions réunis, pour le repas, à bord de la *Marjolaine*, surtout en pleine mer, par les temps maniables qui laissent des loisirs aux hommes, nous causions de tout cela,

ou plutôt les hommes en parlaient ; et ce qui me faisait un plaisir extrême, c'était de les entendre maudire des vainqueurs impitoyables, et de se répéter, l'un à l'autre, comme jadis Père Bastien et Rouvillois, dans la maison, après le repas.

- Ça ne se fera plus de la même manière ; et nous les verrons détalier comme des moutons, quand l'heure sera venue.

Et j'entendais répéter toujours la même chose :

- Est-ce que nous mourrons sans avoir vu cela?

Les matelots de la *Marjolaine* en avaient vu de dures, dans les forts de Paris, ou dans l'armée de la Loire. Il y en était même un qui s'était trouvé interné en Suisse, avec cette armée de Bourbaki, oubliée, en un moment de folie, et qui se plaisait à raconter des histoires.

Pendant que nous courions vers Douarnenez, le temps étant superbe, invariablement, l'équipage passait ainsi son temps à invoquer de tristes et patriotiques souvenirs.

Pour moi, il m'arrivait souvent d'utiliser mes loisirs, dans la chambre, en compagnie du capitaine qui, très désœuvré lui-même, prenait plaisir à m'enseigner la théorie du métier, des choses dont M. Nordez ne pouvait avoir connaissance, et qui plus tard me seraient très utiles, le moment venu de passer mes examens de maître au cabotage, soit à Caen. soit à Cherbourg.

Avec la *Marjolaine*, nous ne nous éloignons jamais beaucoup de Saint-Vaast ; mais ça n'empêchait pas les absences d'être longue, un voyage s'accrochant au bout d'un autre ; de sorte que, partout où nous relâchions, soit à cause du temps, soit à cause des affaires, j'écrivais à la maison, très désireux de faire part de mes impressions, et aussi d'avoir des nouvelles.

Presque toujours, j'adressais ma lettre à Maman Sophie, assuré que j'étais qu'elles seraient lues ; à haute voix par Claudine, et que tout le monde, autour de la table, et peut-être même M. Nordez, en écouterait la lecture, dans un grand recueillement.

Je sais bien qu'en écrivant cela, j'ai l'air d'un garçon de l'autre monde ; mais les garçons de ce temps-là et ceux d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes ; et, sans forfanterie, sans même vouloir humilier les nouveaux, c'est-à-dire les plus jeunes, je crois que nous valions mieux.

Dans ces lettres très longues, parce que je savais le grand plaisir qu'elles feraient, je glissais timidement quelques mots à l'endroit de Loïse. C'était toujours vers la fin, et je disais : « Pourquoi donc ne me parle-t-on plus jamais de la petite Rouvillois ? Est-ce que c'est sa faute d'avoir un père qui la laisse mourir de faim ? ».

Et, en effet, on ne m'en parlait jamais. C'était Maman qui dictait les lettres et Claudine qui écrivait ; et quand j'en trouvais une de ces lettres, si impatientement attendues, au bureau de poste de notre port de destination, c'était pour moi une joie indescriptible.

A Douarnenez, le commis de la poste restante m'en remit une très lourde, comme d'habitude, parce que Maman Sophie tenait toujours à m'apprendre toutes les nouvelles du pays, et que Claudine, qui en savait toujours plus qu'elle, ajoutait, de son cru, des post-scriptum à n'en plus finir.

Je prenais plaisir à toutes ces choses, surtout quand j'y voyais que tout n'allait pas trop mal, au logis, et que Père Bastien, en attendant la vente de son bateau, faisait toujours de bonnes journées. Alors, je me disais que le jour n'était pas loin où, gagnant moi-même de plus fortes sommes, il me serait facile d'envoyer davantage, pour permettre aux petites sœurs d'aller jusqu'au bout de leur apprentissage, et que la faillite Larsonneur pourrait bien, avec un peu de chance, n'avoir point, sur les affaires de la maison, une influence appréciable.

En revenant du bureau de poste, je me délectais dans la lecture de la lettre, presque un volume, de la plus belle écriture de Claudine.

Dame ! c'était en très gros caractères, et, pour me dire beaucoup de choses, il fallait évidemment dépenser beaucoup de papier. Quelquefois, un mot prenait une ligne, à lui tout seul, et encore fallait-il qu'il ne fût pas très long. Et comme Claudine était un peu étourdie, il lui arrivait de tourner la page avant qu'elle ne fût séchée, de sorte que, s'appliquant ainsi sur l'autre, elle y faisait des pâtés formidables.

Quand j'écrivais, j'avais bien soin de faire remarquer cela, et je disais, à l'adresse de Claudine :

- Est-ce qu'il n'y a plus de cendres, dans la cheminée, pour sécher, ou plutôt pour boire tant d'encre si mal employée?

Alors, Claudine se fâchait et déclarait qu'elle ne m'écrirait plus. Ça n'empêche pas qu'elle ne m'en avait jamais écrit plus long, d'abord sous la dictée de Maman, ensuite dans son post-scriptum, à elle, qui m'anéantit. :

«Je te dirai, mon cher Philippe, qu'il s'est passé, ici, bien des choses, et que Rouvillois a quitté le pays, avec Loïse. Où sont-ils allés ? Papa a fait tout le possible pour le savoir, mais personne n'a pu lui répondre d'une façon précise. Tout ce que je puis te dire, c'est que le marchand de poisson de Réville, M. Jorre, en revenant de Valognes dans sa carriole, vendredi soir dernier, les a rencontrés, sur la route, entre Pied-de-Choux et Montaigu. Depuis lors, rien, pas la plus petite nouvelle ; il est vrai qu'ici, la vie, pour eux, n'était plus possible, car Rouvillois n'avait plus crédit nulle part. Je te dirai même qu'en apprenant cela, de la bouche de M. Jorre, Maman n'a pas pu s'empêcher de s'écrier : «Tout de même ! n'empêche que Philippe en tenait pour cette gamine-là ! » Alors je dis, comme Maman, qu'ils ont bien fait de partir, car enfin, Philippe, tu ne pourrais jamais, en supposant qu'elle se retrouve,

épouser la fille de Rouvillois, tout à fait perdu et qui, avant de partir, à ce qui se dit, a volé par ici. Papa Bastien en perd la tête, et il me charge de te dire, mon cher Philippe, qu'il ne faut plus parler de ça.»

C'était net, mais mes impressions et mes souvenirs étaient encore plus profonds et plus vivaces ; et ce qui me fit le plus de peine, dans cette lettre où Claudine m'intimait un ordre dicté, c'est l'ignorance où elle me laissait du chemin qu'avaient pris Rouvillois et sa fille, c'est aussi l'idée que je me faisais de leur misère, bien plus profonde encore que jamais, à en juger par ce que j'en avais vu moi-même, pendant mes derniers jours à Saint-Vaast.

C'est dans de telles circonstances que l'imagination travaille ; et la mienne travaillait si bien, que je n'y étais plus.

Loïse perdue pour moi, c'était chose à peu près assurée ; c'est-à-dire que je ne la reverrais plus jamais, que tout ce petit roman d'enfance et de première jeunesse s'en allait, pour ne plus revenir!

Et ce qui me faisait plus de peine encore que cette idée de séparation inévitable, c'était de deviner sous les termes de la lettre de Claudine, une certaine satisfaction de savoir que le départ et la disparition mettaient fin à quelque chose de gênant, d'inquiétant même peut-être, et que, sans oser me féliciter catégoriquement, on savait quelque gré, dans la cambuse du vieux Saint-Vaast. à Rouvillois d'avoir emmené sa fille, à celle-ci d'avoir suivi son père, parce que ça mettait fin à une solution déjà très dessinée, et qui n'était pas sans éveiller quelques inquiétudes au logis.

Cela me causa une de ces impressions impossibles à décrire, une sorte d'angoisse comme celle qui vous saisit aux débuts d'une tempête, mais beaucoup plus étreignante. J'avais les yeux pleins de larmes, mais il n'en sortait pas une goutte d'eau, et je ne voyais rien autour de moi. Comment regagnai-je *la Marjolaine*? C'est

ce qu'aujourd'hui encore, je ne saurais dire. Tout ce que je sais, c'est que je fus rappelé à moi-même par une voix impérative :

- Eh bien! quoi, que fais-tu là, Philippe? Est-ce que c'est la place d'un novice d'être assis sur l'habitacle ? A quoi penses-tu d'une, pour avoir l'air aussi bête?

C'était la voix du Capitaine Baudry qui rentrait à bord, et je ne sus que lui tendre la lettre que je venais de lire, sans pouvoir prononcer une parole. Il se mit à la parcourir très rapidement, tournant les pages l'une après l'autre.

- Que te faut-il donc? dit-il, arrivé à la fin du cahier de Claudine ; ça va bien chez toi, bien mieux qu'on n'aurait jamais pu le croire ici c'est pour cela que tu fais une pareille figure d'enterrement ?
- Capitaine, fis-je, vous n'êtes pas allé jusqu'au bout.
- Si, jusqu'au bout, et j'ai tout lu.
- Tout, repris-je, tout, capitaine, même ce qui concerne Rouvillois ?

Il haussa les épaules de la façon la plus méprisante.

- Philippe Bastien n'est qu'un nigaud, dit-il, et je veux qu'il sache une chose, c'est que je n'ai pu besoin à mon bord de figures ainsi chavirées.

Il se posa devant moi, les bras croisés et la physionomie très dure.

- Philippe Bastien, te le tiendras-tu pour dit?
- Je ferai ce que vous me commanderez de faire, capitaine, mais c'est bien dur. Pensez donc...
- A quoi veux-tu que je pense? m'interrompit-il avec la même brusquerie. Moi, je ne sais qu'une chose, c'est que j'ai promis à Bastien de faire de toi un matelot, et si tu ne t'y prêtes pas, bonsoir? Mets le cap tout de suite sur Saint-Vaast, et que je n'entende plus parler de toi! Un novice de moins à bord de

la *Marjolaine*, ça ne nous empêchera pas de naviguer. Veux-tu m'en dire ton avis?

La parole était si brusque, si brutale même, si en dehors des habitudes du Capitaine Baudry depuis que j'étais à son bord, que j'en étais stupéfait, si stupéfait même qu'une idée me saisit avec la rapidité d'un éclair, et que je lui dis :

- Capitaine, on vous a écrit de la maison.
- Et quand ça serait, fit-il, est-ce que j'ai des comptes à te rendre?
- Oh ! Non, Capitaine, je ne vous en demande pas ; mais enfin, ça n'est pas la faute...

Ici, je m'arrêtai, parce que je ne me sentais pas la force d'aller plus loin, à cause d'un poids qui me pesait sur la gorge et qui m'empêchait de prononcer une parole.

- La faute à qui ? reprit le capitaine. qu'est-ce que tu veux dire?
- Je veux dire, répliquai-je au bout d'un moment, que ce n'est pas la faute de Loïse Rouvillois, si son père est devenu le dernier des derniers, et je trouve, Capitaine, qu'on est bien dur pour elle à la maison. —
- Assez là-dessus pour le moment, reprit le Capitaine Baudry ; et puis, je te demande un peu à quoi ça t'avancerait, puisque le père et la fille ont quitté Saint-Vaast?
- Oh! dis-je, Capitaine, je les retrouverais aisément, vous pouvez m'en croire, et ce n'est pas ça qui me gênerait. Mais vous devez bien comprendre que la dureté quand même, à l'égard de la petite Loïse, est une vilaine chose.
- C'est bon, dit-il plus brusquement et je t'engage à faire ce qu'on te dit de faire, et sans réplique.

Et il ajouta :

- Les amourettes, ça s'en va comme ça vient ; tu m'en diras des nouvelles

quand tu auras roulé ta bosse un peu partout. En attendant, tâche de te mieux comporter. Ton père ne m'a-t-il pas dit qu'il me confiait un gaillard d'énergie? Et veux-tu que je lui fasse savoir que tu te conduis comme un mousse, ou plutôt comme une poule mouillée ?

- Ne dites rien de cela, Capitaine, je vous en prie ; n'en parlez même pas, si peu que ce soit. Je vous jure que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.
- J'y compte, dit-il, et je compte aussi qu'il ne se produira plus rien de pareil entre nous.

Il tourna les talons et me laissa là, comme s'il ne m'avait rien dit de désagréable ; puis il descendit dans la chambre.

La *Marjolaine* avait son chargement et nous devions appareiller à la marée du lendemain matin. Que pouvais-je faire, sinon m'en aller promener par la ville ou dans la campagne, histoire de me distraire à la vue de choses inconnues? Le post-scriptum de Claudine me poursuivait partout ; je me le récitais. L'impression produite avait été vive. Pour la première fois de ma vie, je trouvais bien cruels des gens qui, comme Père Bastien et Maman Sophie, répudiaient une fillette à cause des vices de son père.

Il en est ainsi dans nos contrées où les taches de famille tombent sur les innocents sans que quiconque y voie du mal. L'intempérance de Rouvillois, c'était la condamnation de Loïse. On ne voulait plus entendre parler d'elle, à la maison, parce que son père était un ivrogne et, très innocemment, c'était à qui l'envelopperait dans la même réprobation.

Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il n'y a rien de pire que les préjugés et que le Capitaine Baudry lui-même, si franc, si loyal et si brave, partageait la manière de voir des miens à l'égard d'une pauvre créature ayant un seul tort, celui d'être la fille de son père?

Le lendemain, quand nous partîmes, le Capitaine Baudry, à son poste, commandait la manœuvre avec sa précision accoutumée. Il faisait un temps superbe, un gai soleil, un de ces soleils de Bretagne et de Normandie qui jettent la gaieté et la joie à pleins rayons sur les falaises granitiques, sur les landes fleuries et sur les herbages. C'était pour moi un émerveillement, car, si je connaissais les herbages, j'étais peu familier des côtes rudes.

En portant à Jersey des pommes de terre, j'avais vu d'assez près les admirables falaises de la Hague, surtout Jobourg et Flamanville, des blocs énormes en hauteur et des masses prolongées de rochers suivant partout la ligne marine. Comme nous marchions par leur travers, généralement par les soleils couchants, les jeux de lumière sur ces manses étonnantes prodiguaient des spectacles uniques et incessamment changeants.

Le soleil, s'en allant dans l'Ouest, c'est-à-dire dans la mer, illuminait tout, la terre de France et les Îles de l'Archipel, qu'au fur et à mesure de la descente, il embrasait. Elles sortaient toutes, des plus grandes aux plus petites, comme d'une sorte de fournaise, jusqu'au moment où, le soleil disparu, elles redevenaient toutes noires dans le crépuscule.

A Saint-Vaast, pendant les belles soirées d'été, il m'était arrivé souvent d'admirer les jeux de la lumière vespérale, quand le soleil s'en allait, rouge comme du sang, derrière les coteaux, illuminant comme avec un feu de Bengale, la tour de la Hougue et toutes les églises séculaires, rangées à mi-côte, ou bien tout au sommet des hauteurs riveraines, et incendiant la lanterne des phares qui rutilaient ainsi avant d'être allumés. Il se jetait même à pleins rayons dans les fenêtres du lazaret de Tatihou qui s'embrasaient largement, de sorte que chacune d'elles semblait être le foyer d'une forge. Et partout, le long de la baie, dans les croisées des maisons, ce n'était qu'un flamboiement sans pareil, quelque chose d'admirable, une masse de feux d'artifice qui se succédaient et se reflétaient dans la mer toute bleue.

Et puis, progressivement, les multiples incendies s'éteignaient, les coteaux riverains se revêtaient d'une teinte ardoisée, et, dans le silence nocturne qui commençait, tous les bruits accidentels prenaient des proportions plus grandes.

Lorsque nous étions assez loin en mer, faisant la pêche aux maquereaux, justement dans la belle saison, il nous arrivait d'entendre distinctement les paroles des pêcheurs qui, de l'eau jusqu'aux mollets, traînaient leurs filets à crevettes, et même les conversations des étrangers qui, dans leurs cabines au pied de la tour de la Hougue, se plaisaient dans la contemplation de ces belles soirées estivales qui font tant aimer la terre et la vie.

Toutes ces choses-là, tous ces spectacles qui absorbent l'imagination et la pensée, me revenaient en mémoire en longeant ces côtes déchirées de la Bretagne dont les colorations sont si différentes et qui sont beaucoup plus imprégnées de grandeur et de mélancolie.

La mélancolie, cependant, voilà la note dominante des gens de chez nous. Combien de fois n'ai-je pas vu cela dans nos stations lointaines, lorsque de jeunes matelots, pleins de courage et même d'énergie, s'amollissaient dans leurs souvenirs, et s'en allaient, hélas ! progressivement et irrémédiablement, de la nostalgie dans la mort !

Et alors, par comparaison, je songeais à tant d'ancêtres du pays qui nous avaient précédés sur les mers et que rien ne rattachait plus à la patrie, comme nous disait M. Nordez.

Une fois les côtes perdues de vue, c'était fini, et l'on s'en allait, soit avec Suffren, soit avec La Bourdonnais, jusque dans les Indes, où tant d'héroïsme et de génie furent dépensés pour en faire profiter les Anglais. Il en fut de même au Canada, où le grand Moncalm a laissé un souvenir impérissable, et qui nous échappa comme

l'Inde, dans des heures d'abandon qui sont la honte de notre histoire.⁴

Et, précisément, cela me fait voir quel singulier peuple nous sommes et comme nous fûmes toujours les jouets des événements. Quand je parle ainsi, c'est M. Nordez qui parle parce que tous ses enseignements me reviennent en mémoire et qu'avec un savoir et une perspicacité bien au-dessus de sa situation modeste, il nous expliquait les causes de nos défaites.

Les Anglais, qui sont un peuple très patriote, ont profité partout de nos bêtises, et ils profitent, aujourd'hui, de nos divisions. Mais, comme ils savent entretenir leur gloire, qui fut toujours facile !

Abandonnés aux Indes, abandonnée au Canada, qu'y pouvions-nous faire? Rien. Et les autres arrivèrent au bon moment, partout, pour bénéficier de ce que nous avions fondé jusqu'alors.

Aux Indes, Duplex, laissé à lui-même est obligé d'abandonner la partie ; au Canada, lorsque Montcalm livre sa dernière bataille, la bataille d'Abraham, il a, sous ses ordres, à part quelques vétérans, 6,000 miliciens contre 30,000 soldats anglais commandés par Wolf. La victoire ne pouvait être douteuse, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'elle n'ait pas été plus prompte. Et du coup, voilà Wolf consacré grand soldat... en Angleterre. Il est vrai qu'il mourut sur le champ de bataille, de même que le marquis de Montcalm, mais la mémoire du vaincu est incontestablement plus grande que celle du vainqueur.

Si je m'attarde un peu à ces choses d'autrefois, c'est que, dans mon jugement d'homme simple et patriote, je vois que nous nous perdons toujours par les mêmes fautes, et que les leçons du temps sont, pour nous, nulles et non avenues.

⁴Voir les Colonies Perdues, par Ch. CANIVET éd. Jouvot et cie., 1884

Enfin, nous glissions doucement sur la mer, par beau temps, à bord de la *Marjolaine*, et la brise était si régulière que l'inaction, à bord, était à peu près complète, une fois la besogne matinale de propreté accomplie, c'est-à-dire le pont lavé et les cuivres nettoyés.

Quand le temps se comporte ainsi, les hommes jouent aux cartes ou aux dominos, quelquefois même au loto. Mais je n'avais pas l'esprit à ces distractions monotones, et je passais presque toutes mes journées, accoudé sur le bordage, pensant à des choses tristes, et dissimulant cependant mes chagrins, parce que je me savais sous l'œil inquisiteur, du moins très attentif, du capitaine.

Pour lui, dans ces beaux temps-là, il restait à l'arrière, la plupart du temps à la roue du gouvernail et fumant sa pipe, imperturbablement.

Une après-midi, à l'heure du dîner, au moment où le soleil se noyait dans les eaux embrasées, il me donna l'ordre de le suivre dans la chambre, et je vis que, sur la table, il y avait deux couverts.

— Assieds-toi là, me dit-il, et causons.

Là, c'était en face de lui, de l'autre côté de la table oblongue qui occupait tout le milieu de la chambre. Il n'y avait ni chaises, ni bancs pour s'asseoir, mais, de chaque côté et dans le fond, sous une glace superbe, des coffres remplis d'un tas de choses, et principalement de bouteilles de liqueurs. C'était la cave du Capitaine Baudry.

Il est vrai qu'avant de s'amarrer au quai du port de destination, il avait grand soin d'en dissimuler la plus grande partie dans des cachettes, parce que la douane ne plaisante pas sur ce chapitre-là. Mais ça, c'est un jeu pour les marins, et plus ils dupent le fisc, plus ils sont contents ; ils le feraient rien que pour le plaisir.

Alors, le mousse se mit à nous servir. Comme il faisait la cuisine dans une sorte de

petit roufle établi sur le pont, au pied du grand mât, il lui fallait avoir l'œil, sachant que le capitaine n'aimait point attendre, et il apparut bientôt, tenant par la queue une casserole pleine de choux dont le parfum embaumait, parce que, sous la couche épaisse, se dissimulait un fameux morceau de lard coupé à même un demi-porc salé acheté à Paimpol, avant le départ.

Il versa le contenu, très adroitement, dans un grand plat creux placé sur la table, entre les deux couverts, et la fumée du fricot se mit à monter, en spirales odorantes, jusque dans l'habitacle où elle se répandait sur les verres, en s'y déposant, comme un brouillard.

Le capitaine coupa deux bons morceaux de pain, à même la tourte de douze livres, un pour lui, l'autre pour moi, et cela fait, il prit, dans un des coffres, celui du fond, une bouteille coiffée d'un beau cachet de cire rouge, et fit sauter le bouchon, de la façon la plus adroite, avec la lame de son couteau. Puis il remplit nos deux verres.

- Allons, goûte-moi cela. dit-il, avant d'attaquer le lard aux choux ; il n'y a rien de tel pour éclaircir les idées.
- A votre santé, capitaine, dis-je, et à celle de tous les gens que vous aimez !
- A la tienne, mon garçon, et à celle de Bastien, sans oublier ta mère et tes sœurs! Et maintenant, attaquons !

Il fit des tranches nombreuses du morceau de lard qui nageait au milieu des choux et dans la sauce, et me donna l'ordre d'avancer mon assiette qu'il remplit.

- Mange, dit-il, nous causerons après.

Et, ma foi, je m'y mis, avec appétit ne levant les yeux de dessus mon assiette, que pour regarder le capitaine qui faisait de même et travaillait en conscience. Mais, tout en mangeant, je me demandais ce que ça voulait dire, et je cherchais la cause de cette invitation qui était la première.

Au bout de quelques instants, il nous versa une nouvelle rasade, et après l'avoir avalée, d'un trait :

- Philippe, dit-il, c'est bien probablement le dernier voyage que nous faisons ensemble. J'ai trouvé, à Douarnenez, l'ordre de rejoindre Saint-Vaast, aussitôt la cargaison débarquée à Dieppe, pour y ramener la *Marjolaine*, qui sera prochainement vendue. Si j'avais des fonds, je l'achèterais, car c'est un solide et bon navire ; mais, comme les premiers sous du capital nécessaire me manquent, ou à peu près, il va me falloir chercher un autre commandement. Oui ou non, veux-tu continuer à naviguer avec moi?
- Certes, Capitaine, dis-je, c'est le comble de mes vœux..

Je trouvais cela fort bien dit et je pensais que le capitaine en jugerait de même. Aussi, tombai-je de mon haut, quand il répliqua :

- Je ne te demande pas de phrases ; dis-moi seulement si la navigation t'agrée, en ma compagnie.
- Capitaine, repris-je, avec un accent de sincérité auquel il ne se trompa point, je voudrais naviguer, avec vous, toute ma vie.
- Ça serait un peu long, en riant. et je ne t'en demande pas tant, parce que, selon toute apparence, ta vie sera plus longue que la mienne, mais, je voulais te dire ceci : que si tu restes avec moi, je me charge de te prendre comme second, au prochain voyage, quel que soit le port d'attache et quel que soit l'armateur. Ça te va-t-il ?

J'en avais les larmes aux yeux, et dans le premier moment, je ne sus que répondre, tant la joie me suffoquait. Second sans avoir été matelot, ça ne s'était peut-être jamais vu ! Et je pensais à la joie du Père Bastien et de Maman Sophie, en apprenant cela, aussi à l'allégresse de Claudine et des autres, et je les voyais, en imagination, se regarder pour se demander si la chose était bien vraie ; et j'entendais, avec une

précision extraordinaire, les paroles que je leur prêtais moi-même :

- Eh bien ! Sophie, le voilà parti, le garçon ! Second de Baudry, qui n'est pas manchot, sais-tu que c'est tout simplement admirable, et j'espère bien qu'il ne s'arrêtera pas là.
- Parbleu! reprenait, en riant, Maman Sophie, gonflée d'orgueil, mais qui n'en voulait pas avoir l'air, si c'était pour y rester, ça ne vaudrait vraiment pas la peine de s'y mettre.
- Comme tu y vas ! Ce n'est donc rien d'être le second de Baudry, et ne faudrait-il pas qu'il te revint avec les épaulettes d'amiral, et les étoiles sur sa casquette et sur les manches de sa vareuse?
- Dame! Bastien, est-ce que tu le prends pour plus bête qu'un autre? Il y en a de par ici qui ont obtenu tous les honneurs et dont les parents ne nous valaient peut-être pas, et à coup sûr ne valaient pas mieux que nous.
- C'est connu, répliquait Père Bastien ; mais, tu sais, Sophie, quand Philippe sera amiral, il y aura longtemps que nous mangerons l'herbe par la racine, car généralement ces choses-là ne sont pas réservées aux conscrits.
- Le malheur, Bastien, c'est qu'il est fêru de Loïse Rouvillois, et qu'un amiral ne saurait se compromettre, en mariage, avec la fille d'un pareil sans-cœur.
- Ça, disait Père Bastien, avec un hochement de tête, c'est vrai qu'il lui serait bien difficile de présenter Rouvillois au président de la République.
- Dis que c'est impossible, Bastien, et qu'il n'y a plus à songer à rien de pareil. Nous sommes la, je le pense bien, pour dire notre mot.

Et j'étais tellement parti, en ce moment, tellement sous l'impression de cette conversation imaginaire, grâce sans doute aux larges lampées de vin versées par le Capitaine Baudry, que, tout d'un coup, je m'écriai :

- Partout où j'irai, fût-ce chez le bon Dieu, Loïse viendra avec moi.
- Qu'est-ce que tu me chantes là, dit brusquement le capitaine, avec ta Loïse et ton bon Dieu? Ah çà! Philippe, est-ce que tu deviens fou?

Cela me rappela à moi-même, et je passai les deux mains sur mes yeux, comme si je me réveillais.

— Excusez-moi, capitaine, mais vrai! j'étais bien loin d'ici.

Et j'ajoutai :

— Vous m'avez versé trop de vin, et il est trop bon!

— Eh bien! franchement, garçon, tu n'as pas la tête solide, et te voilà parti pour bien peu de chose ! Es-tu seulement capable de me comprendre, si je te parle d'affaires sérieuses ?

— Je le crois, capitaine.

En ce moment, le mousse descendait l'escalier, apportant le café, et cela me fit reprendre quelque empire sur moi-même. Je me redressai, sur le coffre où j'étais assis, très désireux de ne point paraître étrange à ce gamin dont les yeux ne me quittaient pas, du moins à ce qu'il me semblait. Cela me causait même une impression assez désagréable, un peu humiliante, parce que je m'imaginai qu'il se moquait de moi, et qu'il s'en réjouissait.

— Capitaine Baudry, dis-je, quand je serai second à votre bord, le pape ne sera pas mon cousin ; mais, je pense bien que j'aurai le droit de rappeler à l'ordre les mousses qui ont l'air de se fichier du monde.

Et en disant cela, je regardais le gamin, avec des yeux féroces ; mais, aussitôt le café versé dans les tasses, il s'en alla, avec le filtre, remonta l'escalier, et j'étais furieux, parce que je l'entendais rire.

Le Capitaine Baudry riait aussi, de voir mon embarras, et tout en poussant vers moi l'assiette où se trouvaient des morceaux de sucre :

- Allons, sucre ton café, Philippe, pendant qu'il est chaud, mais, si tu ne te comportes pas mieux que cela, tu n'auras pas d'eau-de-vie. Et moi qui te croyais un homme !
- J'en suis un, fis-je, ou presque: et ce qui me met hors de moi, capitaine, c'est qu'à la maison l'on persiste à me traiter comme un enfant. Il y a des choses qui ne sont pas acceptables, et que je n'accepterai jamais.
- C'est bon, dit le capitaine, avec une moue assez dédaigneuse, mettons qu'il ne se soit rien passé entre nous. Aussitôt amarrés au quai de Dieppe, je te débauche, et bonsoir! Puisque tu te crois un homme, tu te tireras d'affaire comme tu pourras. Après ce que tu viens de dire il est inutile que la conversation se poursuive entre nous. Je sais à quoi m'en tenir, et je n'ai plus besoin de toi.
- Capitaine. Repris-je, très ému, vous me mettez dans une alternative bien pénible ; mais, quoi qu'il arrive, je ne comprendrai jamais ce que l'on exige de moi, à la maison ; et n'importe où je rencontrerai Loïse, c'est avec le plus grand plaisir que je la retrouverai. Ce n'est pas manquer à la discipline que de vous dire cela, je suppose ; mais, mon parti est irrévocablement pris, et, tant qu'il le faudra, j'attendrai.

Les fumées des premiers verres de vin s'étaient évanouies, et j'étais en pleine possession de moi-même. Le capitaine comprit cela, car il n'insista pas davantage. Il laissa tomber dans sa tasse une large rasade d'eau-de-vie, avala le mélange, en quelques gorgées rapides, et, comme si rien ne s'était passé entre nous, il me montra du doigt le baromètre suspendu contre la glace même du fond de la chambre, et qui baissait terriblement.

- Nous n'arriverons pas à destination, dit-il, sans un fameux coup de tabac, et je crois bien que nous ne l'attendrons pas longtemps. Pas de chance de n'avoir pas appareillé vingt-quatre heures plus tôt ! Nous reprendrons la conversation après le grain.

Alors nous montâmes sur le pont, et, en si peu de temps, l'aspect du ciel ne disait rien de bon. Le capitaine, très prudent, donna l'ordre de garder très peu de voile, pour ne pas se laisser surprendre par la bourrasque qui venait du Sud-Ouest, et très rapidement, à en juger par l'envahissement progressif de l'horizon par des nuées lourdes et opaques, et par la mer qui, sous eux, blanchissait et hurlait si fort que le tumulte arrivait jusqu'à nous.

Sans crier gare, le grain se précipita, nous saisit et nous fit tourner comme une toupie, en quelques secondes. Dans le fracas, j'entendis, comme un coup de canon : c'était un foc arraché à ses ralingues et qui s'en allait dans le tremblement. Nous étions dans le chaos, si inopinément, si profondément, que je me demandais si nous en pourrions sortir.

VIII

Ce n'était pas tout à fait la même chose que l'ouragan dont j'ai parlé dans les premières pages de ce récit ; mais, pour nous, c'était terrible, parce que nous nous savions très voisins des côtes, et que la bourrasque nous y poussait. Pour comble de malheur, la nuit arriva plus vite, grâce à ces énormes nuées noires qui envahissaient le ciel, avec une rapidité inouïe, et bien avant l'heure, nous nous trouvâmes dans le sépulcre.

Le capitaine, au gouvernail, donnait ses ordres, et, en aussi peu de temps que possible, tout fut paré pour se défendre. Mais la mer, grossie en un instant, roulait d'énormes vagues qui nous bousculaient et jetaient la *Marjolaine* dans des gouffres très profonds, du moins à ce qu'il était permis de croire, car on n'y voyait plus rien, sinon quand le pont était balayé, de bout en bout, car des lames déferlantes dont l'écume se dispersait avec des clartés électriques.

Malgré l'absence de toute voilure, nous faisons de la route, mais comment ? Voilà ce qu'il y avait de pire, parce que nous pouvions, d'un moment à l'autre, être jetés on ne sait où, drossés par les terribles courants qui règnent dans ces parages, depuis la pointe de Bretagne, jusqu'au large de Barfleur. Mais, ce qui nous rassurait un peu, du moins ce qui me rassurait moi-même, c'est qu'au milieu des déluges successifs de pluie et de grêle que ces horribles nuages vomissaient sur la mer, nous n'apercevions point les feux des côtes : un gouffre d'ombre opaque et rien de plus !

Malgré cela, malgré tous ces fracas combinés de la mer, du vent et des rafales de grêlons qui nous cinglaient le visage et tombaient sur nous comme des balles, j'entendais les gémissements de la *Marjolaine* qui, ainsi martyrisée, se plaignait comme une personne vivante, craquait de partout, depuis les vergues et les mâts,

jusqu'au fond de la cale, du moins à ce qu'il me semblait. Et même, le vent, passant à travers les gorges et les trous des poulies, y faisait une musique stridente et sifflante qui s'entendait malgré le fracas de la tempête et remplissait les oreilles d'une note si continuellement aiguë, qu'elle en était assourdissante.

Lors des premières bordées du cyclone, nous pouvions, à l'estime, nous trouver au large de Jersey, dans le Sud-Ouest, car nous faisons route derrière les îles, pour doubler le cap de la Hague, de très loin. Mais, quelle ne fut pas notre surprise d'apercevoir, tout d'un coup, dans une demi-éclaircie, un feu sur une hauteur, et dont le fuseau de lumière se répandait, en s'évasant, à travers les nuées, moins épaisses, qui roulaient très bas et s'en allaient, dans le Nord-Est, comme si quelque démon les poussait.

Le démon, c'était le cyclone, qui tenait encore bien d'autres saletés en réserve, et qui, bientôt, étendait de nouveau, d'un bout à l'autre de l'horizon, ses ailes noires et immenses d'où tombaient, sans discontinuer, les cataractes de pluie et les avalanches de grêle qui masquaient le feu aperçu tout à l'heure.

Le Capitaine Baudry ne s'y méprit cependant pas :

— C'est Carteret, cria-t-il de toutes ses forces, dans un instant de répit très relatif. Nous sommes perdus !

Et, en effet, nous nous trouvions en plein dans la Déroute, et encore, sans savoir au juste dans quels parages, jetés par la violence de l'ouragan, avec une vitesse inouïe, à travers les roches marines où nous aurions dû nous briser cent fois. Mais, l'heure n'était pas aux réflexions : avant tout, il fallait agir, et lorsque le phare apparaissait dans une éclaircie, il nous semblait de plus en plus voisin et son foyer de lumière grossissait à vue d'œil.

Ces impressions me sont revenues depuis, très vives et très intenses, comme

toujours, d'ailleurs, longtemps après un péril auquel on a échappé, et dont le souvenir demeure éternellement plein d'angoisse, au point que l'on croit y être, et que la frayeur vous étreint, avec toutes les illusions de la réalité.

Il n'y avait qu'une chose à faire : mouiller, si c'était possible. Le Capitaine Baudry donna l'ordre, et aussitôt, l'ancre plongea, déroulant sa longue chaîne, avec un bruit sinistre et criard, sur les ferrures de l'écubier.

Nous sentîmes qu'elle mordait — il n'y a généralement pas beaucoup de fond dans ces parages — car la *Marjolaine* tourna immédiatement sur elle-même et présenta l'avant à la direction même de la bourrasque. Mais, c'est alors qu'elle fit des bonds désordonnés, retenue qu'elle était par son ancre, et que les énormes lames, qui semblaient courir l'une après l'autre, la couvraient parfois tout entière.

Dans une telle occurrence, il n'y avait qu'une chose à faire, se cramponner aux cordages, n'importe à quoi, pour n'être point emporté, balayé, enlevé comme une plume, par cette force inerte de la mer qui, sous les coups de fouet de la rafale, court avec une vitesse prodigieuse, jusqu'à ce qu'elle se trouve arrêtée par la muraille granitique des falaises riveraines.

Comment cela se fit-il ? Je ne saurais le dire, mais, tout d'un coup, je me sentis saisi, enlacé, sans résistance possible, enlevé par-dessus bord, non sans m'être douloureusement heurté aux bastingages, puis roulé en tous sens, aveuglé, étranglé, bientôt étouffé, et, en moins de temps que je n'en mets à l'écrire, je perdis instantanément connaissance, non sans avoir revu, dans un dernier souvenir, la maison du vieux Saint-Vaast où le cyclone devait aussi se faire entendre, le père, la mère et les quatre sœurs. autour de la table, effarés, presque anéantis, à la pensée que la *Marjolaine* se trouvait en plein dans le tremblement, et aussi le doux visage de Loïse, qui me regardait avec des yeux baignés de larmes.

Mais, l'instinct de la conservation survint et je me mis à nager et à pousser des cris

qui se perdaient dans le fracas. A force de me soutenir sur l'eau démontée, je sentais l'engourdissement envahissant et je me disais que bientôt c'en était fini et que j'allais être englouti pour jamais. Il me souvient même que soulevé, de temps en temps, jusqu'au plus haut des énormes lames, j'apercevais, comme à travers un nuage, le feu de Carteret qui flambait dans la nuit, bien au-dessus des flots.

Les forces humaines ont des limites et, tout en luttant désespérément, je sentais mon énergie et ma résistance qui progressivement diminuaient et, mentalement, je dis un dernier adieu à tous ceux que j'aimais. J'enfonçai une première fois, puis je revins à la surface, mais ce ne fut pas long, et je coulai de nouveau, les oreilles pleines du bruit de l'eau qui s'engouffrait, presque inerte et ne me détendant même plus.

Puis, ce fut tout, pendant je ne saurais dire combien de temps, et je revins à moi, par suite d'un choc terrible contre quelque chose de très dur. Seulement, je m'aperçus bientôt que je me trouvais à sec, ou à peu près, c'est-à-dire que les lames ne me noyaient plus qu'à des intervalles de plus en plus éloignés. Et malgré les douleurs très vives que je ressentais dans toutes les parties du corps, principalement dans les articulations, je me rendis compte que le jusant se produisait et qu'il venait de me rouler quelque part, mais où?

Alors, avec des efforts inouïs, je me traînai, tant que je pus, le long d'une pente sablonneuse, au milieu de l'assourdissant fracas de la tempête, enfonçant mes doigts dans le sable, de crainte d'être emporté par une lame plus furieuse et plus haute que les autres, sous l'empire du sentiment invincible qui rattache à la vie même les agonisants, car je me sentais anéanti, presque mort, et je n'avais plus de pensée que pour me demander ce que j'allais devenir.

En quelques instants, du moins à ce que je pus croire, toute ma vie, jusqu'aux moindres épisodes, se déroula, dans mon imagination, avec une précision et une netteté extraordinaires, et je revis, entre autres, cette soirée et cette nuit terribles où, dans la maison du vieux Saint-Vaast, nous attendions, avec une anxiété cruelle, le

retour de Rouvillois que nous croyions perdu à jamais dans la tourmente.

Et, bien que mes idées, en ce qui concernait le présent, ne fussent pas tout à fait nettes, je me disais que le sable de Tatihou devait être incomparablement plus doux que les rocs déchirés sur lesquels venait de me jeter la tourmente, et dont les pointes me semblaient avoir pénétré dans toutes les parties de mon corps.

Quant à la *Marjolaine*, elle fuyait, dans le désarroi de mon esprit ; il me semblait que je l'avais abandonnée depuis de longues semaines, et que je ne reverrais plus jamais le Capitaine Baudry, ni mes camarades de l'équipage.

Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Je veux dire qu'entre mon enlèvement par une lame et mon échouement à la côte, un énorme intervalle de temps existait, et que l'espace, d'une minute peut-être, me paraissait d'une durée incalculable. J'ai entendu dire, depuis, que des gens qui tombent du haut d'un toit, se rappellent, avant de se fracasser sur le sol, tous les événements marquants de leur vie. Il faut bien que ce soit exact, car il en fut de même de moi, dans la circonstance, jusqu'au moment où je m'évanouis, à bout de forces, déchiré et presque écartelé par les rochers.

Lorsque je repris mes sens, ou à peu près, l'ombre était toujours profonde, sépulcrale, et la mer faisait rage, fouettée qu'elle était encore par le cyclone.

J'étais étendu sur le dos, et je distinguais à peine les lourds nuages sombres que le vent poussait sans miséricorde, et qui, au-dessus de ma tête, se réunissaient pour se fondre en une averse infernale.

J'étais, comme on dit, trempé jusqu'aux os, et même plus, car ces avalanches liquides me traversaient comme des fers de lance et me causaient des douleurs aiguës. Où étais-je?

Dans un instant d'éclaircie rapide, j'aperçus, bien vaguement — car je sentais mes

forces s'en aller de plus en plus — j'aperçus le grand fuseau de lumière blanche du phare de Carteret ; et cela me remettait en mémoire les derniers mots du Capitaine Baudry : «Nous sommes perdus».

Alors, je fis tous mes efforts pour me mettre sur jambes ; ce fut en vain. Je parvins seulement à me retourner, et les deux poings appuyés sur le sable, pendant que j'avais les oreilles pleines du fracas de la tempête, j'aperçus, au-dessus de moi, pas très loin, à ce qu'il me sembla, une toute petite lumière, une lueur pour mieux dire, sans doute à travers des vitres poisseuses et souillées, comme on en voit dans les bouges de nos campagnes, la nuit venue, lorsque les ivrognes s'attardent dans les cabarets et les bouchons. Je voulus crier, appeler au secours ; rien, rien ! Pas un son ne sortit de ma gorge angoissée, ou s'il en sortit un, il dut être absorbé par les fureurs du cyclone. Et je pensais à la chance de Rouvillois, quelques années auparavant, lorsque le vieux Lorimier l'ayant recueilli, sur le sable, sous Tatihou, le transportait dans sa cambuse où il retrouvait la chaleur et la vie.

Cependant, mon intelligence n'était pas encore assez amortie, pour supprimer tout raisonnement, et je me disais, tout en faisant tous mes efforts pour me remettre sur jambes :

— Puisque voila une lumière, dans le voisinage, c'est qu'il y a quelqu'un ; et si je pouvais me faire entendre de ce quelqu'un, sans doute viendrait-il à mon secours !

Alors, en des efforts désespérés, j'essayai d'enfler ma voix ; mais, je ne m'entendais pas moi-même, et, tout autour de moi, les lames déferlaient, avec des fracas extraordinaires, un tonnerre sans interruption, quelque chose de tout à fait inénarrable.

Tout ceci est un peu vague dans ma mémoire, mais je me souviens parfaitement d'une chose, c'est que je pleurais avec abondance, et que je passais, de temps en

temps, ma main droite, moins lourde que l'autre, sur mes paupières qu'elle n'essuyait pas, tant elle était mouillée par l'averse.

Il me vint à l'idée, ne pouvant me redresser, de ramper sur le sable rocailleux et de m'aider même des aspérités, pour faire quelque route appréciable vers cette lumière qui me tentait. Et alors, je me traînai, en des mouvements lents et douloureux, saignant à chaque effort, roulant sur moi-même, à chaque tentative, avec cette horrible musique de la bourrasque dans les oreilles, et les lancinantes tortures des grêlons qui me lardaient.

Combien cela dura-t-il de temps, approximativement? Je ne saurais le dire. Mais enfin, je me trouvai dans le voisinage de la lumière, et, réunissant tous mes efforts, je me mis à pousser des cris sauvages, sans songer à ceci, qu'ils s'en allaient forcément dans la bourrasque, et qu'il eût fallu un rude fracas de clameurs humaines, pour se faire entendre, derrière les vitres de cette fenêtre.

Il y avait, cependant, quelqu'un là, et même quelqu'un qui devait se tenir près d'un âtre, car la lumière de la fenêtre indiquait plutôt un foyer qu'un flambeau. C'était une lueur rouge, et malgré cela quelque peu blafarde, une lueur de bouge derrière des vitres en cul de bouteille, nettoyée seulement par le hasard des averses, et où frissonnent, avec des mouvements alternatifs d'ombre et de lumière, de vieilles toiles d'araignée.

Et, peu à peu, mes forces m'abandonnaient. Je sentais que c'en était fait de moi, si je n'arrivais pas jusqu'à cette lumière, et que j'allais mourir là, dans le cyclone, sans savoir même où je mourais ; et le délire commençait à si bien s'emparer de mon intelligence, que je me voyais à deux pas de l'escalier, en vis de granit, de la maison du vieux Saint-Vaast, qui s'enfuyait, s'éloignait plutôt, à mesure que j'allongeais les bras, pour poser mes mains sur la première marche, et ramper jusqu'au seuil, où, sous la porte fermée filtrait quelque lueur mourante.

Alors, à force d'énergie, j'arrivai à me traîner jusqu'au seuil. Collant mes lèvres entre le bas à demi usé de la porte et la dernière marche, je criai de toutes mes forces :

— Père Bastien, Maman Sophie. Claudine, est-ce que vous allez me laisser mourir là?

Tout d'un coup, une voix brutale me répondit ; j'aperçus, dans un huis entr'ouvert, une face humaine éclairée par une lanterne tenue à bout de bras ; et, dans la satisfaction où je me trouvais de n'être plus seul, d'entrevoir quelque secours, du feu pour me sécher, de l'eau pour apaiser ma soif, que sais-je? tout ce qui peut passer dans la cervelle d'un malheureux condamné à mort qui renaîtrait soudain à la vie, je perdis toute notion d'existence ; je ne vis plus ni lanterne, ni face humaine, ni porte de mesure ouverte, et je m'évanouis, au moment même où le salut m'apparaissait, sous la forme d'un homme, robuste en apparence, et qui m'accueillit par ces paroles inoubliées :

— Ah çà ! l'ami, quelle route avez-vous prise, pour vous égarer jusque dans ces parages ?

C'était le sens des mots, mais les mot étaient prononcés en pur patois de la Hague et des îles normandes ; et ma dernière pensée, avant de perdre les sens, fut que j'avais déroulé soit à Serk, soit à Herm ; que la *Marjolaine* était émiettée sur les rochers, et que je n'en reverrais jamais rien, ni un agrès, ni une planche, ni un homme.

Lorsque je repris mes sens, il faisait grand jour, autant que je pus croire, dans la sorte de cahute où je me trouvais étendu sur un lit de varechs desséchés.

J'étais enveloppé dans une manière de couverture, le corps tout nu, et ce que j'aperçus d'abord, ce furent mes vêtements de matelot qui fumaient, étendus sur une corde, devant le foyer, si l'on peut donner ce nom de foyer à je ne sais quoi, des

pierres posées l'une près de l'autre et formant, entre elles, un creux où brûlaient des herbes et des plantes marines.

Un homme les retournait, l'un après l'autre, de façon à les faire sécher plus vite, et, de temps en temps, du bout d'un long bâton, il avivait le foyer qui, remué, se mettait à pétiller avec un nombre infini d'étincelles. Quant à la fumée, elle s'en allait par un trou du toit, montant tout droit, en larges spirales épaisses, et ce qui me surprenait, au delà de toute expression, c'était le calme parfait qui régnait autour de moi. A peine si mes oreilles exercées entendaient le bruit de la mer brisante ; et comme j'avais encore, dans la tête, tout le fracas du cyclone, je me demandais si j'étais bien vivant. Le meilleur moyen de s'en assurer, c'était de prendre la parole et de m'informer :

— Monsieur, dis-je, Monsieur?

L'homme se retourna, tout d'un coup, comme surpris d'entendre le son de ma voix, et assez brutalement :

- Eh bien, quoi ! qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne valez pas cher, pour le moment, et si vous m'en croyez, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne remuer ni bras ni jambes. Même, vous ne feriez pas mal de vous taire.
- Oui, repris-je, certainement ; mais, dites-moi seulement où je me trouve, et si je suis le seul homme qui, par cet horrible tremblement, se soit réfugié ici?

Toujours dans son patois normand, il me dit :

- Vous êtes chez moi, je me nomme Pinel. Sauf nous deux, pour le moment, il n'y a pas âme qui vive sur les Écrehous.
- Et, fis-je d'une voix très douloureuse, vous n'avez pas vu d'épaves, à la côte? Je m'appelle Philippe Bastien, novice à bord de la *Marjolaine*, du port de Saint-Vaast-la-Hougue, et j'ai bien peur que tout n'ait été englouti.
- Pour le quart d'heure, dit-il, il y a une goélette qui file dans le Nord-Ouest.

Est-ce *la Marjolaine*? Je ne sais, mais si elle s'en est tirée, vous pouvez dire que c'est un vrai miracle.

- Dieu vous entende, Monsieur ; mais, si vous vouliez me donner un peu à boire, j'ai pour l'instant la gorge desséchée.
- Ça, c'est assez difficile, car je n'ai que de l'eau-de-vie à vous offrir.
- Ah ! dis-je, je boirais n'importe quoi, mais surtout de l'eau.
- De l'eau? Je ne connais pas ça. Mais enfin, après le déluge de la nuit, on en trouverait tout de même un peu dans les environs.

Je le vis qui prenait une tasse ébréchée, sur une espèce de table branlante, dans un coin de la cambuse ; et il sortit, pour revenir quelques instants après, marchant doucement et tenant, dans le creux de sa main, la tasse qui n'avait pas d'anse. Il la posa sur l'aire même du singulier logis et prit dans un coin, sur une pierre posée à plat, une fiole en grès qu'il déboucha ; puis il versa une bonne lampée dans la tasse d'eau, et cela fait s'en vint vers moi et approcha la tasse de mes lèvres :

- Allons, dit-il, buvez cela, tout doucement, c'est le meilleur moyen de se désaltérer.

Mais je ne tins nul compte de son bon conseil, et je me mis à boire avec glotonnerie. J'avais avalé tant d'eau salée, que cette bonne eau douce de pluie, corrigée par un peu d'alcool, me semblait une chose de délicatesse inouïe :

- Vrai! dis-je, je vous remercie, et je me sens beaucoup mieux. Une fois quelques heures passées, je vous débarrasserai de ma personne...

Je n'avais pas achevé qu'il éclatait de rire :

- Ah! dit-il, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir par où vous vous en iriez.
- Mais, repris-je, par le premier bateau qui passera par ici.

- Un bateau, par ici? Mais, vous ne savez donc pas où vous êtes? Et si le garde-pêche de Carteret, ou bien quelque pêcheur de Portbail. ne vient point jusqu'ici, dame! vous courez grande chance de me tenir longtemps compagnie.
- Alors, lui demandai-je, il n'y a pas moyen de donner de mes nouvelles à Saint-Vaast ?
- Saint-Vaast ou n'importe quoi, c'est la même chose, c'est-à-dire rien de rien.

Je me soulevai, autant que je pus, m'appuyant sur le coude de mon bras droit, et je lui dis :

- Ça, c'est épouvantable! Car si la *Marjolaine* s'en est tirée, on va me croire mort, à la maison !
- Ne vous emportez point, reprit-il, ça ne servirait de rien. Il faut accepter les choses telles qu'elles sont, à moins de gagner les côtes de France à la nage. Est-ce que, par hasard, vous y songeriez ?
- Hélas! pensez donc à ceci que vous n'avez pas vu la moindre épave à la côte. Est-ce que cela ne prouve pas, ou à peu près, que la *Marjolaine* a pu gagner le large, à moins qu'elle n'ait coulé à pic ? Mais, j'ai toujours entendu dire du Capitaine Baudry qu'il n'y a pas beaucoup d'eau, dans la Déroute ; et alors, si la goélette a été engloutie, on devrait voir au moins une partie de sa mâture, au-dessus de la mer, puisque vous me dites vous-même que rien n'est venu à la côte.
- Oh! rien, pas ça !
- Eh bien ! que va-t-il se passer ? Ceci, que le Capitaine Baudry, avant de rédiger son rapport officiel, fera parvenir, au logis, la nouvelle de ma disparition, c'est-à-dire de ma mort, et que, d'après ce que vous me dites, il n'y a pas moyen de fournir des renseignements précis.
- Écoutez, mon garçon, reprit le brave homme, tâchez de vous reposer un peu, et vous vous en trouverez mieux. Quand vous vous feriez du mauvais sang, où serait le bénéfice? Ici, entre la France et les grandes îles de l'Archipel,

nous sommes, nous deux, dans la solitude complète, et je vous avoue même que je ne saurais comment m'y prendre pour faire des signaux compréhensibles, c'est-à-dire pour communiquer avec les sémaphores de la côte française.

Et, avec beaucoup de philosophie, il ajouta :

- Un homme à la mer n'est pas toujours un homme perdu! Et si votre capitaine s'en est tiré, je ne comprends pas qu'il ne soit point revenu sur ses pas, puisque la bourrasque est finie, ne fût-ce que pour retrouver votre cadavre. Et si vous tenez à me faire plaisir, vous ne prononcerez plus un mot.

Combien restai-je de jours, dans l'humble logis de ce brave homme, incapable, en dépit de toute ma bonne volonté, de mettre un pied devant l'autre? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que ça fut long. Et quand, pour la première fois, je pus sortir, je me trouvai presque étourdi.

Le temps était radieux et, à cause de cela même, les côtes de France et les côtes de Jersey se trouvaient enveloppées dans une sorte de brume cotonneuse, au milieu de laquelle je n'apercevais que des contours très vagues, très indécis.

Dans mes effets de mer dûment séchés, je me sentais tout à fait à l'aise : un bien-être physique incomparable. Mais il n'en était pas de même du moral. J'eus beau faire. à plusieurs reprises, le tour de Blanque-Île où se dressait, s'il est possible de s'exprimer ainsi, la demeure de Pinel, mes yeux n'aperçurent point la moindre épave, rien de ce qui avait appartenu à la *Marjolaine*, et je me disais :

- Dans le tremblement, et à la première apparence d'embellie, ils ont dû gagner le large, sans plus se soucier de moi. Homme disparu, homme mort!

Et, franchement, mon salut n'était-il pas dû à un miracle ?

Et, tout en pensant au grand deuil des miens, prévenus par le Capitaine Baudry, sans qu'il me fût possible de leur faire parvenir de mes nouvelles, la secousse éprouvée avait été si terrible, que je me laissais vivre, en compagnie de cette espèce de Robinson, presque toujours taciturne, mais que je ne gênais point et qui ne provoquait pas de confidences.

Dix longues journées, à ce qu'il m'apprit, s'étaient écoulées depuis cette horrible tempête et ce fut par une claire matinée que j'aperçus, cinglant vers les Écrehous, une toute petite voile, faisant peu de route, sur une mer des plus calmes. Elle semblait venir de Portbail dont l'ouverture de la baie se confondait presque avec une ligne infinie de sables blancs, tandis que les falaises de Carteret rutilaient, sous les rayons incandescents du soleil matinal. Est-ce qu'enfin j'allais pouvoir partir, regagner Saint-Vaast, apparaître, comme un spectre, au logis paternel et m'écrier :

— Me voilà, c'est moi, Philippe. Bastien ; n'ayez pas peur, car je suis bien vivant?

Mais, tout aussitôt, je pensais à ma situation précaire ; rien, pas un sou, pas un effet de rechange! N'importe ! On a des jambes après de telles alertes, et la route serait bientôt faite, le pied à peine posé sur le sol de France.

Portbail, Saint-Sauveur, Valognes et Saint Vaast, voilà les étapes et les deux points extrêmes et, en dépit de ma faiblesse, je me sentais de force à faire la route en un jour. Une douzaine de lieues, est-ce que ça compte, lorsqu'on a grande envie d'arriver?

Le bateau qui s'en venait ainsi, vers les Écrehous s'amusait à tirer des bordées, et je lui en voulais d'une pareille insouciance. Si, par hasard, il n'abordait pas !

Toujours est-il qu'il se rapprochait et que, dans la grande clarté matinale, j'entendais

les conversations de ceux qui le montaient, bien avant d'être renseigné sur leur nombre.

Alors, je me dis que puisque je les entendais, ils m'entendraient aussi, sans doute, et je me mis à crier de toutes nues forces, en agitant les bras, pour fixer leur attention, en admettant que mes cris parvinssent jusqu'à eux qui se trouvaient sous le vent.

C'est ce qui arriva et alors ils piquèrent droit sur l'îlot, et, de loin, je les entendais dire :

— Hé! l'ami, quelle mouche vous pique, et qu'avez-vous à crier de la sorte?

En très peu de temps, ils abordèrent. C'étaient trois jeunes gens en promenade de mer et d'aspect très joyeux ; l'un d'eux, qui était un journaliste de Paris, à ce que j'appris bientôt, mit, le premier pied à terre, et quand il m'aperçut de plus près, il se mit à rire, en disant :

— Comment, c'est ça Pinel, le roi des Écrehous ?

Et, se posant devant moi, les deux mains dans les poches de son veston :

— Ma foi ! dit-il, pour un roi, vous n'avez pas l'air très majestueux, mon garçon !

Les deux autres le suivirent de près et, après avoir fiché, dans le sable, le bec de l'ancre de leur embarcation, ils se rapprochèrent.

— Voyons, est-ce qu'il n'y a pas moyen de faire quelque cuisine? Nous avons, avec nous, des provisions, et un appétit d'enfer.

Et moi, de les voir ainsi aborder et de me dire qu'ils allaient me remmener avec eux, je n'y tenais plus, et je gambadais comme un fou, en chantant, me voyant au bout

de mes peines et pensant que, dans moins de vingt-quatre heures, je pouvais être là-bas, de l'autre côté du département, au seuil du logis, si ces trois jeunes gens voulaient bien me prendre à leur bord.

Une fois à terre, sur le sable de France, il me semblait que je volerais comme un oiseau, et que tant de misères seraient vite oubliées, dans la surprise et les caresses d'un retour inattendu.

En attendant, je me mis au service des survenants, pour porter jusqu'à la cambuse de Pinel leurs provisions ; et je me demandais sur quelle table ils mettraient leur couvert.

Ça leur était bien égal ! Des trois, il y en avait deux qui connaissaient mon hôte, et quand nous arrivâmes, tous quatre, au seuil de sa cahute, il sortit, se montra, à cause du bruit qu'ils faisaient et je vis qu'il présentait une bonne aubaine.

- Nous avons du jambon, du cidre et du café, même des grillades de porc, achetées à Barneville. Tout ce que nous demandons, c'est de pouvoir accommoder tout cela pour le mieux.
- Et vous en aurez votre part, Pinel, ça vous va-t-il ? Sans compter les restes qui seront pour vous.

Nous pénétrâmes tous dans la masure et tout aussitôt le journaliste déclara qu'il allait se mettre lui-même à la cuisine et tira, d'une sorte de petite sacoche, une foule de choses appétissantes : des oignons, des petites cives, du cerfeuil et des échalotes, même quelques feuilles de laurier, pour donner du montant au court-bouillon qu'il se proposait de faire, parce que, dans une nasse que l'un de ses camarades venait de jeter sur l'aire, il y avait un énorme mulet pris à la ligne, dans le trajet entre Carteret et les Écrehous.

Ils montraient, tous trois, tant de bonne humeur, que mes idées sombres s'en allaient,

au contact de leur gaieté communicative. C'étaient des gens comme on n'en voyait pas chez nous, le rire et la chanson aux lèvres et qui s'en venaient là, histoire de passer quelques bonnes heures, dans la solitude marine.

Depuis cette journée, j'ai vu dans les ports de la Manche, ceux que nous appelions et qu'on appelle encore les Parisiens. Jamais je ne rencontrai gens plus aimables, plus sociables ni plus généreux. Et si je parle ainsi, c'est que j'en sais quelque chose et que je leur ai voué une gratitude éternelle.

Lorsque nous arrivâmes à la cahute de Pinel, ils se mirent à chanter je ne sais quel refrain patriotique, faisant de grands gestes, poussant des clameurs énormes et, une fois dedans, ça continua, pendant tout le temps que nous mimes à déballer les provisions. Cependant, en un petit moment d'accalmie, celui que je sus, plus tard, journaliste parisien, s'écria avec des gestes solennels :

- Pinel. on m'avait dit que vous étiez le roi des Écrehous, un roi sans cour et sans descendance ; qu'est-ce que fait ici ce dauphin ?

Alors, le vieux Pinel, légèrement ahuri par cette invasion inattendue, dit tout simplement, toujours dans son patois normand :

- Ma foi messieurs, je crois qu'il ne demanderait pas mieux que de s'en aller.

Je pensai que le moment était venu de leur apprendre de quoi il retournait, et je leur dis :

- Je m'appelle Philippe Bastien, novice à bord de la goélette la *Marjolaine*, du port de Saint-Vaast et c'est un coup de mer qui m'a jeté jusqu'ici, au moment où le navire ne savait plus où donner de la tête.
- La *Marjolaine*, s'écrièrent-ils ensemble, mais elle est défoncée comme une vieille barrique, sous l'antique église de Cartet et d'ici même, il ne serait pas

impossible d'en apercevoir les débris, s'il en reste, car elle s'émiette un peu plus, à chaque marée.

Je me rapprochai des trois jeunes gens et je dis, avec des larmes dans la voix :

- Alors, la *Marjolaine* est perdue ?
- Sans rémission, répondit l'un d'eux, et l'on va vendre son épave, à ce qui se dit, au bénéfice des créanciers de la faillite Larsonneur, de Saint-Vaast.
- Et les hommes, dis-je, en savez. vous quelque chose? Est-ce qu'il y a des morts?
- Ma foi ! nous avons entendu parler d'un novice disparu, dans la bourrasque, enlevé par un coup de mer ; à part cela, comme on dit, en langages d'affaires, le désastre est purement matériel.
- Ah! Messieurs, m'écriai-je, le novice disparu, c'est moi ; et de savoir que tous les autres de l'équipage ont survécu et n'ont pas laissé leur carcasse dans ce cataclysme, je ne puis vous dire toute ma joie.
- A la bonne heure, mon garçon ; tués et blessés, personne de mort ! Et puisqu'il en est ainsi, nous en reparlerons après avoir cassé une croûte à la table du roi des Écrehous.

Je vis que mon hôte, flairant une bonne affaire, se mettait à nettoyer, avec acharnement, les deux ou trois ustensiles de cuisine qu'il possédait, sans usage pour lui, d'ailleurs ; et pour moi, je ne pensais plus qu'à une chose, c'est que la partie terminée et mon histoire tout à fait connue, j'allais partir en compagnie de ces trois jeunes gens et regagner Saint-Vaast, de toute la vitesse de mes jambes.

IX

Jamais je ne vis repas plus joyeux. Ces jeunes gens, tout en cuisinant et en mangeant, faisaient des discours étonnants. Il y en avait même un, le journaliste, qui débitait des vers, d'une voix très sonore. C'est depuis, et bien longtemps après, que je me suis rendu compte de cela ; mais alors, je le trouvais très drôle, avec ses grands gestes et sa parole emphatique et chaude.

Pinel, mon hôte, était aux anges, et je vous prie de croire qu'il fit honneur aux provisions. Il me souvient même de ceci qu'il lorgnait, d'un air tout à fait tendre, une longue fiole d'eau-de-vie dont il devinait la qualité supérieure, et que les survenants avaient amenée pour arroser leur café et faire ce que, chez nous, on appelle le gloria.

L'heure du départ arrivée, il n'en restait plus que quelques gouttes dans le fond, et, poussé par les convives, j'en avais pris ma part. Mais, comme j'aurais voulu les voir s'en aller plus vite ! Le temps me semblait d'une lenteur extraordinaire. maintenant que j'avais la certitude de mettre le pied sur le sol de France, en compagnie de ces bons garçons.

Mais, avant que les tasses fussent tout à fait vidées, le journaliste, un grand blond, les cheveux ébouriffés, le regard plein d'enthousiasme, un regard bleu de vieux Gaulois, nous mit en demeure de surgir tous du taudis de Pinel, et, le bras tendu vers les côtes de France, noyées dans une brume transparente, et dont les falaises et les sables se devinaient plutôt qu'on ne les voyait, il s'écria :

- C'est de par là que nous sommes, et c'est par là que nous retournerons. Buvons notre dernière goutte à la santé de ce pays qui ne se porte pas trop mal. Vive la France !

Malgré tout, malgré les tristes pensées qui m'obsédaient, je fis comme eux ; et quand un peu de calme survint :

- J'ai toujours entendu dire au Capitaine Baudry, fis-je, que la France est seule au monde de son espèce, et qu'il faut l'aimer jusqu'à la mort.
- Qui ça, le Capitaine Baudry ? firent-ils ensemble.
- C'est lui qui commandait la *Marjolaine*, répondis-je, un fameux homme, vous pouvez m'en croire, et qui n'aimait pas plus les Anglais que les Allemands !
- Les Allemands, les Anglais, reprit le journaliste, tout ça, c'est du même tonneau ; et les deux races ne valent pas quatre sous de notre bonne monnaie française. On se rendra compte de cela plus tard, quand les Anglo-Saxons auront écopé, à leur tour. En attendant, faisons route pour Carteret, et dare-dare ! Il n'est que temps.

Nous embarquâmes dans le canot qui les avait amenés et je leur demandai, comme faveur, de me tenir à la barre.

Quant à Pinel, je le remerciai du fond du cœur de son hospitalité, et je lui dis qu'il me reverrait plus tard, en des heures plus prospères, et que je n'oublierais jamais les jours passés en sa compagnie. après un pareil et si terrible naufrage.

C'était insuffisant, mais la pensée de la famille m'obsédait d'autant plus que l'équipage de la *Marjolaine* ayant échappé à la mort, le deuil était dans la maison du vieux Saint-Vaast, où l'on ne m'attendait assurément plus.

Une chose, cependant, me fit plaisir, c'est que deux ou trois pièces très rondes tombèrent dans la main de Pinel, et que, d'un geste tout à fait bizarre, il les engouffra précipitamment dans la poche de sa culotte.

Drôle de chose que l'argent, et la fascination qu'il exerce sur des gens qui n'en ont pas besoin pour vivre. Pinel était dans ce cas, à n'en pas douter. Mais, pour sûr, il avait quelque part une cachette où il enserrerait, nous à peine éloignés, ces bonnes pièces d'argent français.

Le soleil commençait à s'en aller dans l'Ouest, lorsque nous dérapâmes, et partout la mer rutilait sous les rayons multipliés. A peine quelque brise se faisait sentir, et je maudissais ce calme, parce que je voyais, au bout de la traversée, la *Marjolaine*, couchée sur le sable, peut-être émiettée, et que j'avais une envie folle de compter ses blessures.

Grâce à mon expérience du métier, je savais que la brise prendrait de la force, à mesure que le soleil se rapprocherait de l'horizon occidental, et qu'elle balayerait la brume, avec une rapidité extraordinaire. C'est ce qui arriva, comme nous nous trouvions à mi-chemin, entre la côte et les Écrehous. Le brouillard s'en alla par-dessus les falaises et les dunes. Il s'y brisait des lames cotonneuses ; il s'y déchirait, pour monter bientôt comme une fumée et finalement disparaître derrière l'horizon terrestre ; et comme nous étions obligés de tirer des bordées, à cause du vent peu favorable, je ne tardai pas à apercevoir, juste au point de la côte française où meurent les falaises de Carteret et où commencent, entre elles et les rochers de Flamanville, les lignes des hautes dunes sablonneuses, la *Marjolaine*, couchée sur le flanc, droit sous les ruines de la vieille église scandinave, les mâts rompus, brisés, et ressemblant, vue du large, à une énorme baleine échouée.

Nous y fûmes bientôt, et je ne saurais exprimer l'angoisse qui m'étreignit, à la vue de ce désastre. La goélette ne ressemblait plus à rien ; ce n'était qu'une épave informe. Les bordages n'existaient plus, et la carène, en maints endroits, était crevée. Il en sortait, comme de vilaines choses d'une plaie béante, des quantités de tuiles de Châteaulin qui glissaient le long des flancs et tombaient sur le sable. C'était d'une désolation extrême, quelque chose comme un cadavre en décomposition, et, de ma vie, je n'oublierai la figure sculptée qui représentait allégoriquement la *Marjolaine*,

à la guibre presque intacte, en comparaison du reste.

C'était un buste de femme superbe, drapé dans des étoffes peintes, avec une tête idéale, et, dans les cheveux, d'énormes bouquets de la fleur qui lui donnait son nom. Mais, la figure ayant sans doute porté sur des pierres pointues, on y voyait, sur les joues, au-dessous des yeux, des trous qui ressemblaient à de grosses larmes, et l'impression était si réelle et si poignante, que je me mis à pleurer comme un enfant, parce que je me disais, en voyant cela, que la pauvre *Marjolaine* avait dû beaucoup souffrir. Mais quoi?

C'était fini, et bien fini ! La goélette de Larsonneur ne naviguerait plus jamais, sur la mer jolie, et bientôt, les charpentiers le dépèceraient, comme un cadavre, pour en tirer le meilleur parti possible.

De ses deux mains croisées sur sa poitrine, l'une était presque détachée et pendait, au bout de son poignet brisé, avec un bout de la draperie qui enveloppait son buste. Il en était de même des fleurs de ses cheveux ; et alors, je me hissai, à l'aide de ce qui restait des haubans, je me traînai jusqu'à la guibre, et, dans les cheveux de la *Marjolaine*, je cueillis une des fleurs qui lui servaient de diadème, et je la glissai, dans la poche de ma culotte, comme un souvenir.

Puis, le jour baissant très sensiblement, il fallut bientôt rembarquer, pour gagner le havre de Carteret, en doublant les falaises. Ça ne fut pas très long ; mais quand nous abordâmes, il ne restait plus que bien peu de lueur crépusculaire, et je me demandais ce que j'allais devenir, pendant la nuit, avant de me mettre en route pour regagner Saint-Vaast, lorsque le journaliste, qui était le véritable directeur de l'expédition, me dit :

- Tu ne peux pas songer à te mettre en route pour le moment, mon garçon ; demain, à la première heure, il sera temps, et pendant que tu allongeras les jambes, je pousserai jusqu'au sémaphore, et je passerai une dépêche à ta

cambuse. Quand tu t'y montreras, le coup sera porté, et tu n'auras plus d'émotion subite à craindre. Seulement, donne-moi ton nom et l'adresse de ta famille.

- Monsieur, lui dis-je, je m'appelle Philippe Bastien, et mon père est patron de pêche à Saint-Vaast. Est-ce que ça ne suffit pas ainsi?
- Oui, c'est tout ce qu'il faut !

Et tout aussitôt, s'adressant à ses deux camarades :

- Voilà un garçon, qui, après ses quelques heures de sommeil, va se mettre en route pour l'autre côté du département. En tout, c'est douze bonnes lieues, et douze lieues ça ne s'avale pas comme un verre de cidre. En retournant toutes ses poches, s'il en a, vous n'y trouveriez pas un rouge liard. Est-ce que vous ne pensez pas qu'il serait quelque peu barbare de le laisser partir ainsi?

Ce disant, il me mit dans la main une pièce de cent sous, et les deux autres firent de même, sans se faire prier. Et me voilà à la tête de quinze francs, plus d'un franc par lieue. Et je me disais qu'avec une croûte de pain et une tasse de cidre à Bricquebec, puis à Valognes, ça n'entamerait pas beaucoup cet énorme capital, et qu'il m'en resterait assez pour faire des largesses à la maison.

Le lendemain, de bonne heure, après une nuit passée dans un bon lit, entre des draps qui sentaient la lessive de Maman Bastien, je me mis en route, et le journaliste vint me conduire jusqu'au chemin de Barneville.

Lorsque nous nous séparâmes, il me dit, en me glissant sa carte dans la main :

- Tiens, voilà mon nom et mon adresse ; si parfois tu désirais naviguer à l'État, j'ai des amis parmi les officiers de Cherbourg, et ça pourrait peut-être te servir.

Nous nous séparâmes alors ; mais, de temps en temps, je me retournais, et comme il faisait de même je lui envoyais de grands saluts de la main, à n'en plus finir, jusqu'au moment où la route, faisant un coude, nous nous perdîmes de vue.

Et je me disais, tout en marchant le long du fossé de la route, qu'il y a de braves gens sur terre, et que de pareilles rencontres sont bien faites pour vous rendre meilleur.

Mais, tout en cheminant d'un pas uniforme, mon imagination travaillait. Je pensais à la maison du vieux Saint-Vaast, où l'électricité m'aurait devancé, à Père Bastien, à Maman Sophie, aux quatre sœurs, et aussi à Loïse Rouvillois disparue, et que je ne reverrais peut-être plus jamais.

Où était-elle? Comment le savoir ? Et, sur la route, quand j'apercevais une fille, poussant devant soi un troupeau de moutons ou quelques vaches qu'elle menait à l'herbage, je me disais :

— C'est peut-être elle ! Si c'était elle? Et je pressais le pas, pour atteindre plus vite la désillusion.

J'ai toujours remarqué, depuis, que dans la vie, c'est à qui se pressera pour être plus tôt assuré, non de son bonheur, mais de sa misère. Les marins ne sont pas très bons marcheurs ; en peu de temps, ils peuvent fournir beaucoup, mais c'est bientôt fait. Ils ne sont pas entraînés pour cela. Ça n'est pas le courage ni l'énergie qui leur manque, c'est l'habitude. Et sur cette belle route si pittoresque, qui conduit de Carteret à Bricquebec, je me demandais si l'étape ne serait pas éternelle.

Bientôt, j'aperçus le vieux donjon, couvert de lierres, planant au-dessus des antiques murailles, et ce fut, pour moi, une stupéfaction. Ça ne ressemblait, en rien à la Tour de la Hougue, ni à la Tour de Tatihou bien que c'était une chose très vieille, maintenant inutile, et qui se dressait là, comme une attestation des temps passés. Et

tout en traînant la jambe, je me proposais d'en parler à M. Nordez.

En attendant, trois bonnes lieues me restaient à faire, pour atteindre Valognes, mais, je ne m'en inquiétais point trop. Je pensais, en effet, que, vers le soir ou tout au moins vers la fin de l'après-midi, la voiture de Jacques Legardinier partait pour Saint-Vaast, et qu'il voudrait peut-être bien m'y faire une place, à bon compte. Cette espérance me donna du courage.

Dans une auberge, au pied même des murailles du vieux château-fort, je me réconfortai, en trempant du pain dans une tasse de cidre ; et, comme je l'avais entendu dire aux pauvres mobiles qui venaient se chauffer chez nous pendant la guerre, je me graissai les pieds avec du suif de chandelle, et je repris ma route. Une fois arrivé à destination, ça serait bientôt fait de nettoyer tout cela !

Lorsque, de loin, j'aperçus les deux tours de Valognes, ce fut pour moi un émerveillement. Ça me paraissait une toute grande ville, presque aussi grande que Caen, parce que l'église, vue de loin, ressemblait à une véritable cathédrale. Avec cela, des sifflets de locomotives retentissaient, et lorsque j'arrivai à l'entrée de la ville, un train passa sur un pont, au-dessus de la route, laissant derrière lui une longue traînée de fumée blanche qui s'évasait et finissait par se dissiper ou plutôt par se fondre dans l'air.

Mais le chemin de fer ne conduisait pas chez nous, et je demandai, à la première personne que je rencontrai, la route qu'il fallait suivre pour arriver au bureau de la voiture de Jacques Legardinier, qui faisait le service de la poste pour Quettehou et Saint-Vaast.

Ça n'était pas difficile : pousser tout droit jusqu'à la grande place, traverser celle-ci dans toute sa longueur, puis, au bas de la descente rapide, tourner à gauche. Au bout d'une centaine de mètres, dans la rue de Poterie, je verrais le café bien connu de M. Bachelet. C'est de là que partait la voiture de Jacques Legardinier, attelée de deux

chevaux solides et qui vous avalait en deux heures et demie les dix-huit kilomètres entre Valognes et Saint-Vaast-la-Hougue.

Le fait est que je n'en pouvais plus et que je me voyais dans l'obligation de passer la nuit dans quelque auberge. Alors, aussi bien gagner la cambuse en guimbarde, d'abord parce que j'y serais plus tôt, aussi parce que ça ne me coûterait pas plus cher.

Devant l'auberge, la voiture était attelée, prête à partir, et le vieux Jacques, que je connaissais bien, donnait ses dernières instructions, avant de s'installer sur le siège. Dès que je l'aperçus, cela m'encouragea ; mais c'est en traînant la jambe que je l'abordai.

— Monsieur Jacques, lui dis-je, me reconnaissez-vous ?

Il se retourna, et quand il me vit posé bout droit, sur le pavé de la rue, il ouvrit des yeux grands comme des écubiers et dit, d'une voix toute tremblante :

— C'en toi, Philippe Bastien ! Ah ça ! est-ce que les morts reviennent ?

— Je suis vivant, Monsieur Legardinier, et bien vivant ; et tout ce que je vous demande, pour le moment, c'est une place dans votre voiture, n'importe où, sous la bâche, si ça voue convient, car je n'en puis plus.

— Pardieu, dit-il, tu vas monter à côté de moi, dans un instant, et nous causerons en route. En attendant, je suis sûr que tu prendrais volontiers quelque chose.

Je le suivis, dans le café, et je lui racontai ce qui m'était arrivé, mon séjour aux Écrehous, après le naufrage, c'est-à-dire après un salut presque miraculeux. Et lui-même, quoique bien peu bavard, me dit les trances de tout Saint-Vaast, à mon endroit, après le rapatriement de l'équipage de la *Marjolaine*, la douleur de toute la maisonnée, et la certitude qu'on y avait de ma disparition, c'est-à-dire de ma mort. Et, dans sa bonhomie de brave homme, Jacques Legardinier répétait :

- Mais ils vont te prendre pour un revenant ; et pour ne pas les trop ahurir, il faudrait les préparer à te revoir. Le meilleur moyen, c'est de te laisser à Quettehou, et pendant que tu feras à pied le reste de la route, j'aurai eu le temps de leur dire, à la cambuse, de quoi il retourne.
- Ça n'est pas la peine, lui dis-je, ils sont prévenus.
- Prévenus, et par qui?
- Par le télégraphe donc, qui marche plus vite que moi et que les jambes de vos chevaux.
- Tu m'en diras tant...
- Je vous dis ce qui est, et rien de plus.
- Eh bien ! en route, puisqu'il en est ainsi.

Il monta le premier, et je m'installai près de lui, sur le siège. Et alors il me raconta toute l'histoire de ma mort et le bruit qu'elle avait fait dans toute la ville. De temps en temps, il s'interrompait, pour s'adresser à ses bêtes, qui n'en allaient pas plus vite, même quand il les cinglait d'un bon coup de fouet sur la croupe. Mais, c'é-tait dans ses habitudes, et je crois bien, pour l'avoir remarqué plusieurs fois depuis, qu'il leur décochait toujours les mêmes épithètes, à des endroits déterminés. Chez lui, comme chez tous les individus d'existence monotone, c'était affaire accoutumée.

Est-ce que, depuis des années et des années, il ne parcourait pas quotidiennement la même route dans le même espace de temps, à quelques minutes près?

Une envie folle me prenait de lui parler de Rouvillois. Peut-être en savait-il quelque chose de précis!

Mais je m'efforçais de trouver une bonne entrée en matière, c'est-à-dire de ne pas trop mettre son attention en éveil, et, d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible :

- Est-ce qu'on a des nouvelles de Rouvillois, Monsieur Jacques?

- Oui, répondit-il et de pas trop bonnes.
- On sait donc où il est ? Quand je recevais des lettres à Douarnenez, on m'y disait que nul ne connaissait la route qu'il avait prise.
- Ça, c'est vrai ; mais, j'en parle tout simplement, parce que chacun du pays sait qu'il est parti, au bout de son rouleau.
- Assurément, repris-je ; mais où ?
- Jusqu'à ce moment, c'est un mystère, mais, ça ne serait pas bien difficile, je pense, de retrouver sa trace, si l'on avait quelque intérêt à la découvrir. On ne va pas loin, quand on n'a rien dans les poches, et quand on traîne, avec soi, une fillette dont on a fait une martyre.

A ces mots de Jacques Legardinier, je sentis mes yeux se remplir de larmes, et ce ne fut pas sans une grande émotion que je dis :

- S'il y avait une justice sur terre, ça nécessiterait la guillotine.
- C'est sûr, reprit Jacques. mais alors, il faudrait guillotiner bien des gens, car les Rouvillois ne sont pas rares, dans le pays.
- Oui, fis-je, ils sont en beaucoup trop grand nombre ; mais il n'y a pas de justice pour punir ces crimes-là , voilà le malheur !

En ce moment, la nuit tombait et envahissait les vallons, de chaque côté de la route ; et comme nous nous trouvions au sommet de la côte très raide qui dévale vers Quettehou, nous nous mîmes à descendre dans l'ombre, ayant devant les yeux, Saint-Vaast comme endormie au bord des eaux paisibles, et les tours de Tatihou et de la Hougue, baignées dans les dernières lueurs rougeâtres du couchant.

Encore une demi-heure, tout au plus, et je me montrerais au seuil de la maison paternelle ! Rien que d'y penser, ceci me faisait bondir le cœur, et je dis à Jacques :

- Vous me descendrez à l'entrée de la ville ; en prenant par les rues détournées, j'arriverai sans causer le moindre tumulte.

- Comme tu voudras, dit-il ; mais du bureau de la voiture au bout du vieux Saint-Vaast, il n'y en a pas pour cinq minutes à pied et tu y arriverais plus vite.
- C'est vrai, fis-je, et vous êtes un homme de bon conseil.

A Quettehou. nous nous arrê tâmes pendant quelques instants, à la poste, pour y remettre les lettres et les journaux, puis, un peu plus loin, devant l'auberge, pour y déposer des paquets et des commissions ; et nous voilà bientôt lancés sur le long ruban de route horizontale, qui relie Quettehou à Saint-Vaast. Si la nuit n'était pas tout à fait obscure, h cause de la pleine lune qui sortait de la mer, le calme était complet, et les grelots des chevaux, lancés au trot sur la route plane, faisaient un vacarme du diable, qui dérangeait, dans les marécages voisins, des ménages de pies attarda.

Nous arrivions au chemin de Carvalon, qui conduit tout droit à le baie de Morsalines. C'est dire que nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres de notre destination.

De temps en temps, des promeneurs qui reconnaissaient la poste, saluaient Jacques Legardinier d'un bonsoir amical. Tout à coup, une voix plus forte retentit d'assez loin, très sonore, mais aussi quelque peu tremblante, ce qui ne m'empêcha point de la reconnaître : —

- Eh ! Legardinier, est-ce que vous n'auriez pas rencontré notre garçon, le long de la route ?

Mon cœur battait, dans ma poitrine. à la rompre, et je m'apprêtais à descendre, malgré l'allure assez rapide des chevaux, pour me jeter dans les bras du Père Bastien, car c'était lui qui venait d'interpeller le postier, lorsque Jacques me retint, puis arrêtant la guimbarde, dit, de la façon la plus naturelle :

- Les garçons ne sont pas rares sur la route, Patron Bastien ; mais il se pourrait que, dans le nombre, il s'en trouve un qui vous intéresse. Je le charrie depuis Valognes, et tenez, le voilà!

Il me poussa et d'un bond, malgré les pieds qui me faisaient mal, je me trouvai sur la route et bientôt dans les bras du père qui, après une solide étreinte, me jeta sur Claudine qui le suivait.

Les trois autres sœurs étaient restées à la maison, avec Maman Sophie, qui ne voulait pas croire à mon retour, malgré la dépêche arrivée dans la fin de la matinée. Je n'ai point ce qu'il faut pour raconter cette première rencontre, qui ressemblait beaucoup à une résurrection.

Dans de tels moments, on ne parle guère. Il y aurait tant de choses à se dire que les paroles, trop pressées, ne peuvent sortir. Et Jacques Legardinier le comprit si bien qu'il fouetta son attelage, pour qu'il détalât plus vite.

- Te voilà donc, dit Père Bastien, et quand nous t'avons cru si bien mort !
- Me voilà, repris-je, et c'est un vrai miracle ; mais, je ne puis pas vous raconter cela sur la route.
- Non, ne nous raconte rien ; ce sera pour plus tard. Mais, prends toujours mon bras et appuie dur, aussi dur que tu pourras. Si te savais ce qui s'est passé depuis dix jours, c'est-à-dire depuis que le Capitaine Baudry est venu nous apporter la terrible nouvelle? Et comment donc t'en es-tu tiré ? Non, ne dis rien ; garde cela pour la cambuse ; et si tu n'es pas trop fatigué, marchons vite.

D'un côté, je m'appuyais sur le père ; de l'autre, Claudine me tenait par la main, et je me penchais vers elle, pour la baiser, à pleines joues, ce qui n'était pas difficile, car elle s'y prêtait, et malgré toute sa joie, j'y sentais quelque chose d'humide, sous mes lèvres. C'étaient des larmes de bonheur qui coulaient, pensez donc! Est-ce que

pendant ces dix longues journées, on ne m'avait pas cru mort ? Qu'est-ce que ce serait donc, dans quelques instants, lorsque je tomberais dans les bras de Maman Sophie, avec les trois autres sœurs accrochées à ses jupons, et qui, pour le moment, se tenaient à l'huis, en haut de l'escalier granitique, sur l'étroit palier qui précédait la grand pièce du logis?

Nous marchions alors sans rien nous dire, trop émus pour parler librement, moi entre les deux, et boitant un peu, à cause des pieds qui, malgré le suif de chandelle, étaient écorchés, et l'envie folle me prenait de prononcer le nom de Loïse. Puisque je savais que les miens étaient en bon état de santé, revivifiés par cette dépêche qui leur avait annoncé mon salut, dans la matinée, il était tout naturel pour moi de penser à la fille de Rouvillois.

Et cependant, je n'osais pas ; les termes de la lettre reçue à Douarnenez, et que je gardais en mémoire, me glaçaient. Je prévoyais une réponse évasive, peut-être un silence plus dur encore, et je me dis qu'il serait mal de troubler ainsi la joie du retour. Plus tard, il me faudrait bien parler d'elle, chercher à savoir, prendre des indications pour la retrouver ; mais je devinais qu'en ce moment le père et Claudine ne songeaient point à elle, et qu'il n'y avait qu'une chose à faire, marcher vite, pour arriver au logis du vieux Saint-Vaast, où Maman nous attendait, doutant peut-être encore de son bonheur. Malgré cela, Père Bastien n'aurait pas mieux demandé que de savoir :

- Dix jours sans nouvelles, dit-il, comme nous arrivions sur le quai, sais-tu bien une chose, Philippe, je ne comprends rien à cela. Le Capitaine Baudry n'y comprend rien non plus, et M. Nordez, qui nous a consolés tant qu'il a pu, de toutes ses forces, se demande ce que cela veut dire.

Grâce à son habitude raisonneuse, je vis bien qu'il était fort perplexe, et je lui dis :

- Je ne puis pas vous raconter cela en marchant, par le menu, mais j'ai passé

tout ce temps-là sur les Écrehous, à Blanque-Île, en compagnie de Pinel, et sans des Parisiens qui sont venus naviguer en plaisance dans ces parages, j'y serais bien probablement encore, et sans moyen d'en sortir.

- Ah ! dit Père Bastien, comment personne, pas même M. Nordez, ne s'est-il douté de cela?

Et Claudine qui me tenant par la main, n'était ni moins curieuse, ni moins impressionnée, détourna la conversation, en disant :

- Mon pauvre Philippe, tu dois être mort de faim.
- Pas tout à fait, répondis-je, mais j'ai pas mal de kilomètres dans les jambes, et ça creuse.
- Sois tranquille, Philippe, tu vas trouver la table mise ; mais je me demande encore si c'est bien toi?
- Pardieu, si c'est moi ! fis-je, d'un ton joyeux ; et qui donc veux-tu que ce soit, Claudine?

Et j'allais continuer de la sorte, je ne sais comment, lorsque la voix de Père Bastien retentit :

- Sophie, cria-t-il, c'est bien lui, il est là.

C'était un signal convenu entre Père Bastien et Maman Sophie ; il devait prononcer ces quelques paroles, de toutes ses forces, au dernier détour de la rue, et j'entendis bientôt des pas rapides, et Maman se précipita sur moi, me couvrant de baisers, prononçant des mots inarticulés. Je sentis même qu'elle s'efforçait de me soulever entre ses bras, comme un petit enfant, et je lui rendais ses caresses comme je ne puis pas dire, la baisant à force sur les deux joues, pendant qu'elle repoussait Père Bastien, qui voulait aussi s'en mêler, et qu'elle lui disait, dans son égoïsme maternel :

- Laisse-moi donc, Bastien ; vraiment, c'en à croire qu'il n'y en a que pour toi.

Nous pénétrâmes ainsi dans la cambuse mais là, Maman n'y tint plus. Elle se mit à fondre en larmes et, tombant sur une chaise, elle m'attira dans ses bras et se mit à me bercer, murmurant même, au milieu de ses pleurs de joie, un refrain avec lequel elle endormait jadis les petites sœurs. Mais, pour elle, en ce moment, c'est moi qui étais le petit, puisque, en quelque sorte, je venais de renaître.

Et moi, de me retrouver là, au logis, après une catastrophe où je n'ai été épargné que par miracle, je ressentais un bien-être que je ne saurais dire et, lorsque Maman m'abandonnait, je me jetais sur les sœurs et je les accablais de caresses.

Mais Maman me reprenait bientôt et renvoyait les autres à leurs affaires. Pour elle, je comptais seul dans la maison. La dépêche arrivée du sémaphore de Carteret l'avait presque anéantie ; elle n'y voulait pas croire, et c'est pour cela qu'elle était restée à la maison, après avoir recommandé à Père Bastien de lui crier des mots convenus en arrivant dans les parages de la cambuse.

J'oublie que des choses de la sorte ne se racontent pas ; elles se composent d'une foule de petites scènes qu'il est impossible de décrire dans leur réalité même. Ces scènes-là, je les ai, gravées dans la mémoire, et elles y resteront jusqu'à la fin de ma vie ; mais je sens toute mon impuissance à les reconstruire.

Aussi, je ne les y cherche même pas, convaincu que je suis de n'en pouvoir donner une idée, et persuadé que l'intelligence du lecteur peut suppléer, en bien des circonstances de ce genre, à l'insuffisance de l'écrivain.

Et même, je le dis à ma plus grande honte, si je ne me rappelle ni les mots d'affection de Maman Sophie, prononcés au milieu d'un déluge de larmes, ni les phrases plus brusques, mais tout aussi affectueuses, du Père Bastien qui voulait faire le fort, la sensation de plaisir intense que j'éprouvai, en me glissant entre les draps blancs de ma couchette, demeure présente à mon imagination, comme si cela datait d'hier.

Il m'est arrivé d'en parler souvent, depuis, avec M. Nordez ; et je fus tout surpris de voir qu'il trouvait cela tout naturel. Et il m'expliquait le fait, grâce à la différence même de notre état d'esprit particulier, comme il disait. Les miens m'avaient cru mort, moi, je les savais vivants, voilà toute la différence! Le jour même où je m'étais installé dans la cahute de Pinel, je savais que, tôt ou tard, je les reverrais ; question de temps, et voilà tout ! Je déplorais les transes et les angoisses qu'ils éprouvaient à mon endroit, me croyant disparu à jamais, dévoré par l'éternelle mangeuse d'hommes, tandis qu'ils avaient la douleur aiguë d'une incertitude qui, au fur et à mesure du temps, finissait par ne plus laisser place au moindre doute, surtout après avoir vu revenir le Capitaine Baudry et tout l'équipage de la *Marjolaine*, sans qu'aucun d'eux pût dire, au juste, où et comment j'avais disparu.

Et malgré toute cette joie du retour inespéré, il m'arriva de penser, jusque dans mon sommeil, à Loïse Rouvilluis, et il me semblait la voir, en mon rêve, échevelée, tout en pleurs et fuyant devant les bras allongés du Père et de la Mère, qui, sans colère, mais impitoyables, lui interdisaient l'accès de la maison du vieux Saint-Vaast, où jadis elle était accueillie à bras ouverts, choyée de tous, et sans la moindre idée de cet ostracisme qui m'accablait depuis si longtemps.

X

Cependant, les affaires de la faillite avançaient, quoique les comptes fussent, paraît-il, très embrouillés. Le syndic, délégué par le tribunal de Valognes, s'était donné beaucoup de mal ; mais la ruine était complète, et tout le matériel serait bientôt vendu. Ce n'était plus qu'une affaire de jours. De sorte qu'à l'allégresse du retour inattendu se mêlèrent les angoisses de la vie.

Qu'allait devenir Père Bastien, jusqu'alors si confiant? Son bateau soumis aux enchères n'atteindrait peut-être pas une forte somme, mais le premier sou lui manquait pour le racheter, puisque ses pauvres petites économies de tâcheron de la mer étaient placées dans la maison Larsonneur.

C'est-à-dire que nous étions à la veille des jours mauvais, peut-être irréparables.

Père Bastien, toujours solide, mais ayant été son maître jusqu'alors, obligé de travailler pour les autres, en retour d'un salaire des plus restreints, telle était la perspective !

Par le fait, je restais, ou à peu près, l'unique pourvoyeur de la maison, et ça n'allait pas loin. Encore me fallait-il trouver un engagement, ailleurs qu'à Saint-Vaast. Et pendant mes voyages, à bord d'une goélette ou d'un brick de cabotage, que deviendrait-on, au logis?

M. Nordez, comme dans les jours passés, restait un ami fidèle et de bon conseil, et s'ingéniait à trouver un moyen de parer à la catastrophe. A ses heures de liberté, nous nous rencontrions, et il me proposait un tas de choses, bientôt abandonnées, parce qu'elles n'avaient rien de pratique ; lorsqu'un jour, dans une promenade, le long du quai, il me dit assez brusquement :

- Voyons, Philippe. est-ce que tu ne m'as point parlé d'un journaliste de Paris qui t'a rapatrié, après ton séjour aux Écrehous ?
- Oui, Monsieur Nordez, dis-je, et il m'a même laissé son adresse.
- Eh bien, écoute-moi, je pense à quelque chose qui pourrait réussir ; et si tu veux, pas plus tard qu'à l'instant même, nous allons lui écrire.

Puis, il se ravisa presque aussitôt :

- Cependant, il vaudrait mieux nous assurer le concours de M. le commissaire de l'inscription maritime. Allons-y, de ce pas si le cœur t'en dit.
- Je vous suis, Monsieur Nordez, et je m'en remets complètement à vous.

M. le Commissaire était à son bureau et nous reçut. Il nous fit même asseoir, avant de nous demander l'objet de notre visite.

- Vous savez, Monsieur le Commissaire, dit aussitôt M. Nordez, que la vie n'est pas commode, sur la place, depuis l'éclipse de M. Larsonneur. Voilà un garçon dont vous avez peut-être entendu parler, et que tout le monde ici a cru mort. C'est l'aîné de cinq enfants, et son père, le Patron Bastien, ruiné par la faillite, n'aura plus de moyens d'existence, dès le lendemain de la vente de son petit lougre, c'est-à-dire du lougre qu'il exploitait, pour le compte de l'armateur. C'est donc la misère complète, s'il n'y a pas moyen d'aviser à quelque chose.

Le commissaire interrompit M. Nordez, pour lui dire :

- C'est lamentable, assurément, mais que voulez-vous que je fasse à cela ?
- Pas grand chose. Monsieur le Commissaire, répliqua M. Nordez ; mais le garçon, après son salut miraculeux, aux Écrehous, a fait une rencontre dont il serait possible peut être de tirer parti. Vous le savez, Monsieur, les

Parisiens sont gens charitables, et j'imagine qu'il ne serait pas impossible, grâce à eux, de fournir quelques secours immédiats au Patron Bastien. Une femme, cinq enfants, quatre seulement, si vous voulez, puisque celui-ci gagne sa vie, voilà le bilan.

- Oui, c'est très déplorable, répondit le commissaire mais je ne vois guère où vous désirez en venir.
- A ceci, Monsieur le Commissaire, que si vous vouliez bien prendre la peine d'exposer la situation vous-même à quelqu'un dont Philippe Bastien, que voici, possède l'adresse, il serait possible de faire une surprise à un brave homme tout à fait ruiné, sans qu'il y ait eu de sa faute.
- Expliquez-vous, Monsieur Nordez, sans louvoyer.
- Eh bien ! Voilà, Monsieur le Commissaire. Si ce garçon est revenu de Blanque-Île à Saint-Vaast, sans trop de peine, c'est grâce à un journaliste de Paris et à deux de ses amis. Philippe Bastien est en possession de son nom et de son adresse, et si vous vouliez bien, Monsieur le Commissaire, lui expliquer la chose, lui montrer la situation compromise. même désastreuse, peut-être nous tirerions-nous d'affaire. Je dis nous parce que je suis un peu de la famille, et que la perspective des lendemains me désespère. Il y a péril en la demeure, et je ne vois pas d'autre moyen d'y remédier.
- Ça peut se tenter, reprit le commissaire, et je ne demande pas mieux que de vous rédiger une lettre dans ce sens-là ; mais vous comprenez bien, Monsieur Nordez, qu'il me faut rester en dehors de tout cela, à cause de ma situation officielle.

Pendant qu'ils conversaient, j'avais tiré, de la poche de côté de ma vareuse, l'adresse, en question, et je la tendis au commissaire de la marine qui la prit et la lut, avec un sourire :

- Parfait, dit-il, avec ce gaillard-là, nous sommes à peu près sûrs de notre affaire. Nous le connaissons dans la marine, et comme on dit, c'est bien rare

qu'il manque son coup.

Alors, il se mit à écrire, non sans quelques instants de réflexion, par ci par là, raturant même à force ; puis, il relut ce qu'il venait d'écrire, prit une feuille de papier toute neuve et recopia. Cela fait, il tendit la feuille à M. Nordez, et lui dit :

- Vous signerez cela, Monsieur Nordez, et si vous recevez une réponse, vous m'en reparlerez.

Le maître d'école se confondit en remerciements, moi de même, ne sachant pas trop de quoi il retournait, mais m'en remettant à l'homme que je respectais le plus au monde, et qui, depuis des années, nous avait déjà donné tant de preuves d'attention. Et nous prîmes le chemin de la maison d'école où nous arrivâmes bientôt. Là, M. Nordez s'installa à la table qui lui servait de bureau, mit ses lunettes, car sa vue baissait, et relut attentivement les quelques lignes du commissaire de l'inscription maritime :

- Il n'y a pas à dire, fit-il, c'est de main de maître, et un ministre ne ferait pas mieux. Seulement, à ta place, Philippe, j'ajouterais quelque chose, là, en post-scriptum.
- Monsieur Nordez, répondis-je, j'ajouterai ce que vous voudrez.

Alors, il se mit à réfléchir, mais sans doute les idées ne lui venaient pas, car son front se plissait, et tout ce qu'il écrivait, comme brouillon que je devais transcrire, il le raturait avec une sorte de frénésie.

- Diable, diable ! murmurait-il, de temps en temps, c'est plus difficile que je ne croyais !

Et il s'y remettait, pour effacer encore, n'étant point satisfait de ses impressions :

- Ma foi, dit-il, Philippe, nous l'enverrons tout simplement telle qu'elle est ; je ne vois rien de mieux à dire que Monsieur le Commissaire qui a nettement expliqué la situation difficile, sinon très précaire, et nous allons l'expédier sans en mettre davantage.
- Laissez-moi y ajouter quelque chose, Monsieur Nordez, ça vaudra peut-être mieux.
- Comme tu voudras, Philippe, mais tu suis, fais attention à l'écriture!
- Soyez tranquille, Monsieur Nordez.

Et, de ma plus belle main, au-dessous de la signature de M. Nordez, j'écrivis ceci :
«C'est de la part de Philippe Bastien, le naufragé de la Marjolaine, qui vous remercie mille fois encore de toutes vos bontés.»

Et nous allâmes ensemble glisser la lettre à la poste, tout en nous concertant pour n'en rien dire à la maison, où une déception de plus pourrait être mortelle.

Je ne saurais dire au juste pourquoi, mais j'avais confiance, et chaque matin, pendant toute une quinzaine, je me rendais à l'école, après l'heure de la distribution :

- Eh bien! Monsieur Nordez, avons-nous une réponse ?

Invariablement, il me répondait :

- Pas encore!

Lorsqu'un matin, du plus loin qu'il m'aperçut, debout qu'il était, au seuil de l'école, il fit de grands gestes, à mon adresse, tenant, à bout de bras, une lettre dépliée, et qu'il venait de lire. Quand j'arrivai, il me la colla, pour ainsi dire, sur les yeux, et j'y vis les quelques lignes suivantes :

«Je vous sais gré d'avoir pensé à moi, et j'ai fait ce que j'ai pu. Dans quelques jours,

je serai à Saint-Vaast, et j'apporterai avec moi une bonne nouvelle. Dites cela à mon jeune camarade ; mais il me semble que, jusqu'à nouvel ordre, tout doit rester entre nous. Vous saurez le jour de mon arrivée.»

- Tu comprends , Philippe, dit M. Nordez, qu'après des lignes comme celles-ci, il ne nous apportera pas moins de deux à trois cents francs. Avec cela, ton père pourra attendre des jours meilleurs.
- Alors, vous croyez, Monsieur Nordez, qu'il sera en possession d'autant d'argent que cela?
- Mets-en la moitié, Philippe, pour n'être point déçu. Dans la circonstance présente, il me semble que c'est déjà quelque chose.
- En effet, dis-je, ce serait beaucoup et, en tout cas, beaucoup plus qu'il ne nous doit.

Quelques jours se passèrent, très tristes, comme bien on pense, parce que tout ce qui avait appartenu à la maison Larsonneur, s'en allait successivement aux enchères, et M. Nordez m'annonça l'arrivée de mon ami le journaliste, pour la veille même du jour où serait vendu le lougre avec lequel Père Bastien avait fait, jusqu'alors, de si bonne besogne.

A la maison, c'était un déchirement. Un bateau sur lequel on a longtemps navigué, c'est un ami, et, de le voir passer dans d'autres mains, ça cause toujours une peine amère. Aussi, Père Bastien était-il très sombre, morose tout en n'ignorant pas que le lougre, à demi ponté, s'en allait en usure, et qu'il ne pourrait tenir la mer pendant quelques années encore qu'avec des réparations très coûteuses sans doute.

Ça ne fait rien : un autre l'achèterait, le radouberait, si possible, et ferait la pêche, pendant que l'ancien patron, sans ressource au logis, avec la mère et les quatre sœurs, se mangerait le sang, de se savoir désormais inutile, et dans l'impossibilité de gagner la vie commune.

Le jour venu, la guimbarde de Jacques Legardinier déposa notre voyageur à l'hôtel de Normandie.

Préalablement avertis, nous y étions, M. Nordez et moi. J'aurais grandement désiré que le capitaine Baudry s'y trouvât aussi ; mais il était parti depuis quelques jours, pour le Havre, à la recherche d'un commandement. En cas de succès, il était même à peu près convenu que je devrais le rejoindre.

L'arrivant nous garda tous deux à dîner avec lui, et tout en faisant honneur à la cuisine de Maître Bisson, un des plus fins praticiens des côtes de la Basse-Normandie, il trouvait le temps de nous dire, entre deux bouchées, que ses lecteurs l'avaient écouté, comme d'habitude, et qu'il arrivait avec de bonnes provisions.

Ce n'était pas à moi de prendre la parole, et j'en laissais le soin à M. Nordez, qui, d'ailleurs, s'en tirait très bien, et qui saisit la balle au bond :

- Ah! Monsieur, dit-il, c'est demain même que le lougre du Patron Bastien sera mis en vente, et à en juger par les adjudications précédentes, je suis sûr qu'on l'aura pour peu de chose.

Avec une assurance sans pareille, il interrompit M. Nordez:

- Pour rien, ça serait peut-être encore trop ; pour moi, je ne suis pas d'avis de mettre de l'argent à des choses dont on ne peut plus attendre de bons et loyaux services. J'aime mieux le neuf, Monsieur Nordez ; c'est mieux fait et c'est plus solide. Est-ce que vous ne partagez pas ma manière de voir?
- Plutôt deux fois qu'une, Monsieur, mais les choses neuves, ça coûte toujours plus cher.
- D'accord ! mais vous n'oseriez pas dire que c'est de l'argent mal placé.
- C'est vrai ; seulement, il faut l'avoir. Dans ce pays appauvri par des catastrophes successives, le crédit, Monsieur, est chose à peu près inconnue.

- Eh! qui vous parle de cela, dit-il, avec une sorte de gaieté communicative. Si le lougre vaut encore d'être acheté, nous le payerons comptant, et voilà tout. Et puisque vous m'avez déjà parlé du commissaire de l'inscription maritime, Monsieur Nordez, ce doit être un homme de bon conseil, dans la circonstance. Si ça vous va, nous le verrons demain, dans la matinée, et, pour ma part, je m'en rapporterai complètement à lui. Qu'en dites-vous?
- Je dis, Monsieur, que c'est tout ce qu'il y a de plus sage au monde.

Et moi, qui désirais glisser mon mot, dans cette conversation sérieuse, je pris une grande importance pour dire :

- Ça, c'est sûr qu'un vieux bateau n'est jamais une bonne acquisition.

M. Nordez n'en revenait pas d'autant d'audace, et ce fut assez sérieusement qu'il m'interpella :

- De quoi te mêles-tu, Philippe? Il me semble que tu ne ferais pas mal de prendre garde à ta langue.
- Il n'a pas tort, Monsieur Nordez, reprit le journaliste, et je pense comme lui, dans l'affaire. Enfin, puisque l'adjudication a lieu demain, nous y assisterons, si vous le voulez bien. Mais, ce vieux lougre, voyez-vous, ça ne me dit guère. Enfin nous verrons !

Encouragé par tant de bonhomie, j'usai encore prendre la parole : —

- Ça ferait pourtant bien l'affaire de Père Bastien, dis-je, de conserver son vieux camarade.
- C'est bon, en voilà assez pour ce soir ; demain, nous nous retrouverons au quai quelques instants avant l'adjudication?
- Volontiers, dit M. Nordez ; ce sera vers l'heure de la pleine mer, comme d'habitude, pour ces sortes d'opérations.

Et moi, de plus en plus hardi, voyant qu'il se levait de table :

- Monsieur, lui demandai-je, est-en que vous ne me ferez pas l'honneur de venir jusqu'au logis?

M. Nordez n'y tint plus et se dressa, d'un bond, dans l'intention de me morigéner :

- Permettez, lui dis-je, je ne suis plus un enfant. Novice aujourd'hui, mais matelot demain, c'est-à-dire un homme, je ne crois pas qu'il soit trop hardi vraiment de prier Monsieur d'accepter, à la maison, l'expression de toute la reconnaissance qui lui est due.
- Parbleu! dit-il avec une bonne grâce que je n'oublierai jamais ; c'était bien mon intention, et je ne demande qu'à te suivre, mon garçon.

Alors, nous nous dirigeâmes tous trois vers le vieux Saint-Vaast, et, en approchant de la maison, je m'élançai pour annoncer la visite.

Ce fut une stupéfaction profonde, et tout le monde se leva, les petites, dont les deux aînées déjà grandes, groupées autour de Maman Sophie. Mais la timidité, en présence des étrangers, est un sentiment invincible, chez nous, et le Père et la Mère ne trouvaient pas un mot à dire. Sans M. Nordez, je ne sais pas comment nous nous en serions tirés. Les petites, même, étaient on ne peut plus craintives, les yeux fixés sur le nouvel arrivant, et se mordillant le bout de l'index, elles le regardaient comme s'il ne ressemblait pas aux autres hommes. Cependant, elles se mirent toutes à rire lorsqu'il dit, d'un ton de bonne humeur :

- Eh bien ! si l'on mord ses doigts comme cela, tous les jours, il y a bien des chances pour qu'il n'en reste pas beaucoup à la fin de l'année.

C'est alors que M. Nordez, que cet accueil inquiétait un peu, prit la parole :

— Patron Bastien, dit-il, est-ce que vous n'allez pas nous offrir un siège?

Alors, ce fut un tumulte sans pareil. Toutes s'y mirent, jusqu'à Maman Sophie, de sorte que M. Nordez et le Parisien ne savaient plus où s'asseoir. Les gens timides ne savent rien faire comme les autres, surtout rien de ce qu'il faut.

Bientôt la connaissance fut faite et, suivant la coutume invariable du pays, Père Bastien dit :

— Monsieur accepterait peut-être bien quelque chose? Sophie, donne des verres et la bouteille de vieux gin.

Et se tournant vers le journaliste :

— Vous excuserez, mais nous n'avons rien de mieux à vous offrir.

Il accepta, mais je vis bien que c'était pour ne point paraître fier, et après avoir trinqué avec Père Bastien et M. Nordez :

— Ainsi, ça ne va pas par ici, dit-il, et vous voilà dans la peine. Avec cinq enfants, c'est dur ; quatre plutôt, car voilà un gaillard qui doit commencer à gagner sa vie! Du premier coup, il m'a fait l'effet d'un bon garçon, et c'est pour cela que je m'y suis intéressé.

— Vous êtes bien honnête, Monsieur, reprit Père Bastien, je crois, en effet, qu'il n'est pas mauvais, et M. Nordez vous le dira comme moi. Malheureusement, quand il aura fini son temps à l'État, je ne vois plus trop comment il se tirera d'affaire. Cette faillite inattendue a mangé toutes nos pauvres économies et détruit toutes nos espérances.

— Voulez-vous me croire, Monsieur Bastien, dit le journaliste, si malheureux que l'on soit, il ne faut jamais regarder noir, parce que ça fait perdre toute

énergie. Est-ce qu'on peut savoir ce que demain nous apportera? Quelquefois, c'est la misère, mais souvent aussi la réparation.

- Dans une localité de ressources, Monsieur, vous auriez raison ; mais ici, presque tous sont atteints, et quand une catastrophe pareille tombe sur un pays pour la deuxième fois, il n'y reste pas grand chose.
- C'est vrai que c'est dur ; mais que voulez-vous ? l'histoire de la vie est faite de toutes ces misères, terribles quand elles ne sont pas méritées, et c'est ici le cas. Enfin, nous verrons ; je suis ici pour deux jours, et, si vous le voulez, nous chercherons ensemble, et M. Nordez ne sera pas de trop, le meilleur moyen d'user d'une petite somme, au mieux de vos intérêts. En attendant, je crois qu'il n'est pas trop tôt de se mettre au lit, et pour ma part, j'ai un sommeil de tous les diables. Demain, nous nous reverrons, et bon courage !

Ce disant, il se leva ; M. Nordez en fit autant et, après force poignées de mains, ils partirent tous deux. La nuit était toute noire, sans le moindre reflet de lune ; mais avec M. Nordez, il n'y avait pas le moindre danger à craindre. Lorsqu'ils furent sortis, nous nous entre-regardâmes, et il me fallut une certaine force de caractère, pour ne rien dire de ce que je pressentais, d'après la conversation de l'hôtel.

- Voilà ce que j'appelle un brave homme, dit Père Bastien, et c'est un vrai bonheur pour toi et pour notre. Philippe, que tu en aies fait sa rencontre.

Et Maman Sophie ajouta :

- D'après ce qui se répète, un peu partout, ce n'est pas ainsi que je me serais imaginé un journaliste de Paris ; et, pour l'avenir, je me charge de remettre à leur place ceux qui m'en diront du mal.

En moi-même, je jubilais d'entendre cela, et je dis à l'adresse de Maman Sophie :

- Mon Dieu? Maman, les journalistes de Paris, c'est des gens de chez nous et

de toute la France. Il n'y a donc pas de raison pour les croire bâtis d'une façon particulière.

L'heure arrivant, il fallut se mettre au lit ; mais je crois bien que Père Bastien ne dort pas beaucoup. De savoir la mise en adjudication de *l'Écureuil*, ça le bouleversait, et, depuis déjà une quinzaine, il n'était pas sociable.

Les terriens ne comprendront probablement pas cela, mais c'est la vérité même, à savoir qu'il existe une camaraderie, même une affection, entre un bateau et son patron, et que toute séparation est un véritable deuil. Ce n'est pas impunément qu'un commerce s'établit entre les hommes et les choses, surtout les choses mobiles, celles qui paraissent animées et qui répondent avec une précision et une obéissance constantes, à l'intelligence dirigeante.

Dès le lendemain, à l'heure de la pleine mer, par un très beau temps d'arrière-saison, il y avait du monde, sur le port. *L'Écureuil*, amarré à quai, les voiles déployées, pour qu'on pût apprécier toute la valeur matérielle du bateau, dansait un peu, à cause d'une petite brise qui s'engageait dans le chenal du port.

Il y avait du monde à bord : un juge du tribunal de Valognes, le greffier du juge de paix, le juge de paix lui-même, M. Fagnan, et le syndic de la faillite Larsonneur.

Lorsque j'arrivai, en compagnie de M. Nordez, quelle ne fut pas ma surprise de voir mon journaliste en conversation intime avec notre constructeur, M. Edmond Lévêque et, aussi, avec le commissaire de la marine.

Nous nous dirigeâmes vers leur groupe, M. Nordez et moi. C'était tout naturel, puisque le journaliste nous avait donné rendez-vous. Lorsqu'il nous aperçut, il se mit à nous faire des signes multipliés, de façon à faire entendre clairement qu'il nous attendait. Et les premières politesses une fois échangées, ils reprirent la conversation interrompue :

- En toute franchise, Edmond Lévêque, mon vieux camarade, est-ce que ça vaut quelque chose?
- Oui, pourvu qu'on opère au plus vite. Il y a des réparations indispensables ; mais l'*Écureuil* n'a pas dit son dernier mot à la mer, et celui qui l'achètera ne fera pas une mauvaise spéculation, pourvu qu'il consente aux dépenses indispensables, après l'achat.
- Dame! si ça pouvait se faire ainsi, peut-être cela vaudrait-il mieux qu'une construction toute neuve, qui serait probablement plus coûteuse, sans compter que les avantages ne seraient pas les mêmes au point de vue du tonnage. Qu'en penses-tu, mon vieux Lévêque? et malgré mon premier sentiment, ne crois-tu point qu'il serait bon d'attendre les enchères avant de prendre une décision définitive ?
- Parbleu ! répondit M. Lévêque. Si ça monte trop, nous nous abstiendrons ; mais ça me surprendrait s'il se montrait beaucoup d'amateurs. Du reste, la chose ne traînera pas, et nous saurons, dans quelques instants, à quoi nous en tenir.

Voilà ce que nous entendîmes, M. Nordez et moi, et nous allions, bien probablement, entendre encore autre chose, lorsque la cloche des enchères retentit.

Nous nous précipitâmes pour écouter le greffier de la justice de paix dire, à très haute voix, que le lougre de pêche *Écureuil*, du port de Saint-Vaast-la-Hougue, était mis en vente et serait attribué au plus offrant et dernier enchérisseur, sur la mise à prix de deux cents francs.

Parmi les assistants, nous aperçûmes bientôt Père Bastien, très froid en apparence, mais les yeux rouges et les paupières gonflées.

Il était venu du monde de Barfleur, de Grandcamp et jusque d'Isigny, pour cette vente d'un petit bateau de pêche. Même, ils s'étaient tous vantés d'emporter

l'Écureuil à la remorque d'un de leurs cotres chalutiers, sachant que personne, dans Saint-Vaast ne pouvait prétendre à surenchérir.

- Deux cents francs, le lougre de pêche *Écureuil*, cria le greffier de la justice de paix, deux cents francs, à moins qu'on ne mette au-dessus?
- Trois cents ! dit une voix dans l'assistance.

Et le greffier du juge de paix reprit :

- La coque et la mâture ne sont pas mauvaises ; la voilure est bonne? A trois cents francs, ça serait donné.
- Trois cent cinquante, fit une autre voix.

Et, pendant ce temps-là, je regardais Père Bastien qui pleurait, à cette idée que son lougre allait disparaître, et qu'ils ne rouleraient plus, de compagnie, dans les eaux de la Manche.

- Trois cent cinquante francs, personne ne met au-dessus ? fit le greffier.
- Quatre cents, reprit la voix de tout à l'heure.

Quant au journaliste, il ne disait rien, et ça me paraissait drôle, après ce qu'il venait d'exposer à M. Edmond Lévêque.

Mais, de voir ainsi pleurer Père Bastien, ça me chavirait aussi, parce que je me disais que pour laisser voir sa tristesse, il lui fallait un fameux chagrin. Il se tenait un peu en dehors du groupe qui se pressait sur le quai, et il ne perdait pas de vue le lougre balancé par la marée, avec ses voiles où se lisaient en gros caractères noirs : L.H. 59, la marque du bateau, quelque chose comme son numéro matricule. Ça voulait dire : quartier de la Hougue, n° 59.

Le père demeurait immobile, les bras croisés, le regard fixe. et ce qui m'ennuyait,

c'est qu'il ne m'était pas possible de lui glisser à l'oreille quelque mot d'espoir, puisque c'était convenu.

Cependant le dernier enchérisseur, un patron de Grandcamp, se frottait déjà les mains. Quatre gents francs l'*Écureuil* au complet, même avec tous ses objets de rechange, c'était pour rien, et il s'en voyait déjà propriétaire, lorsque la voix du journaliste retentit :

— Quatre cent cinquante, dit-il d'un timbre sonore, et qui aussitôt appela sur lui tous les regards.

Tiens, qu'est-ce que ça signifiait, cette surenchère par un étranger, qui devait être du pays pourtant, puisqu'il s'entretenait si familièrement avec M. Lévêque? Et il répéta, avec non moins de fermeté et de résolution :

— Quatre cent cinquante !

Diable! Ça devenait sérieux, et le patron de Grandcamp, ainsi surpris dans son assurance d'une bonne affaire, lui jeta un coup d'œil féroce :

— Cinq cents francs ! dit-il, l'accent un peu moins assuré qu'auparavant.

Il achevait à peine que le journaliste reprit :

— Six cents! et il ajouta, Six cents francs, comptant, rubis sur l'ongle!

La chose devenant ainsi très sérieuse, je vis que le patron de Grandcamp allait bientôt abandonner la partie, et ce fut d'un ton très dolent qu'il dit :

— Six cent vingt-cinq !

Il mollissait :

- Sept cents! fit l'autre voix ; et ces deux mots furent immédiatement suivis d'un silence général. Le greffier de la justice de paix prit, à son tour, la parole :
- Sept cents francs, personne ne met an-dessus ! On peut dire que c'est une fortune, et presque pour rien.
- Huit cents, reprit le patron de Grandcamp, je sais preneur à huit cents francs.

Mais ces mots sortaient péniblement, bien qu'il se crût peut-être assuré du triomphe, lorsque la même voix sonore et bien timbrée riposta pour ainsi dire sans intervalle :

- Mille francs !

M. Lévêque en riait dans sa barbe, et je vis bien, au signe de tête qu'il fit, à l'adresse de son ami, que l'affaire, à ses yeux, était arrangée, et que le journaliste avait bien des chances de rester propriétaire du *l'Écureuil*. D'autant plus que le patron, déconfit, s'éloigna, tout d'un coup, en grommelant et en disant à quelques camarades

- Qu'est-ce ça vient faire chez nous, ces particuliers-là ?

Est-ce que, par hasard, Père Bastien commençait à comprendre quelque chose ? Peut-être ; mais ça devait être encore assez confus dans sa pensée, et les autres assistants n'étaient assurément pas moins étonnée que lui.

- Mille francs, à mille francs le lougre de pêche *Écureuil* avec tous ses objets de rechange, agrès et engins, à mille francs, dépêchons-nous ! Mille francs, est-ce dit ?

Et, pour engager quelque nouvel enchérisseur, il ajouta :

- N'oubliez pas que l'on fera l'escompte à cinq pour cent ! Mille francs !
Personne ne dit mieux ?

Il laissa passer le délai moral, qui fut même un peu plus long peut-être que de raison, et, dans le silence complet, tant l'assistance était attentive, laissa tomber ce seul mot :

- Adjugé !

Adjugé, mais à qui? C'est ce qu'il fallait savoir, et c'est ce que le greffier du juge de paix était obligé de connaître, pour passer immédiatement les écritures nécessaires. Aussi s'approcha-t-il du journaliste pour lui demander son nom.

- Le nom de l'acquéreur, Monsieur, s'il vous plaît ?
- L'acquéreur? Attendez, je vais vous le dire aussitôt.

Et se rapprochant de moi, il me demanda les prénoms de Père Bastien que je lui donnai tout de suite, et alors, s'adressant au greffier :

- L'acquéreur, Monsieur le Greffier, est le patron de pêche Jean-Baptiste Bastien, ici présent, et qui, pour naviguer désormais, n'aura pas besoin de changer de bord.

Vous jugez de l'ahurissement général ! Ils n'en revenaient pas et se demandaient ce que cela voulait dire. Le fait est que c'était un fameux coup de théâtre. Quant à Père Bastien, qui avait tout entendu, il restait là, bouche béante, se demandant si c'était vrai, et s'il était réellement bien vivant. A lui, le lougre et tout ce qui s'ensuit, à lui tout seul ? Était-ce possible ? Et il promenait des regards égarés, sur toute l'assistance, tout en prononçant des bouts de phrases hachées :

- A moi, Monsieur le Commissaire, à moi l'*Écureuil* ? Mais je n'ai pas le premier sou pour en payer la plus petite planche.

Il y en avait, dans le nombre, qui comprenaient mieux ou plus vite que lui, et qui s'entredisaient :

- A-t-il de la chance, ce Père Bastien ; car on peut dire que c'est une fortune qui lui tombe du ciel, à l'improviste.
- C'est possible, fit M. Nordez qui avait entendu la remarque, mais, pour une fois, la fortune ne fait pas fausse route.

Pendant ce temps-là, le journaliste expliquait l'affaire au juge de Valognes et au syndic, alignant, sur le gaillard d'avant de l'*Écureuil*, dix billets de cent francs, en sus, ce qu'il fallait pour les frais, déduction faite de l'escompte ; puis d'un saut, la mer étant presque étale, il s'élança sur le quai et tomba dans les bras de Père Bastien que tous félicitaient, et qui n'y était plus, tant la joie l'étouffait.

Tout à coup, nous le vîmes, après avoir embrassé à toutes forces, comme je vous le dis, l'acquéreur du lougre, nous le vîmes prendre sa course, comme un jeune homme, dans la direction du vieux Saint-Vaast, et, en moins de temps que je n'en mets à l'écrire, il disparut, au coin de la maison Asselin.

- Ça ne fait rien, dit M. Nordez, nous savons où le retrouver.

Et en effet, nous le retrouvâmes au logis, faisant du bruit, dansant comme s'il eût été pris de vin, et racontant à Maman Sophie, au milieu de ses gambades, ce qui venait de se passer, et comment l'*Écureuil* était à lui, pour toujours. Jusqu'à ce qu'il s'en allât, au fin fond de la mer.

Lorsque nous nous présentâmes au haut des marches, le journaliste, M. Edmond Lévêque, M. Nordez et moi, Maman, littéralement ahurie, n'y était plus ; et, quand elle nous aperçut, elle se jeta au-devant de nous.

- Ah ! pourriez-vous me dire ce qui s'est passé, Monsieur Nordez? Je crains bien que Bastien n'ait perdu la raison.
- Rien que de très heureux pour vous, Madame Bastien, répondit le maître d'école, et pour tous les vôtres.
- Alors, le lougre de pêche de Larsonneur, c'est à nous, maintenant, à nous seuls ?
- Comme vous le dites, Madame Bastien.
- Ah ! Monsieur Nordez, je vous en prie, criez bien fort, pour que je vous entende.

Et se rapprochant du patron, toujours dans un état d'exaltation sans pareille :

- Frappe-moi, Bastien, donne-moi des coups, car je ne sais pas si je dors ou si je veille. Et les petites, où sont-elles, et Philippe?
- Me voilà, Maman, m'écriai-je, avec M. Edmond Lévêque, M. Nordez, et aussi le monsieur d'hier soir.
- Alors, c'est bien vrai, l'*Écureuil*... Bastien patron et propriétaire... mais c'est un vrai miracle et ma foi, si je dors, j'ai bien peur de me réveiller.
- Il n'y a pas le moindre miracle dans l'affaire. Un bateau est à vendre, on l'achète, on le paye comptant, et voilà toute l'histoire, Madame Bastien, dit le journaliste ; c'est ce qui vient d'arriver à votre mari il a payé sans s'en apercevoir, de même qu'il payera les réparations, car il en faut faire, et c'est Edmond Lévêque qui s'en chargera et qui promet de mener rondement le travail. Il a tout crédit pour cela ; avec lui les choses seront finement faites, et ça ne sera pas long, hein, mon vieux ?
- Mettons quinze jours de temps et cinq cents francs d'argent, et ça ne dépassera pas cela d'une heure ni d'un centime.
- Alors, adjudgé, reprit l'autre, en imitant la voix du greffier de paix ; en attendant, je crois qu'il ne serait pas trop tôt de se mettre quelque chose sous la dent.

Et Maman qui peu à peu se faisait à son grand bonheur :

- Ah ! Monsieur, vous n'allez pas vous en aller sans nous dire votre nom, car il faut que tous ces enfants se le rappellent tous les jours.
- Alfred Surmont, dit-il, mais ne vous emballez pas là-dessus, car je ne suis qu'intermédiaire dans l'affaire, et c'est à mes lecteurs qu'il faut en reporter tout le mérite ; et si vous voulez me faire plaisir, nous n'en parlerons plus.

Et pendant que Père Bastien faisait comme Maman Sophie et se tâtait les côtes, pour voir s'il était bien vivant, ce diable d'homme s'approcha de la fenêtre qui s'ouvrait sur la rade où le flot baissait et se mit à s'extasier sur la beauté du paysage. Pour le quart d'heure. c'était en effet très joli, car une foule de petites voiles circulaient un peu partout et la tour de La Hougue, dans le fond du décor, se dressait, au-dessus des bastions nouvellement terrassés. Tout d'un coup, il se retourna vers Maman Sophie.

- Savez-vous ce que vous devriez faire ? Nous voilà trois ici, M. Nordez, Edmond Lévêque et votre serviteur, pas tout à fait morts de faim, mais presque, et la moindre matelote ferait très bien notre affaire. Ça sera comme qui dirait le repas des adieux, et avant de nous séparer, nous trinquerons à la santé de *l'Écureuil* qui se portera très bien, quand le gaillard que voilà lui aura recousu la peau. Est-ce dit? C'est dit. J'aperçois là, dans un plat, des plies qui n'ont pas mauvaise mine, et avant une demi-heure. nous y goûterons.

Et le voilà parti, sans attendre la réponse, M. Nordez et M. Lévêque sur ses pas. Ils avaient disparu au tournant de la rue que Maman n'était pas encore hors de surprise ; mais, ça n'empêche pas qu'il fallait s'y mettre, et sans perdre de temps. Le poisson, d'ailleurs, était vidé, nettoyé, gratté, tout prêt à être jeté dans la casserole, avec le beurre et tous les ingrédients nécessaires, tout hachés et coupés, les oignons, les cives, le persil et l'estragon.

Mais c'est alors que Maman se trouva très embarrassée, non qu'elle eût peur de rater son fricot ; mais le couvert, mais la nappe et le reste, où trouver cela, et qu'est-ce qu'on allait devenir?

Elle envoya aussitôt les petites chez les voisins, pour en rapporter des assiettes, et, s'il était possible, des couteaux propres. Quant à la nappe, il n'y fallait pas songer, c'était introuvable.

Père Bastien, un peu revenu à lui-même, s'en alla chez le boulanger, après cela chez le débitant Carus où, pour le moment, il y avait de très bon cidre. Pour le reste, dame, on verrait! Et il était en train de conférer, avec Maman, au sujet de ce qu'il fallait pour le repas, car vraiment, une matelote, si abondante qu'elle soit, ça n'est pas suffisant ; mais ils furent bien vite tirés de peine par les trois convives, tous chargés de quelque chose.

M. Surmont posa, dans une large assiette, sur la table, un énorme poulet froid, M. Nordez des tranches de jambon très appétissantes et M. Lévêque tira successivement de ses poches quatre bouteilles de vin coiffées d'un merveilleux cachet rouge, et qu'il rangea symétriquement, en homme qui s'y connaît.

Il fallait voir comme les petites écarquillaient les yeux, à la vue de tant de bonnes choses inconnues chez nous !

Et ma foi ! l'on s'y mit, comme on put, en dépit des restrictions de Maman qui s'excusait. Quand elle apporta, dans un plat creux, la matelote appétissante, toutes les narines se dilatèrent ; elle servit, elle-même, non sans une certaine affectation, je dois le dire, ayant bien soin de ne pas laisser s'en aller la chapelure qui, sur le ventre blanc des plies, s'étalait, d'une belle couleur dorée, à cause du beurre qu'elle s'était bien gardé de ménager. Et, tout autour du plat, elle avait disposé, symétriquement, des tranches de pain à travers lesquelles la bonne sauce montait, et

qui s'affaissaient. Ce fut par là que M. Surmont commença :

- Voilà qui est fameux, dit-il, archi-fameux
- Je te crois, fit M. Lévêque, et pour sûr, on ne fait pas mieux à Paris !

Et Père Bastien, qui ne se sentait plus d'aise, appuya tout naturellement :

- Pour ça, dit-il, c'est sûr que Sophie s'y entend, et que ça ne la gêne pas de faire de fameuse cuisine ; mais, c'est l'occasion qui lui manque.

De fait, le plat fut ce qu'on appelle nettoyé ; et je n'insisterai pas sur le reste. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne mangeai pas beaucoup, ce jour-là, parce que le grand bonheur de la maison me nourrissait et que je me faisais, à part moi, une foule de réflexions.

C'était fini ; le sort de la famille était désormais assuré et, pour moi, je n'avais plus qu'à reprendre ma vie vagabonde, sur la mer, avec le capitaine Baudry. si quelques nouvelles de lui me parvenaient.

Mais, en dépit de la gaieté du repas, je songeais à ce grand bonheur qui tirait de peine Père Bastien, c'est-à-dire l'arrachait à la misère inévitable, et qui tenait à ceci que j'avais fait naufrage, que le hasard avait jeté sur ma route, après mon sauvetage, ce garçon si plein de générosité et de bonhomie, et, qu'en somme, si la famille était pour longtemps heureuse, c'est que j'avais failli périr, et qu'un hasard s'était entremis pour le salut des miens.

Ainsi vont les choses, on ne sait la plupart du temps, ni pourquoi, ni comment. Moi, je m'imagine qu'elles sont arrangées pour le mieux, grâce à des décisions dont la portée nous échappe, et pendant ma carrière déjà longue, j'ai toujours vu des camarades tirés de peine grâce à des interventions inexplicables, surtout inattendues.

Enfin, je ne veux même pas chercher à approfondir et je m'en tiens aux faits. Ils existent, donc ils ont une cause ; et quand ils se traduisent comme dans le cas du Père Bastien, c'est-à-dire par la fortune inespérée, succédant aussitôt à la ruine, tout au moins à la misère presque certaine, je me demande si la rencontre d'un pauvre diable de ma sorte, roulé par le cyclone sur un rocher perdu dans la mer, avec le journaliste qui nous apportait le salut, n'est point le résultat de combinaisons profondes auxquelles nous ne comprenons rien du tout.

C'est plus tard que ces réflexions me sont venues à la pensée, car, pour le moment, je prenais part à l'allégresse générale, et j'étais en admiration comme mes sœurs, du garçon qui m'avait rapatrié et qui, de temps eu temps, tendait son verre pour que Père Bastien le remplit, et pour trinquer avec toute l'assistance, ayant un mot aimable pour tous. Et, quand vint le moment du café, il se leva et dit :

- Madame Bastien, je bois à votre santé et à celle de tous les vôtres ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que ce jour comptera parmi les plus heureux de ma vie. Je reviendrai par ici, et j'ai l'assurance que ça marchera pour le mieux. La charité, voyez-vous, mes amis, il n'y que cela de vrai au monde ; il s'agit seulement de la bien placer. Ce que je vous demande, c'est de ne pas être impitoyables pour les autres, mais, au contraire, compatissants pour toutes les misères matérielles ou morales. Il n'y a pas que ceux qui meurent de faim, pour être malheureux, et tous ceux qui souffrent sont dignes de compassion ou d'indulgence. J'ai l'air de vous faire un sermon, n'en croyez rien, et trinquons cordialement à de plus à plaindre que nous.

Il nous sembla que c'était très bien dit, et raison fut faite amplement. Pour mon compte, je crus que M. Nordez avait parlé, et que le journaliste faisait allusion aux malheurs immérités de Loïse Rouvillois. Mais, le moment n'était pas venu de parler d'elle, et je n'aurais pas voulu pour tout au monde attrister par une réflexion quelconque un pareil jour de fête. Mais le bonheur inattendu des miens contrastait trop avec la misère que j'imaginai pour que ma satisfaction fût complète. Et je

faisais de grands efforts sur moi-même, pour ne point laisser paraître la lourde mélancolie qui m'envahissait.

XI

Peindre les grandes joies ne me semble pas chose facile. Ici, les termes me manquent comme ils avaient manqué au Père et à la Mère, pour témoigner leur grande reconnaissance à notre bienfaiteur, lorsqu'il nous serra la main avant de reprendre le chemin de Paris. Tout le cœur de Père Bastien passa dans une interminable étreinte ; quant à Maman, elle pleurait et de temps en temps, passait le coin de son tablier sur ses yeux ; et immédiatement les quatre filles firent de même, trouvant sans doute que c'était très bien. Même les deux plus petites sanglotaient à fendre l'âme.

A cinq heures du matin le lendemain, j'étais à la voiture de Jacques Legardinier, qui faisait le service de la poste, et qui devait arriver à Valognes pour l'express de Paris, celui pris par Larsonneur aussitôt après sa déconfiture. M. Surmont s'y trouvait, et je m'approchai pour lui dire adieu. Ça lui fit plaisir, car il me donna une solide poignée de main, et avant de grimper dans le coupé de la diligence :

- Tu sais, me dit-il, quand le moment sera venu, n'oublie pas ce que je t'ai dit, à l'endroit des officiers de Cherbourg ! A ta place, je m'arrangerais de façon à faire mon service militaire le plus tôt possible.
- C'est aussi mon idée, Monsieur, répondis-je, et quand l'heure aura sonné, je vous en aviserai ; mais je vais faire encore deux ou trois voyages, si cela se peut, avec le capitaine Baudry, après quoi, je me rendrai à la division des équipages.

Le postillon s'installant sur son siège, il fallut partir ; les chevaux tirèrent dur pour démarrer et aussitôt se mirent à trotter. Moi, je repris le chemin du logis, en me disant que la guimbarde du père Legardinier emportait le meilleur des hommes que je ne reverrais peut-être jamais !

La matinée était radieuse, et je m'en revins par le quai, où les goélettes de Larsonneur étaient amarrées à vide, pour être vendues l'une après l'autre ou en bloc, au gré des enchères, soigneusement peintes à neuf et astiquées, pour leur donner une allure plus marchande ; et des hommes un peu partout raclaient les mâtures, avant de les enduire de galipot.

Cela formait une ligne très longue, une véritable flotte de jolis et solides navires, avec lesquels on disait que Larsonneur faisait de si excellentes affaires, et qui peut-être en enrichiraient d'autres, plus adroits et plus clairvoyants que lui.

Avoir, entre les mains, tant et de si bons moyens de réussir, et s'en aller dans la misère, après avoir fait tant de victimes trop confiantes, c'est une chose que je ne m'expliquais pas.

Un hasard sans pareil voulait que Père Bastien s'en tirât et plutôt même plus heureux qu'avant. Mais les autres, éclopés par douzaines, comment s'y prendraient-ils pour vivre et pour faire vivre leurs familles nombreuses?

Je pensais à cela, tout en marchant lentement, et je pensais aussi que, dans le grand nombre de ces malheureux, il y aurait bien, à notre endroit, quelque envie, parce que, dans l'infortune, on ne regarde pas généralement sans peine le bonheur des camarades.

Je me trouvais précisément à l'endroit d'où j'avais aperçu naguère, venant de Tatihou, à pied sec, le patron Rouvillois, que tous croyaient mort, à la maison, et qui, comme moi, avait miraculeusement échappé à la mer.

Le gai soleil inondait de ses rayons toute la baie, complètement vidée par le jusant, et ce n'était que bien loin, par delà la pointe de Réville, que se montrait la ligne bleue de la mer, avec une douzaine de petites voiles qui semblaient naviguer dans

le ciel. C'était la joie de la nature insensible aux malheurs des hommes, et qui flambait, d'une façon charmante, sous l'embrassement matinal. A cause de la vente Larsonneur. il y avait encore du mouvement et de la vie ; les coups de marteau des calfats, assis dans leurs petits sièges suspendus, résonnaient, mêlant leurs coups répétés au bruit plus sonore et plus brutal des gros marteaux dans les forges de marine, où l'on réparait des ferrures endommagées ; et, tout le long du quai, les vieux retraités levés avec le soleil, histoire de chauffer, à ses rayons salutaires, leurs douleurs, et leurs rhumatismes, devisaient des choses du jour, comme d'habitude, en faisant les cent pas.

Je passais en m'éloignant d'eux, pour éviter leurs questions, car leur curiosité de désœuvrés devait être mise en éveil par la vente de la veille. Mais un insurmontable désir de voir l'*Écureuil* me rapprochait du quai. Il était là au fond du chenal, couché sur le flanc dans la boue, avec cette apparence triste des navires qui semblent morts, quand la mer les abandonne. Mais il n'y en a pas pour longtemps, et quand le flux, petit à petit, les redresse, ils se mettent à danser sur l'eau, à tirer sur les câbles, comme satisfaits de se savoir ressaisis par la mer. Il n'y a pas, au monde, d'objets inertes pour paraître si vivants, et c'est plaisir de les voir remuer, sous l'action du flot, avec des mouvements que l'on dirait parfois raisonnés.

Ainsi, c'était pour Père Bastien, ce joli petit lougre qui se comportait si bien à la mer, et qui, une fois rhabillé par M. Edmond Lévêque, ferait encore bonne figure ! Rien ne pouvait le lui reprendre, si ce n'est la mer elle-même, et grâce à lui, l'aisance., plus grande même, ne fuirait pas la maison.

De toute la flotte de Larsonneur, lui seul, sans doute, resterait à Saint-Vaast ; et ce ne serait peut-être pas sans quelque rancœur que d'autres pêcheurs, totalement ruinés par la faillite, regarderaient la fortune de Père Bastien sauvée, on pouvait le dire, par un véritable miracle.

En rentrant au logis, après quelques heures de promenade matinale le long des quais

et aussi le long du chemin où la cambuse de Rouvillois était close, j'y trouvai une lettre où le capitaine Baudry, qui m'offrait un embarquement avec lui Il s'agissait de partir du Havre, pour Portbail, à bord d'un petit brick, *l'Édouard*, qui devait y prendre un chargement de soude pour Saint-Brieuc. Après cela un gagnerait Bordeaux, d'où l'on reviendrait à Caen, avec une cargaison de vins. Mais il fallait se dépêcher, partir au plus vite et gagner le Havre, par le bateau à vapeur de Caen.

Il n'y avait pas place à la moindre réflexion, et j'écrivis aussitôt au capitaine Baudry, que je le remerciais beaucoup, et que le surlendemain je serais au Havre, à son bord.

Une séparation, après ce qui m'était arrivé à mon dernier voyage, n'était pas 'chose très gaie ; mais qu'y faire ? Les marins, après avoir échappé à la mort, ne prévoient point les dangers futurs, et ils aiment d'autant plus la mer que celle-ci leur en fait voir de plus cruelles. Père Bastien s'efforça, cependant, de me retenir.

- Pourquoi ne resterais-tu pas ici, puisque, grâce à loi, l'*Écureuil* m'appartient ? Avec un homme en plus, nous ferons d'excellentes affaires et tu les continueras pour ton compte, quand je ne pourrai plus naviguer.

Maman insista de même, et les quatre sœurs s'y mirent ; mais mon parti était bien pris :

- C'est impossible, dis-je ; me voilà d'âge à faire mon service à l'État, et le plus tôt sera le mieux. Après cela, du moins selon toute apparence, je reprendrai ma vie de matelot au commerce, jusqu'à ce que je commande à mon tour. Cela vaudra mieux pour tous, et je suis sûr que M. Nordez serait de mon avis.
- Pour l'avenir, cela vaut mieux, c'est sûr, et tu es d'âge, en effet, à savoir ce que tu veux faire. Mais enfin, patron d'un lougre de pêche comme l'*Écureuil*, on gagne sa vie tout de même, et que demander de plus?
- D'abord, dit Maman, en servant dans la division, des équipages de Cher-

bourg, on te verrait souvent. Huit lieues, c'est bientôt fait, dans la guimbarde de Mariage.

- Ce n'est pas cela, Maman. Une fois à la division, rien ne dit qu'on y restera, et pour ma part, je ne demanderais qu'à prendre de l'air au plus vite. Il faut que je voie du pays, voilà la vérité ; et Père Bastien en aurait fait autant à mon âge.
- Va, c'est tentant, pour sûr, reprit Père Bastien, et puisque c'est ton idée, tu n'as qu'à la suivre, les marins sont faits pour naviguer comme les oiseaux pour voler, à la condition de ne jamais oublier la maison.

Il n'y avait plus qu'à préparer mon sac, chose à laquelle Claudine s'entendait merveilleusement, et à reprendre la vie vagabonde, entre le ciel et l'eau.

Mais, avant de partir, je voulus mettre à exécution une idée qui m'était venue, en réfléchissant, c'est-à-dire faire tout le possible pour savoir ce qu'était devenu Rouvillois, et, dans la journée, je me rendis chez le commissaire de la marine, qui m'accueillit avec beaucoup d'amabilité ; il ne restait qu'à lui exposer l'objet de ma visite, mais c'est là que ça devenait difficile. Enfin, je pris, comme on dit, mon courage à deux mains et j'entrai tout droit en matière :

- Monsieur le Commissaire, fis-je, je viens réclamer de votre obligeance un service, s'il vous est possible de me le rendre.
- Parle toujours, mon garçon, que je sache de quoi il retourne.
- Voilà, Monsieur le Commissaire : vous avez sans doute connu par ici le patron Rouvillois, disparu sans que l'on puisse dire par où il s'en est allé. Eh bien, je voudrais savoir où il est.

Il me sembla voir le commissaire sourire, et le sang m'en monta aux joues, parce qu'il pensait certainement à Loïse et qu'il se disait, du moins je le croyais :

- Voilà un gaillard en peine du père, pour avoir des nouvelles de la fille.

Mais ça ne fut pas long et il dit bientôt :

- Ça pourra se faire, et tu viendras me voir à ton prochain retour par ici, car je suppose que tu ne vas pas rester à Saint-Vaast les bras croisés.
- Bien sûr, Monsieur le Commissaire, car dès demain soir je serai au Havre, à bord du brick *Édouard*, capitaine Baudry.
- Et pour un long voyage?
- Pas très long, Monsieur le Commissaire : du Havre à Portbail, de Portbail à Saint-Brieuc, puis de là à Bordeaux et retour à Caen, après cela, je ne sais plus rien.
- En voilà au moins pour six semaines, fit-il ; pendant ce temps-là, je te promets de faire des recherches et de te donner, au retour, des nouvelles de Loïse Rouvillois.

Je savais bien que ce diable d'homme m'avait deviné, mais je rougis davantage encore, et c'est la voix tremblante que je lui dis, en le remerciant :

- C'est sûr, Monsieur le Commissaire, que ça me ferait grand plaisir.
- Allons, va, mon garçon, et conduis-toi toujours bien ; tu me trouveras toujours ici, si tu as besoin de moi.

Je m'éloignai, très satisfait, convaincu du pouvoir du commissaire qui, dans quelques semaines, me donnerait les nouvelles tant désirées, et le lendemain soir j'étais au Havre où je trouvai bientôt, dans le bassin du Commerce, l'*Édouard*, un joli brick de deux cents tonneaux, très coquet, avec la ligne blanche de ses faux sabords sur sa coque toute noire.

Le capitaine Baudry avait reçu ma lettre et m'attendait ; il était dans la chambre, en train de souper, et me fit descendre, dès qu'il m'aperçut :

- A la bonne heure, dit-il, voilà de l'exactitude, ou je ne m'y connais pas ! Et Bastien, que vas-tu m'en dire ? Tout le monde se comporte-t-il bien à la maison ?
- Pour le mieux, Capitaine, et l'on m'a chargé, pour vous, de toutes sortes de compliments.

Alors, je lui racontai le grand bonheur survenu et la situation de la famille sauvegardée, grâce à ce que l'on connaît.

- Il y a de fameuses canailles sur terre, dit-il, mais aussi de braves gens et ceux-ci font oublier les autres. Eh bien, voilà ; je t'ai gardé à mon bord une place de matelot, ça te va-t-il ?
- Je crois bien, capitaine, et savez-vous ce qui me réjouit, après le plaisir de naviguer avec vous ? C'est de revoir, de loin, les Écrehous et la cambuse du vieux Pinel.
- As-tu soupé, me dit-il, et n'as-tu point besoin de te mettre quelque chose sous la dent ?
- Dame ! ce n'est pas de refus, capitaine, et je casserais volontiers une croûte, avant de m'endormir.

Avec la croûte, j'eus une tranche respectable de petit salé rose et tendre ; et pendant que je mangeais, le capitaine m'interrogeait et me mettait au courant de ma besogne. Nous devons appareiller dans les quarante-huit heures, de façon à nous trouver à Portbail pour un chargement de soude tout prêt, et qui nous attendait.

C'était dans les premiers jours de juillet, où sur les côtes Ouest de la Manche, principalement dans les parages rocheux, les riverains cuisent les algues et les varechs. Cela fait, tout le long des grèves, un spectacle assez curieux, avec la fumée des fours creusés dans le sable, et qui se disperse au gré du vent, tantôt montant tout droit dans l'air, tantôt s'évasant en nappes horizontales qui courent parallèlement à la grève, et ressemblent à ces longs nuages plats que l'on nomme des stratus et qui

s'en vont, en s'amincissant, à des distances infinies.

Lorsque nous arrivâmes en vue de la profonde baie de Portbail, il était environ huit heures du soir, et déjà le crépuscule s'accroissait. Le temps étant très doux et très calme, nous faisons très peu de route, malgré toute la voilure déployée, et rien n'était plus beau que ces côtes de la France, vues du large et illuminées par le soleil estival qui s'en allait dans l'Ouest rouge comme un foyer et qui, dans la fournaise du couchant, embrasait les Écrehous, les Dirouilles et toutes les Îles de l'archipel.

L'atmosphère était si limpide, qu'à longue distance, je reconnaissais la cahute du vieux Pinel et, beaucoup plus loin, le phare de Carteret dont la lanterne flamboyait d'une façon extraordinaire, en plein frappée par le soleil couchant.

Il n'est pas, sur la mer, d'heures plus belles que ces heures-là. La brise étant faible et peu favorable, nous étions obligés de louvoyer, de tirer des bordées, pour pénétrer dans cette baie profonde qui s'emplit et se vide, à chaque marée, dans les grandes eaux ; pourtant, grâce au peu de brise qu'il y avait, venant de terre, nous entendions distinctement tous les bruits du soir, notamment le son des cloches des églises riveraines qui font une si douce musique.

Enfin, nous pénétrâmes, dans la baie où nous mouillâmes, et où le jusant nous laissa bientôt à sec, couchés sur le flanc. Mais, dès la marée suivante, nous allâmes nous amarrer le long de la jetée, à une place où les blocs de soude étaient entassés. Le chargement commença et marcha très vite ; de sorte que le surlendemain, dès qu'il y eut assez d'eau sous la quille, nous appareillâmes, avec une bonne petite brise de terre, une brise de beau temps qui, sans faire faire beaucoup de chemin, assure la route.

Nous étions à l'ouvert de la baie, au moment même du crépuscule, toutes voiles dehors, et prêts à mettre le cap à l'Ouest, après avoir gagné le large, lorsque nous aperçûmes une embarcation qui en traînait une autre à la remorque. Elles se

dirigeaient vers Portbail et devaient nécessairement passer à notre portée, et comme il n'y avait pas grand manœuvre à faire, à cause de la brise très maniable qui nous poissait, la curiosité s'en mêlant, nous nous penchâmes sur le bastingage de bâbord, et les deux embarcations ne tardèrent pas à nous longer.

La première, celle qui remorquait l'autre, était une patache de la Douane, montée par six hommes et le patron ; mais il y en avait quatre autres, assis sur les bancs, de façon toutefois à ne pas gêner la manœuvre, tandis que l'embarcation remorquée suivait à vide, c'est-à-dire sans un homme à bord.

- Voilà des fraudeurs qui se sont fait pincer, dit le capitaine Baudry, et qui me paraissent sûrs de leur affaire. Pas la peine vraiment, histoire de passer du mauvais tabac et du plus mauvais gin !
- C'est une maladie dont on ne guérit pas, repris-je. La fraude, ça ne rapporte plus grand chose, et il y en a qui la font pour le plaisir, ou par tradition de famille.
- Belle avance, vraiment ! Courir des risques pour s'enrichir, passe encore ? Mais se faire arrimer comme cela, pour un méchant chargement de tabac anglais, je me demande où est le bénéfice ? Il me semble que la pêche serait plus rémunératrice, et aussi beaucoup plus honnête. Qu'en penses-tu, Philippe ?
- J'ai toujours entendu dire, capitaine, que le métier de fraudeur est un métier de paresseux.
- Ça n'est pas tout à fait juste, mon garçon, car les gaillards courent des risques. A mon estime, c'est plutôt métier de noceurs qui jouent le tout pour le tout. Sils passent, c'est bon ; s'ils ne passent pas, tant pis ! Mais il faut de rudes matelots pour un pareil métier, surtout quand il rapporte si peu.

En passant le long du bord, il y avait encore assez de jour pour distinguer les physionomies des matelots de la Douane, et celles de leurs prisonniers, résignés en apparence, les mains sur les cuisines et la tête dans la poitrine. Et quelle ne fut pas

ma stupéfaction, lorsque, dans un des fraudeurs, je reconnus Rouvillois, la barbe longue, emmêlée, les cheveux en broussaille, et les yeux aux paupières rougies, luisant au milieu de tout cela, avec des éclairs de rage concentrée.

Involontairement, poussé par un sentiment facile à comprendre, je le hélai. Il se redressa et me reconnut.

- C'est toi, Philippe ! S'écria-t-il.
- Moi-même, patron Rouvillois et désolé de vous dire qu'on ne pense pas trop de bien de vous, là-bas. depuis votre éloignement.

Il haussa les épaules, en une sorte de geste désespéré ; mais, comme nous faisons de la route, la patache de la Douane également, la conversation ne pouvait pas durer longtemps ainsi, et je n'eus que le temps de lui jeter ces quelques mots :

- Patron Rouvillois, tout ça ne surprendra personne, car ça ne pouvait pas finir autrement.

Mais, je me repentis aussitôt de ces mots sévères, en songeant à la pauvre Loïse.

Elle était là, et pendant nos quarante-huit heures de séjour à Portbail, j'aurais pu la voir? Maintenant, je n'avais plus besoin du concours de Monsieur le Commissaire de l'inscription maritime de Saint-Vaast ; Loïse habitait quelque part dans ce bourg qui, peu à peu, se perdait dans les brumes vespérales. J'en avais la certitude, et après? Pas moyen de débarquer ! Et, à mesure que les deux embarcations s'éloignaient vers la terre, l'*Édouard* gagnait le large, faisant route en plein Ouest, pour atteindre la Bretagne, de sorte que mon chagrin augmentait de savoir Loïse seule, car les fraudeurs saisis allaient nécessairement être dirigés sur la prison de Coutances.

A notre retour à Caen, venant de Bordeaux, serait-elle encore à Porthail ou dans les environs? Vivrait-elle encore, seulement, maigre et chétive comme je l'avais vue à

Saint-Vaast, lors de notre dernière rencontre ?

Alors, le capitaine se rapprocha de moi et me dit :

- C'est le père de la petite Loïse ?
- Lui-même, capitaine.
- Tu penses donc toujours à elle?
- Toujours, capitaine
- Et ça ne te ferait rien d'être le gendre d'un pareil beau-père?
- Je ne dis pas précisément cela, capitaine Baudry, mais je suis bien triste, allez!
- Si tu veux m'en croire, reprit-il, tu ne songeras plus à cette rencontre ; te voilà bientôt un homme, et tu n'as plus à tenir compte de tes caprices d'enfant.

Je ne répondis rien, parce que j'en avais trop gros sur le cœur, d'abord de savoir Loïse Rouvillois toute seule, et pour longtemps, car la condamnation de son père était sûr ; aussi de penser qu'au bout de mon voyage, je ne la retrouverais peut-être plus là, si elle vivait encore, et que la volonté des miens s'opposerait éternellement à tout projet entre nous, jusqu'au jour où, majeur, j'aurai le droit d'agir à ma guise et de faire ma femme de celle que j'avais connue toute fillette, et qui m'aimait comme je l'aimais moi-même, dans toute la simplicité de son cœur.

En ce moment, nous roulions un peu, quoique la voilure du brick, orientée grand largue, soutint le navire faisant bonne route. Le capitaine me donna l'ordre de prendre la barre et d'avoir l'œil au compas, en plein Ouest, dans la direction de l'ouvert de la Manche ; puis, il se ravisa, pensant à ceci que je n'étais pas familiarisé avec les feux ni avec la carte marine, indispensable en ces parages dangereux :

- Tout bien considéré, dit-il, vas dormir, mon garçon, et, surtout, ne fais pas de mauvais rêves. Je crois te l'avoir déjà fait comprendre, je ne veux pas de visages funèbres à mon bord. A Saint-Brieuc, si le cœur t'en dit, je te

débarque, c'est à prendre ou à laisser ; mais tu te rapatrieras comme tu l'entendras, et je me fiche du reste. Est-ce compris ?

— Parfaitement, capitaine, répondis-je

Et, faisant un grand effort sur moi-même :

— Je crois que vous vous méprenez sur mes intentions ; je me suis engagé à votre bord, et vous pouvez être tranquille, capitaine, ce n'est pas moi qui vous ferai défaut.

Il me fit un geste de congé et prit lui-même la barre pendant que je gagnais mon cadre, où je dormis fort peu, tout en songeant à cette étrange et providentielle rencontre. Ne savais-je pas où était Loïse Rouvillois, et n'étais-je sûr, ou presque, de la retrouver, si elle était encore de ce monde?

XII

Les choses s'accomplirent comme il avait été convenu, sans accrocs et sans avaries, et une fois à Caen, avec son chargement de vins, le capitaine Baudry trouva un ordre de sa maison pour faire, aussitôt que possible, voile sur Christiania, afin d'y prendre un chargement de bois du Nord, à destination de Honfleur.

Il me fallut, pendant les douze journées que nous passâmes à Caen, une force surhumaine pour ne pas solliciter la permission de m'absenter pendant quarante-huit heures. Portbail, ce n'est pas très loin, il est facile d'y arriver en moins d'une demi-journée, mais je me disais qu'il me faudrait du temps pour retrouver Loïse, qu'elle était déjà loin peut-être, puisque Rouvillois, arrêté et convaincu de fraude, expierait bientôt ses vices dans la prison de Coutances.

— Quand je reviendrai, me disais-je, quand il me sera possible de la rejoindre, ou plutôt de me mettre à sa recherche, il sera sans doute trop tard !

N'importe! Le moment venu de mon enrôlement dans la division des équipage de la flotte, j'aurais bien la libre disposition de quelques journées ; alors, à peine débarqué, je m'en irais vers Portbail, où j'apprendrais certainement quelque chose. Cette pensée me donnait de la patience et, pendant que nous faisons route vers la Norvège, dans les heures de calme, je travaillais de mon mieux, pour m'initier à la partie théorique du métier de maître-caboteur.

C'était encore la meilleure et la plus sûre manière de passer le temps, c'est-à-dire de le laisser couler vite, et le capitaine Baudry faisait de son mieux pour m'instruire. Mais, quoique possédant à fond les règles de son métier, la clarté lui manquait pour en faire bénéficier les autres. Il était savant, mais ne pouvait faire part de son savoir, la facilité de s'exprimer lui faisant défaut, de sorte qu'il me fallait m'initier moi-

même aux secrets des problèmes de la navigation.

Je passe sur ces journées, ces semaines et ces mois. Toujours est-il qu'au bout de neuf mois de voyages presque toujours heureux, l'*Édouard* revint au Havre, pour réparations urgentes, et que l'équipage fut momentanément congédié.

Le hasard voulut que, dans un cabaret du port où je prenais mes repas, l'*Édouard* désarmé, jusqu'à nouvel ordre, je fisse la rencontre d'un patron de sloop de Cherbourg, qui regagnait son port d'attache. En qualité de pays, il me reçut à son bord sans autre rétribution que celle d'un coup de main, en cas d'urgence. De Cherbourg à Portbail, la distance est encore assez longue ; mais j'avais en poche pas mal d'économies, car il n'était plus question de transmettre ma paye à Saint-Vaast, et je savais qu'en prenant la voiture pour Bricquebec où l'on changeait à destination de Barneville et de Portbail, j'en avais tout juste pour cinq heures.

Dans la plupart des ports où nous nous étions arrêtés, j'avais reçu des nouvelles de Saint-Vaast, toujours les mêmes. Tout allait bien à la maison, et l'*Écureuil* était assez heureux à la mer ; mais Claudine, qui écrivait, restait muette sur le compte des Rouvillois. Ce fut au Havre seulement, en rentrant, que je trouvai une lettre où elle me racontait la mésaventure du patron, son interneement dans la prison de Coutances, et la condamnation, survenue au bout de trois mois passés de détention préventive, à un an de prison, à partir du jour de l'audience, et avec cela, une amende que Rouvillois était bien incapable de payer. Et Claudine ajoutait, naïvement : « Ça devait finir ainsi, et c'est un vrai bonheur pour nous de penser que Loïse n'est plus dans ta mémoire. Ici, nous ignorons encore où elle est. »

Ça n'était pas possible, à cause du bruit de l'affaire, mais on ne voulait pas m'en instruire, voilà la vérité!

Qu'est-ce qu'elle en savait, cette Claudine, et sous quelle inspiration s'exprimait-elle de la sorte? Cet acharnement après une innocente m'irritait, et c'est pour cela même

que je résolus de gagner d'abord Portbail, pour être mieux instruit, et surtout pour revoir Loïse. Mais du temps s'était écoulé, depuis le soir où Rouvillois m'était apparu, dans la patache de la Douane, neuf mois tout juste, employés à courir toutes les mers d'Europe. Et que de choses se passent, avec le temps, surtout quand il s'agit d'une fille délaissée, abandonnée, livrée à elle-même!

Par une belle soirée de fin de mai., la voiture publique me débarqua à Portbail, et je me fis indiquer, par le postillon, une auberge où l'on pouvait passer, à bon compte, quelques journées. Celle que je choisis, parmi deux ou trois autres, se trouvait à quelques mètres de la vieille église, dont le portail est souvent mouillé par l'écume, lors des grandes marées, surtout quand elles sont poussées par le Sud-Ouest.

Aussitôt entré, je demandai une chambre pour la nuit, et à souper le plus tôt possible, car j'avais l'estomac dans les talons. Une tranche de jambon sur la tuile, ça faisait très bien mon affaire ; et pendant que la maîtresse de l'endroit procédait à la cuisson et mettait mon couvert, j'engageai la conversation, d'abord d'une façon banale :

- Est-ce qu'on entend parfois parler de Pinel, le roi des Écrehous?
- Il n'y a pas huit jours qu'on l'a vu par ici ; mais ses escapades sont rares, et le vieux sauvage aime bien mieux rester dans son ermitage de Blanque-Île.
- Tel que vous me voyez, il n'y a pas bien plus d'une année, sans lui, j'étais mort pour de bon.
- Il me semble bien qu'on a parlé de cela, par ici.
- Oui? Et j'y suis revenu depuis, avec un brick qui venait charger de la soude pour la Bretagne.
- Ça. tous les ans, à la même époque, nous voyons bien une demi-douzaine de navires pour le même commerce.

A ce moment, l'aubergiste me servit ma tranche de jambon, toute parfumée, avec une bouteille de cidre de belle couleur, et qui donnait soif, rien qu'à la regarder ; alors, tout en entamant le repas, et de l'air le plus naturel du monde, je poursuivis :

- Il me souvient même qu'en reprenant le large, vers le crépuscule, nous aperçûmes la patache de la Douane traînant à la remorque une embarcation de fraudeurs. Est-ce qu'on fraude toujours dans ces parages ?

Elle me regarda d'un air très soupçonneux et ne répondit rien. Voyant cela, je lui dis, avec bonne humeur :

- Ce que je vous en dis, c'est pour mon plaisir; et si, pour vous rassurer, il faut vous montrer mes papiers, vous pourrez voir qu'ils sont en règle.
- Ah ! dit-elle, je ne soupçonne rien, et la fraude ne me regarde pas. Si des contrebandiers de la côte et des îles viennent parfois manger ici, il leur arrive de s'y trouver côte à côte avec les matelots de la Douane, et puis, savez-vous, il faut bien que tout le monde vive ! Autrefois, oui, ça marchait, et il y a des gens du pays qui s'y sont enrichis; mais tout ça, c'est fini, ou à peu près, et c'est nous qui y perdons, en fin de compte.
- Si je vous parle de cela, repris-je, c'est que je suis de Saint-Vaast, et qu'il me sembla bien reconnaître, le soir en question, parmi les prisonniers de la patache, quelqu'un de chez nous, et qui s'appelait Rouvillois.
- C'est la vérité, dit-elle, avec une sorte d'emportement, un pas grand chose, et qui pour sûr ne nous payera jamais ce qu'il a bu ici de cidre et d'eau-de-vie.
- C'est ainsi qu'il se conduisait également là-bas; mais, quand il a quitté la Hougue, Rouvillois n'était pas seul.
- Ici de même, car il y vint avec sa fille, il y a quelques années...
- Morte, sans doute? interrompis-je, la gorge serrée.
- Non, mais ce n'est pas la faute du père, allez; et c'est bien pour la vie qu'il faisait à la pauvrete, qu'on ne l'aimait point trop, à Portbail et dans les environs.

Je fis des efforts prodigieux pour ne pas perdre mon sang-froid, tant la nouvelle me

réjouissait.

- Autant qu'il m'en souvient, repris-je, en feignant l'indifférence, elle était bien chétive et languissante.
- Pour sûr que, dans les premiers temps du séjour, on aurait pu voir travers son corps. Mais, comment ça s'est-il fait ? Voilà le mystère ! Toujours est-il que malgré les privations et les mauvais traitements, elle a pris le dessus, et qu'elle est devenue ce qu'on appelle un beau brin de fille. Ah ! pas gaie, par exemple, mais si active et si courageuse !
- Ça fait toujours plaisir de savoir cela ; mais j'aurais plus de plaisir encore à apprendre que Loïse Rouvillois est à l'abri du besoin.
- Pour ça, vous pouvez être tranquille. Depuis trois mois environ, elle est en condition à la ferme du Dyke⁵, chez de braves gens qui ne regardent point à la nourriture de leur monde. Avec cela, bienveillants et raisonnables. Seulement, les Frigost n'aiment pas les paresseux et se défont aussitôt de leurs gens, quand ceux-ci rechignent devant la besogne.
- Alors, dis-je, je suis rassuré sur son compte, car ce n'est pas Loïse Rouvillois qui se fera jamais rappeler à l'ordre.
- Vous la connaissez doute beaucoup ? interrogea l'aubergiste surprise.
- Comme on se connaît quand on a passé son enfance de compagnie ; j'ai quatre sœurs là-bas à Saint-Vaast, et, dans un temps où Rouvillois n'était pas encore ce qu'il est devenu, sa fille passait presque toutes ses journées à la maison.
- Vous m'en direz tant ! fit l'aubergiste ; mais c'est bien dommage pour vous d'être arrivé trop tard. Hier c'était jour de marché, et ses maîtres, qui apportent du beurre en quantité, toutes les semaines, pour les messieurs Bretel, de Valognes, ont dîné ici, avant de regagner le Dyke. Ils auraient pu vous en donner des nouvelles...

⁵Le manoir du Dicq

Et avec la curiosité de toutes les femmes qu'une histoire amoureuse intéresse, elle ajouta :

- Peut-être étiez-vous déjà promis?
- Vous l'avez dit : entre nous deux, c'était convenu; mais, depuis qu'elle s'est éloignée de Saint-Vaast. en compagnie de son père, elle ne m'a jamais donné de ses nouvelles, pas une pauvre fois, et il a fallu le hasard de la rencontre que je vous ai dite, pour apprendre dans quels parages elle se trouvait.
- Peut-être la pauvre avait-elle honte. Ça se voit, des filles honteuses de leurs parents, quand ceux-ci se conduisent mal et se déshonorent. Tenez, voulez-vous que je vous dise? Si elle ne vous fait point parvenir de ses nouvelles, aujourd'hui, c'est qu'elle ignore où vous êtes, et je gagerais qu'elle serait bien contente de vous revoir.
- Si vous pouviez dire vrai, j'aurais du bonheur pour longtemps ; et c'est loin, cette ferme du Dyke dont vous me parlez?
- Non, une petite heure de marche à peine, sur la route de Saint-Sauveur. Quand vous avez dépassé l'église de Gouey, là-bas, au milieu des arbres, vous trouvez la route et vous tournez à droite. Au bout d'une petite lieue, sur votre main gauche, vous apercevrez une longue avenue de chênes qui s'en va en dévalant vers le Dyke. Vous la suivez, dans toute sa longueur, et une fois au bout, à une centaine de mètres sur votre droite, vous voyez les deux tourelles du manoir. Il y a beaucoup d'étrangers qui, à la belle saison, viennent à Portbail, pour visiter cette gentilhommière, ainsi que quelques autres, dispersés un peu partout dans la contrée. Mais, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, le premier venu que vous rencontrerez, sur la route, vous mettra sur le bon chemin, si vous ne le trouvez pas tout seul.
- Demain, à la première heure, je partirai, et je vous remercie.
- Il n'y a vraiment pas de quoi, dit-elle, en riant; mais je vous certifie que vous n'auriez rien su, si vous n'aviez pas l'air d'un bon et honnête garçon. Certaines figures vous reviennent, sans qu'on sache trop pourquoi, et la vôtre m'est revenue, du premier coup.

Ce n'était pas tout à fait exact, je l'avais bien vu, au moment où je lui parlais des fraudeurs ; mais enfin, je la remerciai encore, avec effusion, et je m'en allai coucher.

Le lit n'était pas fameux, comme tous les lits d'auberge, mais ça fait toujours plaisir de s'allonger dans des draps blancs ; les matelots ne sont pas habitués s'étendre sur la plume.

Je m'endormis, au bercement monotone de la mer, et au milieu des idées les plus riantes, provoquées par la conversation de cette gracieuse hôtesse, et lorsque je me réveillai, le clair soleil matinal, passant à travers les vitres assez mal nettoyées, mettait dans la chambre de larges raies de lumière blanche où remuaient une foule de choses menues et en apparence animées.

J'étais, en ce moment, dans une situation d'esprit particulière. J'allais revoir Loïse ; j'en étais sûr, ou à peu près, et une vague incertitude m'étreignait. Étais-je assuré que, de me voir, ça lui ferait plaisir, après tant de mois de silence de sa part ?

Enfin, je me mis en route, par la claire et joyeuse matinée, heureux du beau soleil qui, sur la vaste baie, rutilait. Et, à mesure que je montais, l'horizon s'élargissait, et, en me retournant, j'apercevais, dans la clarté matinale, les Écrehous, un peu noirs dans la mer bleue, et les côtes de Jersey, en plein éclairées par le soleil levant.

La route que je suivais est charmante, un peu tortueuse, mais partout fleurie ; et, dans les haies touffues, il y avait des chèvrefeuilles épanouis déjà et qui embaumaient. Tous les arbustes, toutes les plantes, toutes les herbes pleuraient des larmes de rosée, et de temps en temps, dans les buissons plus épais, des merles sifflaient à gorge déployée et tous les oiseaux chanteurs s'en donnaient, histoire de fêter le renouveau.

Je marchais d'un bon pas, traversant, ici et là, de gros villages riverains de la route,

habités par des pêcheurs, pour la plupart, et aussi par des cultivateurs aisés.

Cela se voyait à la façade fleurie des maisons, où les rosiers du Bengale étalaient leurs masses odorantes et où les raisins en espalier mûriraient plus tard, sur des vignes collées contre les murailles, et dont les branches fixées, en éventail, à droite et à gauche du tronc, ressemblaient à des bras très allongés où les grappes dorées pendraient, aux premiers jours d'automne, jusque sur les vitres des fenêtres.

Je ne prenais point le temps de m'arrêter à ces choses, trop désireux que j'étais d'atteindre le Dyke; et malgré mon allure très vive, la route me paraissait interminable. En outre, je n'étais pas sans graves préoccupations. Verrais-je Loïse ? Est-ce qu'on m'accueillerait au Dyke ? Les gens de nos contrées n'aiment pas beaucoup les étrangers ? Et puis, que dirais-je, en me présentant au seuil du vieux manoir changé en ferme, et lorsque, pénétrant dans la grande salle basse commune à toutes les maisons d'exploitation agricole, je me verrais, bien probablement, accueilli d'une façon soupçonneuse ?

N'importe ! Loïse était là, et à tout prix il me fallait la voir ! Il me fallait lui dire que mon cœur n'était point ouvert à l'oubli, mais, au contraire, toujours rempli de sa pensée.

Enfin, j'aperçus, sur la gauche, la longue et profonde avenue de chênes dont les cimes se rejoignaient au-dessus de la chaussée et formaient, dans les premiers jours de la belle saison, un dôme de verdure impénétrable.

Pour s'y engager, il suffisait de soulever le crochet d'une large barrière qui, sous ma poussée, s'ouvrit, en geignant, et en tournant autour de ses gonds rouillés. Je remis le crochet en place, et je m'enfonçai dans la sombre avenue. Les rameaux des derniers chênes tombaient dans les eaux calmes d'une petite rivière un peu souillée à cause des plantes aquatiques couchées par le faible courant et où se montraient, ici et là, de larges feuilles de nénuphars. Et quand, arrivé au bout de la longue nef

touffue, je tournai mes regards à droite, j'aperçus, en effet, suivant les indications précises de l'hôtesse de Portbail, la ferme du Dyke, avec ses tourelles jumelles et les toits pointus de ses communs. La cour était fermée par une énorme barrière à deux battants, et, sur la muraille basse, un chien de garde, à la chaîne, se mit à aboyer, avec acharnement, lorsqu'il entendit, sur l'herbe cependant épaisse, le bruit de mes pas.

A droite et à gauche, c'étaient de grands herbages veloutés où le bétail paissait en nombre, encore couché dans l'herbe et disparaissant presque dans une buée qui, partout, faisait une sorte de brume peu épaisse, et qui roulait, comme une mer de vapeur, plus dense au-dessus du cours d'eau dont elle indiquait les sinuosités multipliées.

Dans cette buée cotonneuse, j'aperçus une fille qui me parut très grande, et qui, la cruche de cuivre, vide, à la main s'en allait, à travers l'herbe humide, jusqu'aux vaches qui semblaient l'attendre et, de temps en temps, poussaient de petits beuglements sourds. Comme elle était loin encore, je la hélai fortement, et elle s'arrêta, aussi curieuse que surprise.

— Mademoiselle, criai-je, c'est bien ici la ferme du Dyke?

Elle fit quelques pas en avant, précipitamment, et, au bout d'un instant :

— Oui, c'est la ferme du Dyke, et si c'est aux maîtres que vous avez affaire, ils sont là.

Jamais je n'oublierai le son de cette voix que je n'avais pas entendue depuis si longtemps. C'était Loïse elle-même, qui s'en allait à la besogne matinale, et qui ne me reconnaissait pas encore. Il est vrai que, depuis notre dernière entrevue, au quai de Saint-Vaast, j'étais devenu presque un homme. Alors je lui donnai le loisir de marcher encore, après qu'elle eut posé sa cruche de cuivre dans l'herbe pour aller

plus vite et plus librement, et c'est lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de la haie émondée, qui me cachait à demi, que je m'écriai :

— C'est moi, Loïse, moi, Philippe Bastien; tu ne me reconnais donc pas?

Elle s'arrêta tout net et laissa tomber ses bras le long de ses jupons retroussés, à cause de la rosée matinale; et moi, je restais comme elle, immobile, dans l'attente de ce qu'elle allait me dire. Enfin, elle se rapprocha encore et d'une voix très émue

— C'est toi, Philippe, toi que voilà par ici ?

— Moi-même, Loïse, et ce n'est pas sans peine que je t'ai retrouvée. Puisque je te revois, je ne voudrais pas te faire de reproches, mais tu m'as rendu bien malheureux.

Alors, je m'élançai par-dessus la haie, et je me trouvai près d'elle, méconnaissable, en effet, et embellie comme l'avait dit l'hôtesse.

— Loïse, lui dis-je, est-ce que tu ne me permettras pas de t'embrasser ?

Elle approcha sa joue rougissante, et je la baisai longuement. Après quoi, elle me regarda, tout étonnée de me voir si fort, comme j'étais étonné moi-même de la revoir si grande, si fraîche et si belle. Alors, pressant ses deux mains dans les miennes, je lui dis :

— Je débarque au Havre, il y a quarante-huit heures à peine, et c'est pour toi ma première visite. Est-ce que tu m'en veux?

— Non, dit-elle, je ne t'en veux pas, Philippe, bien au contraire; mais je ne croyais plus te revoir, et j'en suis toute drôle...

— La faute à qui, l'interrompis-je, si je n'ai rien su de toi, Loïse? Ce que tu as fait est mal, mais je te pardonne, si tu dis seulement un mot de regret.

Et je repris, avec plus de sévérité :

- Alors, si le hasard ne m'avait conduit par ici, je n'aurais donc jamais rien su de toi ?
- Ah ! Philippe, tu ne sais pas comme j'ai été malheureuse !
- Ce n'est pas une raison, repris-je, de garder le silence.
- Même après ce qui s'est passé, car tu n'ignores rien, n'est-ce pas, Philippe, même après cela, tu ne m'en veux pas ?
- Et pourquoi donc t'en voudrais-je ?
- Philippe, reprit-elle, est-ce qu'on ne m'en veut pas chez toi, depuis la chute ; et maintenant, est-ce qu'on ne m'en veut pas davantage encore ? Toi-même, Philippe, oserais-tu le montrer quelque part, avec moi, dans les endroits où l'on nous connaît ?
- Partout, dis-je, et ce qui me désole, c'est que tu sembles en douter. Enfin me voilà, Loïse ; veux-tu me dire que tu m'aimes toujours ?
- Philippe, je n'ai pas cessé un seul instant de t'aimer, et si tu ne me croyais pas, je serais bien affligée.
- Cependant, Loïse, tu as quitté Saint-Vaast, sans le moindre souci de la maison.
- Ne parlons plus de cela, Philippe, je t'en supplie. Te voilà, et je suis bien contente. Comme tu es devenu grand et fort ! Et tes sœurs, et Claudine ?...
- Nous en parlerons plus tard, Loïse ; pour aujourd'hui, je viens t'apprendre que je vais commencer mon service à l'État, et te demander, une fois ce service accompli, si tu veux tenir tes promesses d'autrefois.
- On ne voudra pas de moi, dans la maison du vieux Saint-Vaast, Philippe ; avant de partir, j'ai vu cela à une foule de choses...
- Quand l'heure sera venue, dis-je vivement, je serai un homme, et mon maître. C'est toi que je veux, Loïse, et pas une autre. Seulement, si je ne peux pas compter sur toi, j'aimerais mieux le savoir tout de suite.
- Écoute, me dit-elle, il ne faut pas que tu t'attardes ici, Philippe. J'aimerais mieux que, dans une heure ou deux, tu viennes me demander à la ferme. Les

maîtres sont bons, et ils te connaissent, car je leur ai souvent parlé de toi et n'as jamais quitté ma pensée.

Les vaches laitières, les mamelles toutes pleines, n'en pouvaient plus, et reconnaissant Loïse elles se rapprochaient, comme pour la rappeler à l'ordre, poussant des beuglements de plus en plus fréquents, en bonnes bêtes qui souffrent du trop-plein, et les jambes de derrière très écartées, à cause du volume de la mamelle gonflée. En quelques instants, elles furent autour de nous, et quelques-unes venaient, de temps en temps, frotter leur muflle baveux sur les épaules de Loïse avec des regards implorateurs de bêtes très désireuses d'être soulagées.

- Dans une heure, me dit Loïse, demande-moi au Dyke ; Philippe n'y est pas inconnu et on l'y accueillera avec plaisir.
- Mais, lui dis-je, qui m'empêche de m'asseoir là, sur le talus de la haie? Tu penses bien que je ne puis me lasser de te voir ; et si tu voulais m'en dire autant, je regagnerais Portbail, le cœur plein d'allégresse.

Elle rougit et tout aussitôt se mit à la besogne, les premiers jets du lait tombant avec bruit dans la cruche sonore. Et quand une vache était momentanément épuisée, elle courait à une autre, qui se laissait faire et demeurait immobile, satisfaite de se sentir débarrassée d'un poids très lourd.

Quand ça fut fini, nous nous dirigeâmes vers le Dyke, à travers l'herbe, et je vis, sur les petites murailles du vieux manoir, des douzaines de larges et profondes terrines de grès qui séchaient à la chaleur, aussi des chaudrons et des poêles, de cuivre jaune, rutilant comme de l'or, et qui, recevant en plein les rayons du soleil matinal, éblouissaient comme éblouit l'astre lui-même.

La porte de la grande salle basse était ouverte, et la maîtresse, quand nous pénétrâmes, ramenait, sous la marmite où cuisait la soupe du matin, des brindilles qui se menaient aussitôt à flamber, avec un bruit crépitant.

Entendant des pas sur le seuil, elle se retourna, et, sans prendre garde à Loïse, qui était de la maison, elle m'interrogea :

- Qu'y a-t-il pour votre service?
- Maîtresse, répondit aussitôt Loïse, c'est Philippe Bastien, le fils d'un patron de pêche de Saint-Vaast, et qui, après de longs voyages, s'en est venu par ici, tout exprès pour me revoir.

Elle me dévisagea d'une façon gênante et dit, d'un air sévère :

- On n'aime pas beaucoup, dans le pays, les gens qui s'en viennent détourner les jeunesses.

En la regardant, il me sembla bien qu'elle plaisantait, d'autant mieux que, bientôt, elle détourna la tête, sans doute pour dissimuler sa bonne humeur. Pénétrant pour la première fois dans cette grande ferme du Dyke, je n'étais pas tout à fait à mon aise, mais je ne perdis point la tête, et ce fut avec beaucoup de sang-froid que je m'exprimai :

- Madame, dis-je, j'arrive de Portbail, et la maîtresse de l'auberge de l'Étoile, à qui j'ai raconté mon histoire, m'a affirmé qu'en vous disant ce qui m'est arrivé, vous prendriez part à ma peine. Si elle s'est trompée, dites-le moi sans crainte et me voile parti.

Elle éclata de rire, tout en m'engageant à pénétrer, puis elle se mit à bavarder comme une pie.

- Votre histoire, mon garçon, il y a beaux jours que je la connais, et c'est pour ça que vous allez trouver place à table, quand l'heure sera venue de se mettre quelque chose sous la dent. En attendant, vous ne feriez pas mal d'aller voir

n'importe où si j'y suis. A midi, la soupe, un morceau de lard et quelques verres de cidre ! Ça vous va-t-il ? Oui; eh bien, bonjour, et revenez au bon moment. Nous n'avons pas de temps à perdre au Dyke, et quand les amoureux ont quelque chose à se dire, c'est pendant le repas. Avez-vous compris?

- Dame, dis-je, très humblement, ça me paraît assez clair! Mais je n'en aurai pas pour longtemps avec Loïse, car, après quelques heures de séjour à Saint-Vaast, je m'en vais tout droit à Cherbourg, dans la division des équipages.
- C'est au mieux, reprit-elle, du moins à ce que je puis croire, mais expliquez-moi cela, s'il vous plaît.
- Mon Dieu ! ça n'est pas bien difficile : moi, et tous les autres de ma sorte, nous nous devons à l'État, pendant trois années, à moins d'y prendre goût et d'en faire sa carrière; et si j'étais sûr de retrouver Loïse chez vous, Madame Frigost, après trois ans de service à la mer, je serais le plus heureux des hommes.
- Et pourquoi non, fit-elle, et pour-quoi non ? Loïse est une excellente fille, et vous m'avez l'air d'un très bon garçon. Quand vous reviendrez, elle aura des économies, vous aussi, et ça sera pour le mieux.

A ce moment-là, le front de Loïse se rembrunit, et je vis bien qu'elle pensait à Rouvillois qui, sa condamnation purgée, n'aurait rien de plus pressé que de la rejoindre et de lui demander ses moyens d'existence. Et ce fut très douloureusement qu'elle dit :

- Ah; maîtresse, je ne saurais rien promettre; et quand arrivera l'heure que vous savez...
- Tais-toi, interrompit très brusquement la maîtresse ; tu sais bien qu'il est convenu, entre nous, que nous ne parlerons jamais de cela.

Elle allait en dire bien davantage, sans aucun doute, lorsque le fermier, accompagné de quelques journaliers, entra, sans crier gare, et m'apercevant, s'en vint vers moi et

se mit à me dévisager.

— Que faites-vous ici, mon garçon ?

M^{me} Frigost ne le laissa point poursuivre son interrogatoire, et dit :

- Tu sais, Frigost, c'est Philippe Bastien, de Saint-Vaast-la-Hougue, dont Loïse Rouvillois nous a parlé si souvent.
- A la bonne heure, fit-il, et c'est une autre affaire. Mais, dites-moi donc, mon garçon, par quel hasard vous trouvez-vous au Dyke?
- Il n'y a pas le moindre hasard, répondis-je. Du moment que Loïse Rouvillois était chez vous, il me fallait bien l'y trouver. Ailleurs, je l'aurais rencontrée, la même chose. C'est une idée fixe. Mais, si je suis chez vous, Monsieur Frigost, c'est sur son conseil, et en cas de désaveu de votre part, un seul mot, et je regagne Portbail.
- Assez causé, garçon! Et si le cœur ou plutôt l'estomac t'en dit, nous allons manger la soupe et le reste.

Alors, pendant le repas, je racontai ce que Loïse ignorait elle-même, la fortune de Père Bastien, grâce à ce Parisien qu'un hasard avait mis sur ma route, l'aisance revenue dans la maison et l'assurance que j'avais moi-même, le cas échéant, de bénéficier de cette rencontre.

- Ça, dit le fermier, ce sont des gens que nous commençons à connaître, par ici; et c'est vrai qu'ils n'ont pas leurs pareils au monde. Autrefois, nous en avions peur, comme on a peur des inconnus: mais, c'est une bénédiction de les voir arriver dans un pays !

Et Mme Frigost se mit aussitôt à surenchérir, avec une abondance étonnante. C'est que les Parisiens ne manquaient pas de visiter le Dyke, quand ils venaient passer quelques semaines au bord de la mer, et qu'ils laissaient, entre les mains des guides,

de bonnes pièces de monnaie.

Alors, on se mit à table, et l'on mangea très sérieusement, mais aussi très vite, parce que, aux champs, surtout à certaines heures de culture ou de récolte, on n'a pas de temps à perdre. Et quand il fallut lever le siège, sur le signal du maître, celui-ci-s'en vint me serrer la main très franchement, me dit :

- Enchanté d'avoir fait votre connaissance; et quand nous vous reverrons au Dyke, ce sera, je suppose, pour emmener votre femme. Elle ira vous reconduire jusqu'à la route, par l'avenue, pourvu que ça ne traîne pas; ici, comme dans les bateaux qui naviguent, nous n'avons pas le loisir de baguenauder. Au revoir, mon garçon. Et quand vous passerez par ici, ne nous oubliez pas.
- Ah ! dis-je, Maître Frigost, je n'ai pas de grandes chances d'y passer souvent désormais; mais, soyez sûr que je ne suis pas homme à oublier votre bon accueil.

Ils s'en allèrent tous, lui et ses journaliers, aux travaux des champs, et je me disposai moi-même à reprendre la route de Portbail, après les remerciements que je devais à la maîtresse, lorsque celle-ci dit, avec une grande simplicité :

- Loïse vous fera la conduite jusqu'au bout de l'avenue.

Et nous voilà partis tous deux, très lentement, sous les arbres touffus; et pendant que nous marchions, appuyés l'un sur l'autre, Loïse me racontait, avec des larmes plein les yeux, la fuite de Saint-Vaast, la dégradation de plus en plus accentuée, et enfin la condamnation prononcée par le tribunal de Coutances.

Dans trois mois, ce serait affaire finie, et Rouvillois sans ressources, n'aurait qu'à reprendre son ancien et honteux métier, mais ailleurs, plus loin encore, car il était perdu dans le pays; et bon gré mal gré, il lui faudrait bien le suivre, car c'était son

père, en somme, un père avili et perdu, c'est vrai; mais, est-ce qu'il était possible d'oublier les affections et les dévouements d'autrefois.

Grâce à toutes ces confidences, nous arrivions à la route, et le moment était venu de nous séparer. Je passai mes deux bras autour de son cou, et j'appuyai mes lèvres alternativement sur ses deux joues :

- Écoute-moi bien, lui dis-je, quand je reviendrai par ici, ce sera pour t'emmener avec moi; et si les circonstances voulaient que tu sois obligée de gagner ta vie ailleurs, adresse-toi à M. Nordez. Il saura comment s'y prendre pour m'instruire de ce qui te concerne, et si tu veux me promettre cela, je m'en irai bien plus content, Est-ce dit ?
- C'est dit, 'Philippe, et tu peux compter sur moi.

Alors, me rappelant le mutisme prolongé dont j'avais tant souffert, je ne pus m'empêcher de lui dire :

- A moins que tu ne changes d'idée !

Aussitôt, je vis de grosses larmes emplir ses yeux, et j'eus grand repentir de mes paroles. Mais l'heure était venue de la séparation ; nous étions arrivés à la barrière, et là, je me mis à la regarder longtemps, les deux mains sur ses deux épaules, et les yeux dans ses yeux, pour emporter son image frappante dans ma mémoire ; et me séparant d'elle brusquement, je lui dis :

- Adieu, Loïse, adieu ! Quand nous reverrons-nous ? je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est que ce sera pour ne plus nous séparer.

Et, sans prendre la peine d'ouvrir la barrière, j'enjambai par-dessus, et je m'élançai sur la route, très résolu de ne pas revenir sur mes pas, tant l'émotion m'étreignait. Ça n'empêche pas qu'au bout d'une centaine de mètres, j'éprouvai le besoin

impérieux de revoir Loïse.

Elle s'en allait, à pas rapides, sous le dôme touffu des chênes de l'avenue ; dans l'ombre du feuillage, je ne voyais plus guère, peut-être parce qu'il y avait un brouillard de larmes sur mes yeux, que son bonnet de linge très blanc.

Mais, je ne pus résister au désir de l'appeler. Elle se retourna et, me voyant là, le menton appuyé sur le dernier portant de la barrière, elle m'envoya des gestes réitérés d'adieu, et des baisers à n'en plus finir. Puis, elle diminua, peu à peu, sur l'allée déclive, et vint un moment où je n'aperçus plus que la tache blanche de son bonnet de linge qui disparut, à son tour, dans le ravin.

Je repris alors le chemin de Portbail, très triste et aussi très heureux, le cœur plein de douces pensées; et quand j'arrivai à l'auberge, l'hôtesse, sur le pas de la porte, m'accueillit avec un sourire qui me sembla plein d'éloquence.

- Eh bien ! fit-elle, qu'est-ce que je vous avais dit ?
- Rien que d'exact, répondis-je, et les braves fermiers du Dyke sont bien les meilleures gens du monde.
- Et c'est un beau pays que celui-ci, n'est-il pas vrai ? reprit-elle d'un air malicieux.
- Ça, je n'en connais pas de pareil, et pour sûr, voilà une journée qui comptera dans ma vie.

Et sans plus de cérémonie, je l'embrassai sur les deux joues. Elle se récria pour la forme :

- Ah çà ! dit-elle, mon garçon. je crois bien que vous êtes fou !
- Non, répliquai-je, je ne le crois pas, à moins que le bonheur n'engendre la folie. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis bien heureux.

XIII

Maman Sophie était seule lorsque je me présentai à la maison, un peu à l'improviste. Des quatre sœurs, les deux aînées gagnaient leur vie dans la couture et faisaient des journées ; les deux autres étaient en apprentissage, l'une dans les modes, l'autre dans un magasin de nouveautés de la rue du Marché.

Elles revenaient à l'heure des repas, aussi à l'heure du coucher, quand le travail donnait plus que de coutume, à l'époque des changements de saison ou des fêtes carillonnées.

Toujours est-il que jamais le logis n'avait été plus prospère. Le lougre était heureux à la pêche, et Père Bastien réalisait des économies.

Seulement, il ne les plaçait plus de la même façon, la leçon ayant été trop dure.

Quand j'arrivai, je poussai la porte, sans le moindre signal, et je tombai tout aussitôt dans les bras de Maman qui se retournait au bruit.

Sans laisser le temps aux parents de placer un mot, je me mis à leur raconter mon entrevue, et tout le bonheur qui me restait de cette rencontre; mais ils n'en revenaient pas, et ensemble, ils dirent :

— Tu n'y penses pas, Philippe, est-ce que tu nous ferais cette honte-là?

Et Maman Sophie, croyant invoquer un argument sans réplique :

— Dans trois mois, Rouvillois sortira de prison; est-ce que tu voudrais te montrer quelque part. en compagnie de cette vermine ?

- Maman, dis-je, vous voyez mal les choses; Rouvillois ne vaut pas cher, c'est acquis; mais est-ce que Loïse est pour quelque chose dans son déshonneur?
- Non, assurément. reprit Père Bastien ; mais, c'est sa fille, et nul ne saurait empêcher cela.
- Alors, m'écriai-je, avec un accent indigné, il faudrait donc l'emprisonner aussi, parce que c'est la fille de son père ?

Et d'entendre de pareilles choses, d'aussi criantes injustices, prises comme raisons toutes naturelles, par ceux que j'aimais le plus au monde, ça me mit hors de moi-même.

- Eh bien ! dis-je, n'en parlons plus, puisque, dès les premiers mots, vous me fermez la bouche; mais, ce qui ne peut se faire aujourd'hui se fera demain, et j'aime mieux vous le dire tout de suite, pour qu'il n'en soit plus question entre nous.

Et Maman Sophie que mon ton résolu intimidait un peu, ne savait que répéter :

- Non, Philippe, non, tu ne voudras pas nous faire cette honte-là.

Je sentais, en moi, tant de colère, que je me mordais les lèvres, pour ne pas répondre; mais, je ne pouvais me méprendre à la volonté inflexible, et je dis, très froid en apparence :

- Parlons d'autre chose, de mon service à l'État, par exemple; il me semble qu'il n'est pas trop tôt de s'y prendre, et, pour ma part, j'y suis bien résolu.
- Ça te regarde, dit Père Bastien. Plus tôt tu commenceras, plus vite tu en auras fini, et c'est à considérer.
- Je crois bien que je n'en finirai pas.
- Comment ?
- Oui, j'ai l'idée de naviguer très loin, aux colonies; quand je ne deviendrais

que premier maître, c'est toujours ça; et le pain est assuré pour les vieux jours.

- Ça, c'est ton affaire, et le grade de premier maître, dans la marine de l'État, n'appartient certes pas aux capons ; mais il faut y arriver, et l'on ne devient pas toujours ce que l'on voudrait devenir.
- Je le sais, répondis-je, mais un jour ou l'autre viendra bien l'occasion de se faire tuer, et ceux qui en réchappent ont les chances d'arriver.
- Qu'est-ce que ça signifie? dit tout à coup Maman, je ne t'ai jamais entendu parler de la sorte.
- Ça signifie, Maman, que j'ai de l'ambition et qu'avec l'épaulette d'adjudant et un bout de ruban rouge sur la poitrine, je ne me croirais pas le dernier des hommes.
- C'est vrai que c'est beau, reprit Père Bastien, on ne peut pas dire le contraire; mais, il n'est pas question de se battre pour le moment, et ce que tu désires n'arrive pas sans qu'il y ait bien des têtes cassées.
- Voilà ce qu'on ne peut pas savoir, et ça peut venir du jour au lendemain. Mais, en attendant l'occasion, une campagne, soit à Terre-Neuve, soit en Islande, n'est pas à dédaigner, et, si c'est possible, je commencerai par là.

Le soir, lorsque les sœurs rentrèrent, après leur journée, elles furent toutes surprises de me trouver là; il me sembla même que Claudine n'était pas tout à fait à l'aise. Nous nous embrassâmes avec la plus grande effusion. N'étions-nous pas les deux aînés et n'avions nous pas été élevés ensemble ?

Le lendemain matin, je l'accompagnai jusqu'à l'hôtel de Normandie où elle était employée pour la lingerie, et, au bout de quelques instants de marche, le long du quai, je lui dis :

- Non, Claudine, je n'aurais jamais cru cela de toi !
- Quoi donc, Philippe ? Je ne te comprends pas.
- Tu me comprendras, Claudine, quand je t'aurai dit qu'il s'agit de Loïse

Rouvillois.

Je la regardais fixement, et je vis qu'elle rougissait.

- Claudine, poursuivis-je, saurais-tu me dire ce qu'a fait de mal la fille de Rouvillois, pour être ainsi au ban de la maison ?

Elle rougit davantage et ne répondit pas.

- Que penserais-tu d'elle, Claudine, si elle avait abandonné son père? Rouvillois est un malheureux, je te le concède; mais, peux-tu m'indiquer un moyen de faire que Loïse ne soit pas sa fille? Tu ne réponds rien; mais ça n'empêche pas que, malgré ton bon cœur, tu as répudié, tout naturellement, ton amie; eh bien, Claudine, je puis m'exprimer avec toi beaucoup plus énergiquement qu'à la maison, et je me hâte de te dire que ta conduite est indigne. As-tu compris?
- Non, dit-elle, très émue, je ne comprends pas trop.
- Comment, tu ne comprends pas l'indignité de votre acharnement, à vous tous, après cette Loïse, coupable de quoi? Veux-tu me le dire? Qu'est-ce qu'elle a fait de mal? Quel reproche peux-tu lui adresser, Claudine? A quelle heure, à quel moment. a-t-elle mérité votre haine à tous, et pourquoi? Voilà ce que je voudrais savoir, et voilà ce que je saurai, il le faut...

Claudine m'interrompit à ce moment, pour me dire :

- Mais, Philippe, son père est un voleur et un fraudeur, et c'est pour cela qu'il est en prison.

C'était dit de la façon la plus innocente et la plus sincère, comme s'il n'y avait pas de réplique possible. Claudine était imbue de tous les préjugés locaux, qui ne sont pas encore disparus, et qui se transmettent, par héritage, dans nos familles riveraines.

- Alors, lui dis-je, tu trouverais tout naturel, Claudine, que Loïse fût en prison parce que son père est un rien qui vaille?
- Oh ! non, Philippe, je n'ai jamais dit cela, et je ne le pense pas.
- Alors, m'écriai-je, sous quel prétexte la répudies-tu ainsi, avec autant d'acharnement? Car je n'ai pas perdu le souvenir de tes lettres, qui m'ont mis hors de moi-même. Allons, dis-moi tes griefs, Claudine, et explique-moi votre répugnance à tous, à l'égard de Loïse Rouvillois.
- Dame ! tu comprends, Philippe, la fille d'un condamné...
- C'est bon, fis-je, non sans violence, et je sais maintenant à quoi m'en tenir. Eh bien! entre nous, Claudine, écoute bien ceci : il ne sera pas question, à la maison, de Loïse, pendant les quelques jours qui me restent à passer à Saint-Vaast; mais vous ne m'y reverrez jamais, tant que vous resterez tous butés à une injustice pareille. C'est mon dernier mot, et j'ai mieux aimé le prononcer devant toi toute seule. Tu sais, Claudine, répudier une fille comme Loïse Rouvillois, parce que son père est le dernier des derniers, c'est tout ce qu'il y a de pire au monde, et je ne t'aurais jamais crue capable de cela. Et maintenant, cours à ta besogne ; il ne sera plus jamais question de cela entre nous, mais ça me fait de la peine, beaucoup de peine, de penser qu'on en est là, à la maison, et que tu ne trouves pas cela presque criminel.

Claudine ne savait plus où elle en était, et elle répétait, d'une façon inconsciente :

- Mais enfin, Philippe, mais enfin...
- Mais enfin, quoi ? m'écriai-je, et que me diras-tu qui puisse me convaincre, pour expliquer votre conduite à tous?
- Je ne sais pas, fit-elle, toute dolente, mais je n'aurais jamais cru, Philippe, à un désaccord entre nous, à cause de cela. Nous nous aimions pourtant bien...
- Et nous nous aimons encore, l'interrompis-je, tu peux en être sûre; mais mon parti est pris, Claudine, et nous ne nous aimerons plus que de loin; parce que, pour revenir ici, je n'y reviendrai jamais, tu entends, Claudine, jamais !

Et maintenant, ne dis rien de cela, pour le moment, je te le demande en grâce. Moi parti, tu feras ce que tu voudras, et tu auras toujours de mes nouvelles, à moins qu'il ne me soit impossible d'en faire parvenir. Mais, vois-tu, Claudine. j'ai bien compris qu'il n'y avait rien à faire, en ce qui me concerne. Aussi, je m'en tiens là, et je m'en vais; et quand je serai parti, tu pourras dire que la maison ne me reverra plus. à moins que la porte ne s'ouvre devant Loïse Rouvillois.

- Ah ! Philippe, tu demandes des choses impossibles.
- Tais-toi, dis-je, et ne me laisse pas le souvenir pénible de votre cruauté à tous. Coûte que coûte, et quoi qu'il arrive, Loïse Rouvillois sera ma femme; je n'en veux pue d'autre qu'elle; et quand vous m'apporteriez une des filles du château de Réville, je vous la laisserais pour compte, et je m'en irais chercher l'autre, là où je sais la trouver. Répète cela, Claudine, dès le lendemain de mon départ; et maintenant, faisons comme si de rien n'était. Je ne veux pas mettre le trouble dans la maison, mais je n'entends pas, non plus, qu'on m'y prenne pour un gamin ne sachant ce qu'il veut. Le monde est vaste, et l'on y peut faire de longues campagnes; quant à oublier, c'est une autre affaire, et je n'oublierai jamais.
- Philippe, reprit-elle, tu me rends bien malheureuse.
- C'est bon, dis-je, va à ta besogne, Claudine ; retiens bien seulement ce que je viens de te dire, et fais-en ton profit, si tu peux. Pour moi, mon parti est pris, et rien ne me fera changer d'idée.

Nous nous quittâmes là-dessus, et toute bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre, elle pénétra dans l'hôtel de Normandie, où l'appelait sa besogne. Et moi, je m'en allai vers la maison d'école, où je me proposais de dire à M. Nordez de quoi il retournait, et les singulières raisons que, dans le logis du vieux Saint-Vaast, on opposait à mes projets.

M. Nordez était, pour moi, un allié. Plus instruit, il n'était point imbu des idées étroites qui font commettre à de pauvres gens tant de choses presque criminelles,

sans qu'ils s'en doutent, pour ainsi dire ; et je ne pouvais compter sur un confident plus sûr.

Quand je pénétrai dans l'école, il se promenait dans son jardin, et, aussitôt qu'il m'aperçut, il vint au-devant de moi.

- Sapristi! s'écria-t-il gaiement, on peut dire que tu es un homme matinal, Philippe ; à quelle cause dois-je le plaisir de la visite ?
- Je n'en sais pas de meilleure, lui dis-je, ni de plus sincère, que le bonheur de vous voir. Mais, avec cela, j'ai à vous raconter bien des choses.

Par le fait, je n'en avais qu'une à lui raconter, et c'est ce que je fis, le plus laconiquement possible. Il en tomba, comme on dit, de son haut, et s'emporta.

- Non, ce que tu me chantes là n'est pas possible, Philippe.
- Je le crois, dis-je, Monsieur Nordez; mais, si ce n'est pas possible, c'est exact, et voilà ce qu'il y a de pire.
- Écoute-moi, laissons passer le temps...
- Le temps, si long qu'il soit, n'aura pas raison de cet entêtement, Monsieur Nordez, soyez-en sûr. Il faudrait, pour arranger cela, que vous parliez pour moi et pour Loïse, et encore...
- Ah çà! tu n'es pas si pressé de te marier, je suppose?
- Pour une bonne raison, Monsieur Nordez, c'est que je n'ai pas encore ce qu'il faut pour entrer en ménage. Mais je viens de le dire à Claudine, il n'y a qu'un instant, je n'aurai jamais d'autre femme que Loïse Rouvillois.
- Enfin, dit-il, c'est ton affaire, et je ne dirai pas que tu as tort. Une fille probe et qui travaille, c'est tout ce qu'il est possible de désirer de mieux, et je t'approuve de toutes mes forces. Mais, vois-tu, Philippe, il ne faut pas trop en vouloir aux tiens. Ils n'ont rien rêvé pour toi, assurément, mais, dans leur existence intègre et laborieuse, ils gardent la haine de tous ceux qui ont rompu avec l'honneur; et, ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils perpétuent la

tradition du péché originel, à savoir que les fautes et les crimes des parents se transmettent aux générations, et que les enfants recueillent cela infailliblement, dans l'héritage.

- C'est horrible! m'écriai-je, Monsieur Nordez !
- Assurément, fit-il, mais ce n'est pas en une heure qu'il est possible d'anéantir des superstitions et des préjugés séculaires.
- Alors, Monsieur Nordez, vous êtes aussi contre moi ?
- Voyons, Philippe. est-ce que tu deviens fou? Je t'explique les choses, à seule fin que tu n'aies pas contre les tiens trop de colère, et voilà que tu bats la campagne ! Les traditions locales, comprends-tu, c'est tout ce qu'il y a de pire au monde; c'est la mauvaise herbe qu'il est possible d'arracher, mais qui repousse toujours et quand même, parce qu'il en reste inmanquablement des racines dans le sol. Les hommes ne se transforment pas à leur fantaisie, et ils traînent après eux les faiblesses et les tares d'on ne sait combien de générations. Si tu n'en es pas là, c'est que tu as déjà couru le monde et que tu as laissé, un peu partout, au frottement des autres, quelque chose des entêtements traditionnels. Je t'en félicite, mais ce n'est pas une raison d'en vouloir à ceux qui les ont gardés, faute d'occasions de s'en défaire. Ils n'en sont ni moins braves, ni moins honnêtes; mais ils sont attachés, par le pied, à leurs vieilles coutumes, tandis que de plus jeunes s'émancipent et les plaignent. C'est l'histoire même du progrès, mon pauvre Philippe, et ça se produit ainsi, depuis le commencement du monde.
- Cela veut dire, si je ne me trompe, Monsieur Nordez, que nous y voyons plus clair que les anciens.
- Je le crois, j'en suis même sûr; mais ce n'est pas une raison de leur en vouloir, car ils ne sont pas plus responsables de leur entêtement, que Loïse Rouvillois ne l'est des indignités de son père.
- Eh bien alors? Monsieur Nordez.
- Eh bien ! alors, mon garçon, il faut, quand même et toujours, garder le respect des anciens, en dépit de leur aveuglement...
- Et renoncer à toutes ses affections, Monsieur Nordez?

- Je ne dis pas cela, Philippe; ce que je dis, c'est qu'il ne faut rien brusquer. Un jour viendra où les choses changeront d'aspect, et où les tiens y verront mieux et plus clair...
- Je le crois, Monsieur Nordez, et je l'espère; mais Père Bastien et Maman Sophie ne sont pas ce qu'on appelle vieux, et s'il me faut attendre leur bon plaisir, j'épouserai peut-être Loïse quand elle pourrait être grand-mère.

Il éclata de rire, à ce propos, et reprit au bout d'un instant :

- Sois tranquille, tout s'arrangera pour le mieux...
- C'est sûr, fis-je, Monsieur Nordez, et cela aussitôt que je serai mon maître; ce n'est pas demain, mais quand j'aurai fait une ou deux fois le tour du monde, il me semble bien que je pourrai faire fi de toutes ces mauvaises raisons et agir comme je l'entendrai.
- Évidemment, dit M. Nordez. mais mieux vaudrait cent fois éviter toute rupture. La famille, vois-tu, Philippe, ça ne se remplace pas.
- Je pense ainsi, Monsieur Nordez, et, pour en arriver là, il me faudrait être réduit à la dernière extrémité; mais si cette extrémité se produit, que feriez-vous à ma place ?
- Ça, reprit-il, je t'avouerai que je n'y suis pas, et que je n'en sais absolument rien. Et, malgré tout, je ne demanderais pas mieux que d'y être, Philippe, il me semble que je m'en tirerais.
- Par des sommations, dis-je, il paraît qu'il n'y a pas d'autre moyen.
- Tiens, on a donc consulté des hommes de loi?
- Oui, Monsieur Nordez.
- Eh bien ! dans la circonstance, ce sont des oies. Tire-toi d'affaire, Philippe, sois un homme, et quand tu seras ton maître, comme tu dis, c'est-à-dire en possession d'une situation honorable, les choses s'aplaniront d'elles-mêmes et Loïse Rouvillois entrera à ton bras dans la maison du vieux Saint-Vaast.
- Ma foi, dis-je, vous me réconfortez, Monsieur Nordez; mais, voyez-vous, il faut que je m'en aille; et, si j'osais, je vous demanderais de plaider, à la

cambuse, la nécessité de mon prochain départ.

- Et pourquoi pas, Philippe? Car, au fait, qu'est-ce que tu pourrais faire ici où il n'y a plus place pour la plus petite initiative? Nous sommes loin des temps d'autrefois où les hommes, même les marins, finissaient toujours par se serrer autour du clocher. Est-ce un bien ? Est-un mal ? Je n'oserais le dire; mais, enfin, la lutte est aussi impossible qu'elle serait vaine. Il faut donc se résigner et marcher avec son temps.
- Naviguer, vous voulez dire, Monsieur Nordez ?
- Comme tu voudras ! L'important, je te le répète, est de se tirer d'affaire. Le jour où tu seras maître de la situation sera bien près de la veille de ton mariage.
- Dieu vous entende, Monsieur Nordez; mais, en attendant qu'il nous soit propice, si vous vouliez, à l'occasion, plaider notre cause, m'est avis que ça vaudrait tout autant.
- Compte sur moi, dit-il, et surtout ne brusque rien.

En ce moment, la cloche sonnait pour l'école et les gamins se rendaient à la classe avec un assourdissant tapage de sabots. M. Nordez me serra rudement les deux mains, en me souhaitant bon courage, et, en regagnant la maison, je songeais à M. Surmont et à ses promesses. L'heure était peut-être venue de lui exposer mes projets, et de lui demander sa protection près des officiers de Cherbourg, dont il m'avait parlé à deux reprises à Carteret, après notre visite à la *Marjolaine* naufragée, et à Saint-Vaast même, au moment où la diligence de Jacques Legardinier s'ébranlait et se mettait en route pour Valognes.

XIV

Me voilà enfin à Cherbourg, dans la division des équipages ! Ça n'a pas traîné, mon parti étant si bien pris ! Le capitaine de vaisseau qui commande la division, n'est pas commode. Il n'est pas jeune, et je crois bien qu'on l'a mis là pour lui faire attendre patiemment sa retraite, à cause de ses états de service qui sont très beaux. Il était en Crimée, sous les ordres de l'amiral Jurien de la Gravière; plus tard, il le retrouva dans l'Adriatique et enfin au Mexique. Mais c'est ce qu'on appelle un vieux de la vieille, un dur à cuire, ayant quelque regret de la marine d'autrefois, et sans enthousiasme pour nos cuirassés et nos croiseurs.

Les hommes, dans toutes les conditions, et jusque dans la marine, sont tous taillés sur le même patron et construits sur le même gabarit : arrivés à un certain âge, l'avenir les inquiète et le présent les tourmente. Ils sont déroutés par ce qu'on appelle le progrès. La première surprise des marins date de la guerre de Crimée, lorsque le Napoléon franchit les Dardanelles, traînant à sa remorque les vaisseaux de ligne anglo-français.

C'est un sentiment à coup sûr aussi vieux que le monde. Au dire des anciens, rien ne se peut comparer à leur jeune temps. Les hommes valent moins et les choses sont inférieures; c'est-à-dire qu'au lieu de progresser le monde revient en arrière. Notre commandant était pour les vaisseaux de bois, ce qui ne l'empêchait point de s'imposer à la division, tant il était brave et patriote. Cela se voyait à un tas de petites allocutions très ardentes ; il en saisissait l'occasion aussi souvent qu'il le pouvait, très attentif à l'effet qu'il produisait sur des matelots dont la plupart étaient, comme moi, des recrues militaires.

Les autres officiers, plus jeunes, et par conséquent plus enthousiastes de progrès et d'améliorations, le tenaient cependant en grand respect; et dans cette immense et

belle caserne de la division des équipages, on nous entraînait au mieux, avant l'heure de l'embarquement.

Un matin, après l'inspection quotidienne, un fourrier vint m'avertir que le commandant de notre section avait à me parler. Je le suivis.

Le lieutenant de vaisseau Lequertier, sabre au côté, se promenait de long en en large dans la grand cour déserte, à cause de l'heure de la soupe.

Lorsqu'il m'aperçut, il me fit signe d'avancer, et quand je me tins à deux pas, la main droite au béret, fixe et immobile :

- C'est toi Philippe Bastien?
- Moi-même, mon capitaine.
- Eh bien, il paraît que tu ne t'amuses guère ici, et que tu as grande envie d'embarquer?
- Ça, c'est la vérité, mon capitaine; je n'ai pas les pieds faits pour le pavé; c'est trop dur, d'un sens, et trop doux de l'autre.
- Est-ce que le cœur t'en dirait, d'une croisière en Islande?
- Tout ce qu'on voudra, mon capitaine, je préfère tout à la caserne; je crois même que si ça durait trop longtemps, j'y mourrais.
- Alors, tiens-toi prêt, et dans une quinzaine nous appareillerons.
- Sous vos ordres, mon capitaine?
- Sous mes ordres, et j'aurai l'œil sur toi.
- Mon capitaine, dis-je, il y a du M. Surmont là-dessous?
- C'est exact, et il est plus que sûr que sans lui, je n'aurais jamais songé à toi. En attendant, je me charge de l'affaire, et dans quelques jours, tu compteras sur le rôle d'équipage de la *Dorade*. Je te reverrai.

En même temps, il me fit signe de rompre, et je m'éloignai, le cœur content. Le pavé de Cherbourg me brûlait les pieds, j'avais besoin de la mer, et l'idée de m'éloigner

pour toute une campagne ne me faisait point la moindre peine. De temps en temps, je recevais une lettre du Dyke, une autre de Saint-Vaast, et quand le vaguemestre prononçait mon nom, j'avais de la joie plein le cœur. A Saint-Vaast, c'était toujours la même chose; au Dyke, ça ne changeait guère. Claudine ne répondait qu'indirectement à mes questions; Loïse, toujours dolente, me parlait de mon retour même avant le départ.

J'étais à bord de la *Dorade*, un aviso à vapeur, gréé en trois-mâts-barque, solide et taillé pour la marche, en rade de Cherbourg, et nous devions faire route le lendemain à la marée du matin pour l'Islande, M. Lequertier étant second à bord, lorsque je reçus une lettre du Dyke. Quel bonheur, des souhaits de Loïse, sans doute, avant le voyage !

C'était autre chose : la nouvelle de la mort de Rouvillois dans la prison de Coutances. Loïse pleurait son père. Avant de se perdre, il l'avait bien aimée, et les mauvais jours récents s'effaçaient devant les bons jours d'autrefois. J'ai remarqué qu'il en est le plus souvent ainsi, et que les survivants oublient les défauts des morts pour garder le souvenir de leurs qualités. N'empêche que, pour moi, c'était commencer la campagne sous de fâcheux auspices, et m'en aller, pour longtemps, sous une impression de tristesse qui ne ferait que s'accroître avec les réflexions. Et cependant, je regardais la mort de Rouvillois comme un bonheur. Dégradé, avili, perdu à jamais, la réhabilitation n'était pas possible pour lui ; et, avant l'appareillage, j'écrivis deux lettres, une à Loïse, pour la consoler, l'autre à Claudine, et je les priais toutes deux de me donner de leurs nouvelles à Great-Grimsby, un port de pêche du comté de Lincoln, en Angleterre sur la mer du Nord, où nous devions faire relâche pendant quelques jours, précisément pour attendre le courrier.

C'est une route — ou plutôt un commencement de route — que j'avais faite naguère, sous les ordres du capitaine Baudry, lorsque nous étions partis de Dieppe, pour aller charger du bois en Norvège.

Mais, à bord de la *Dorade*, la vie était moins dure, comme à bord de tous les navires de l'État, où la besogne de chacun est plus précise, mais aussi plus limitée.

Le hasard voulut que j'eusse pour matelot — gabier comme moi — un garçon de nos contrées, du côté de Valognes. Il s'appelait Fortescue, et son père était meunier⁶ dans un moulin connu sous le nom de moulin du Planchon. Peut-être avait-il deux ans de moins que moi; mais très solide, ramassé dans sa petite taille, cent fois plus robuste que des colosses qu'un rien abat, il m'étonna bien des fois par sa souplesse, son agilité et sa force.

A bord de la *Dorade* où nous étions cent vingt hommes d'équipage, c'était un bonheur pour moi de faire la rencontre d'un pays. Et nous nous entendîmes aussitôt. Nous fûmes matelots presque inopinément sans y chercher. Valognes et Saint-Vaast, c'est si voisin : quatre lieues et demi de route, et une route que j'avais déjà faite bien des fois, soit à pied, soit dans la guimbarde de Jacques Legardinier ; et pas toujours dans des circonstances heureuses !

La traversée fut des plus douces, sans le moindre mauvais temps, et lorsque nous arrivâmes au mouillage d'Islande, nous n'avions pas un malade à bord.

Le second, sans avoir l'air de prendre garde à moi, trop ouvertement, Minh es-sai! la parole, à l'occasion, de la façon la plus amicale.

- Eh bien ! garçon, ça va-t-il comme tu l'entends ?
- Mon capitaine, répondais-je, ça va même beaucoup mieux, et je crois bien que c'en grâce à vous.
- Et cette température glaciale ne t'incomode pas trop ?
- Dame ! j'aimerais tout autant autre chose, je ne vous le cache pas, mais on s'y fait. Vous vous y faites bien vous-même, mon capitaine, et je m'en

⁶Voir aussi la nouvelle *Brigand de Rivière* (1896). Le «vrai» Moulin de la mécanique ou moulin du Planchon se situait sur la commune de Négreville

voudrais d'être plus douillet que vous.

Il se mit à rire et, à main plate, me donna une grande tape sur l'épaule :

- Si le cœur t'en dit, mon garçon, tu seras gradé à la fin de la campagne. Je m'en charge, et une fois ça fait, le reste marchera tout seul !
- Ah! fis-je, si je pouvais devenir premier maître de manœuvre, le président de la République ne serait pas mon cousin.
- Je te crois, fit-il, avec beaucoup de bonne humeur, d'autant plus qu'à ta place, il serait fort embarrassé. Fais de ton mieux, mon garçon, et compte sur moi, en toute conjoncture. Comment ne pas faire de son mieux, avec de pareils encouragements?

Lorsque nous arrivâmes au mouillage, la plupart des bateaux de pêche nous y avaient devancés de quelques jours et la semaine qui suivit en vit rallier un grand nombre. Je comptai là, en rade, une soixantaine de goélettes, de bricks-goélettes et de bricks, venus de nos ports de la Manche et de la mer du Nord, principalement de Fécamp, de Saint-Valéry, de Dieppe, et surtout de Dunkerque, tous navires solides, bien grésés, avec des équipages d'élite, et qui se balançaient au caprice de la houle. C'était comme une forêt de mâts, agglomérés dans un assez étroit espace, du moins à ce qu'il semblait à l'œil. Et je me disais, à mesure que la *Dorade* s'avançait, au milieu de tout cela, que nous arrivions pour protéger ces braves gens, en cas de malheur, même pour les arracher à la mer, et pour les mettre à l'abri du pavillon tricolore, s'il était nécessaire d'intervenir en leur faveur.

Nous deux, Fortescue et moi, nous nous faisons part de nos impressions. Envers lui, je me montrais assez pédant, je le confesse, à cause de ma navigation précédente, en Norvège. Cette mer glaciale le tourmentait; il n'y était plus, n'ayant connu, jusqu'alors, que le cabotage, le long des côtes de France, de l'Océan et de la Méditerranée.

Le ciel, la mer, tout l'étonnait, le bouleversait. Et lorsque pour la première fois, quelques jours après le mouillage, nous aperçûmes une auréole⁷ boréale embrasant tout l'horizon visible, avec des jeux de lumière indescriptibles, il n'était pas tout à fait à son affaire. Ça lui paraissait surnaturel, et, en présence de ce colossal incendie, il se demandait comment il faisait si froid. Malgré cela, toujours de bonne humeur, comme je le retrouvai plus tard, au Tonkin, avec le mot pour rire, à l'adresse des camarades démoralisés. Il n'y a rien de tel que des matelots de cette trempe, pour mettre en liesse tout un équipage. La joie et la gaieté sont contagieuses, et, pour cette raison, Fortescue était adoré de l'état-major, encore plus de ses camarades.

Je ne voudrais pas essayer, pour la centième fois, le tableau de la pêche d'Islande, c'est tout ce qu'il y a de plus dur et de plus périlleux. La plupart des tempêtes qui se forment sur les côtes septentrionales de l'Amérique, se lancent avec une rapidité vertigineuse, à travers ce grand espace vide qui ne se termine qu'au pôle, c'est-à-dire se perdent dans les immenses solitudes circumpolaires. Les navires, au mouillage, ne tiennent pas tous ; il y en a qui dérapent et sont emportés par la tempête, on ne sait où. C'est au retour, quand on regagne le port d'armement, qu'il est permis de compter les disparus.

Chaque année, la nomenclature funèbre se chiffre par une douzaine de navires et quelques centaines d'hommes et de novices, pères de famille et jeunes garçons, engloutis dans la mer Glaciale et dont nul ne retrouvera jamais les os. Hommes et navires disparaissent dans le gouffre, au milieu de la bourrasque impitoyable. Ils n'ont pas même connaissance du vaisseau de l'État qui les protège, dont la machine lancée à travers le cyclone, ses sifflements aigus et prolongés et qui roule, sur l'Océan démonté, en tirant, de temps en temps, des coups de canon se perdant dans le fracas des éléments.

Autour de la *Dorade*, les bateaux pêcheurs dansaient, et les barques sillonnaient la

⁷Dixit, pour aurore

mer, d'une teinte très pâle, sous les rayons obliques du soleil boréal. Quelquefois, un brouillard subit, très épais, solide à couper au couteau, se formait, venant on ne sait d'où; et, tout d'un coup, nous nous trouvions dans la solitude muette, tous les bruits étant absorbés par la bruine condensée. A intervalles strictement égaux, la *Dorade* tirait au coup de canon, pour signaler sa présence, mais, la détonation ne s'en allait pas loin; à peine même l'entendions-nous à bord, dans le calme tout à fait plat qui généralement précède les grandes commotions atmosphériques.

En même temps, la sirène ronflait, d'une façon continue, parce que, en cas de malheur, nous restions sous pression constante; et c'était, pour moi, quelque chose d'extraordinaire de savoir que le canon grondait et que la machine sifflait, l'un et l'autre ne se faisant pas plus entendre que si nous étions à peu près sourds.

C'est d'une fatigue extrême, et je n'ai jamais rien subi de plus pénible. sinon quelques années plus tard, lors de la croisière de Formose. Le pire, dans ces heures-là, c'est l'inaction presque forcée; et alors les souvenirs du pays vous envahissent, s'imposent. Au milieu de cette température glaciale, et malgré tout ce qu'il est permis de faire pour en corriger les effets, les matelots pensent aux régions tempérées de la France; et si les officiers ne leur donnaient pas l'exemple de la résignation, du courage et du devoir, un grand nombre s'en iraient dans la nostalgie, qui est bien le pire de tous les maux.

Je ne l'ai jamais ressentie pour ma part, mais il ne s'en fallut guère, les spectacles variés, beaucoup plus qu'on ne le croit, des mers polaires, le ciel en feu presque toutes les nuits, la mer réfléchissant ces incendies; et, parfois, lorsque l'horizon n'est pas embrumé, l'aspect des éruptions intermittentes des volcans d'Islande, embrasant momentanément les solitudes neigeuses de l'île. tout cela est bien fait pour distraire, ou du moins c'est à croire. Mais, chacun de nous savait bien qu'il n'y avait pas moyen de mettre le pied hors du navire, et qu'il n'y avait pas de distraction à chercher à terre, où la seule industrie consiste dans le séchage et la préparation de la morue.

En outre, pas de nouvelles au très peu ! De sorte que, pendant de longues semaines, on se demande s'il n'est point survenu des malheurs à la maison. Car, s'est dans ces moments-là que l'imagination travaille et se met à enfanter une foule de choses fantaisistes, qui deviennent aussitôt des ces réalités.

Ceux qui se sont trouvés dans de pareilles croisières me comprendront. Pour moi, au milieu de cette nature morne, quelquefois sauvage et même barbare, une fois étendu dans mon hamac, avant de m'endormir, j'entrevois une foule de misères, l'*Écureuil* perdu en mer, le ferme du Dyke dévorée par un incendie, Loïse courant les chemins, et, de nouveau, le maison de Saint-Vaast besogneuse, comme après la faillite Larsonneur, et Maman Sophie, au milieu des transes, pensant à moi, à l'absent perdu dans les lointaines régions. Il m'arrivait même de pleurer, sinon de sangloter, lorsque je m'imaginai des choses encore pires; et pour me rappeler à moi-même, il fallait la voix railleuse et bonne de Forttescue, dans le hamac voisin.

— Ah çà ! Bastien, est-ce que tu vas bientôt nous permettre de dormir ?

D'autres fois, c'était un camarade moins endurant, et qui, à bout de patience, s'écriait :

— Il est embêtant, celui-là, et il ferait beaucoup mieux de ronfler.

Ils avaient tous raison, et je faisais le possible pour m'endormir; mais il arrivait souvent que je n'avais pas fermé l'œil, le moment venu, pour ma bordée, de monter sur le pont.

Et puis, ce qui vous manque surtout, c'est la correspondance; il n'en vient que bien rarement, lorsqu'un navire gagne ces parages presque solitaires pour y chercher un chargement de laine fournie par la toison des petits moutons qui attendent dans l'île.

Parfois aussi l'arsenal de Cherbourg envoie un navire prendre des nouvelles, et c'est alors, quand on croit son arrivée prochaine, qu'on interroge l'horizon, et qu'une ligne de fumée s'allongeant sur le ciel morne fait battre le cœur des matelots et aussi des officiers.

Il faut avoir passé des mois dans des solitudes de la sorte, pour savoir ce que c'est qu'une lettre du pays, et, la distribution une fois faite, rien de plus curieux que l'aspect de l'équipage ! Il est bien rare qu'il n'y ait pas une lettre au moins pour chacun, et les plus heureux sont ceux qui en ont le plus grand nombre. La plupart des matelots étaient comme moi : ils avaient laissé là-bas, en Normandie et en Bretagne, une amoureuse, souvent même une promise, et ça les réchauffait d'en avoir des nouvelles, le plus souvent écrites sous leur dictée par le maître d'école de la commune.

Pour ma part, il m'en vint trois : une de Loïse, une de Claudine et une de M. Nordez; et ça me faisait de la peine de voir Fortescue sans nouvelles des siens, c'est-à-dire de son père, veuf depuis des années, seul au moulin de Planchon, où il gagnait assez péniblement sa vie. et qui, pour son malheur. ne savait pas écrire.

Je vous jure que, dans ces moments-là, on n'a point froid aux mains, et que les enveloppes. quand il y en a, sont bien vite déchirées. J'en fais l'aveu, c'est la lettre de Loïse que j'ouvris la première, et elle me bouleversa.

Elle n'était plus au Dyke, depuis quelques semaines déjà, partie de son propre gré et dans des circonstances qui lui faisaient honneur.

Les maîtres, je crois l'avoir dit, lui semblaient très attachés et se félicitaient de son courage et de sa probité; mais il y avait un gars de la maison, un garçon de vingt-quatre ans, tout récemment revenu du service et qui, dès les premiers jours de son retour, s'était mis à la courtoiser et avec tant d'insistance que Loïse avait demandé son compte en fournissant le prétexte et s'était éloignée, très surprise de voir que les

maîtres du Dyke ne trouvaient pas cela étrange et ne comprenaient pas les scrupules d'une fille dont le père était mort en prison, et qui n'avait pas le droit de faire la difficile. La morale et la justice sont à peu près partout les mêmes, dans notre monde, et certaines infamies y passent souvent pour toutes naturelles.

Loïse s'en était d'abord allée à Portbail, mais, n'ayant point trouvé à s'y employer, elle était revenue à Saint-Vaast où, grâce à M. Nordez, elle avait trouvé un petit emploi dans une maison de commerce du quai, pour le logement et la nourriture, avec promesse de rétribution prochaine, si les affaires allaient bien.

Mais, une chose l'affligeait profondément : mes sœurs ne la regardaient plus et elle n'avait pas osé, en présence de cette froideur, se montrer à la cambuse du vieux Saint-Vaast.

Ainsi, parce que cette pauvre Loïse était la fille d'un homme qui avait fait de la prison, elle était bannie, répudiée et, ce qu'il y a de pire et de plus odieux, c'est que ceux qui se conduisent d'une façon aussi injuste et aussi barbare, s'imaginent qu'il ne leur est pas possible de faire autrement.

De Loïse, pas un mot dans la lettre de Claudine ! Celle-ci me semblait même écrite d'une manière un peu affectée, sans rien du laisser-aller d'autrefois, sans toutes ces naïvetés charmantes auxquelles on se plaît à répondre de même. Le parti-pris que cachaient ses termes embarrassés m'attristait au point que Fortescue s'en aperçut :

- Eh bien ! ça ne va donc pas au pays?
- Non, dis-je, pas comme je voudrais.
- Enfin, reprit-il mélancoliquement, mieux vaut encore apprendre cela que de ne rien savoir du tout.

Il avait l'air si triste, en disant cela, que j'en fus très ému moi-même :

- Fortescue, lui dis-je, il y a des choses que tu ne comprends pas, et je le crois, pour ton bonheur.
- Et lesquelles donc, fit-il, Philippe Bastien ? Ce sont les gens de ma sorte qui comprennent le mieux, sois-en sûr, tout simplement parce qu'ils réfléchissent plus que les autres, étant plus délaissés.
- Excuse-moi, pauvre vieux, repris-je; mais, vois-tu, en ce moment, je changerais volontiers ma peau contre la tienne.

Comme il avait suivi tous mes mouvements, un peu jaloux qu'il était de ma correspondance :

- Tu n'as pas encore tout lu, me dit-il; peux-tu savoir s'il n'y a pas du bonheur, dans la troisième lettre ?

La troisième lettre, c'était celle de M. Nordez.

- Nous allons voir, dis-je, Fortescue.

Et je l'ouvris.

Elle était longue, quatre pages, et de la très belle écriture serrée de M. Nordez. Il m'y racontait, avec émotion, les derniers événements, le retour de Loïse, ce qu'il avait pu faire pour elle, grâce aux nombreux amis qu'il comptait dans Saint-Vaast, et qui s'étaient montrés tous excellents pour la pauvre abandonnée. Mais, ses propres ressources, à lui-même, n'étaient pas grandes, loin de là, et il manquait à Loïse des choses nécessaires, indispensables même.

En lisant cela, j'éprouvai une sensation de joie sans pareille, et, sans doute, Fortescue s'en aperçut-il, car tout à coup il s'écria :

- Pour le coup, voilà de bonnes nouvelles!

— Ah ! fis-je, elles ne sauraient, en effet, être meilleures.

Et je lui racontai tout ce que l'on sait, tout ce que j'ai écrit, dans ces nombreuses pages, et l'allégresse sans limite que reprouvai, d'être en mesure de faire quelque pour Loïse Rouvillois.

- Ça, c'est agréable, fit-il, et je le comprends. Enfin, tu es tout de même bien heureux, Philippe, de le savoir rattaché au pays par quelque chose. Rien que d'y penser, il me semble que ça doit abréger les mauvais quarts d'heure.
- C'est vrai, dis-je, mais ça viendra pour toi, Fortescue, comme pour les camarades, et ce n'est pas à ton âge qu'il est permis de désespérer.
- Philippe, fait-il, sais-tu ce que je voudrais, mon temps fini? Rien autre chose, mon vieux, qu'un petit bateau de pêche, dans le fond de la Hague, du côté du havre de Goury, par exemple. J'ai, par le-bas, un vieux parent du nom de Thomas Lamousse⁸, qui bourlingue entre Jobourg et Aurigny, tous les jours de l'année, excepté les dimanches et les fêtes, et j'ai pensé bien souvent à le rejoindre, quand le moment sera venu.

Pendant qu'il s'exprimait ainsi, je poursuivais ma lecture, et je comprenais, sous les expressions un peu embarrassées de M. Nordez, qu'il lui fallait quelque argent pour Loïse :

- Parbleu ! fis-je, il a cent fois raison, M. Nordez, et, sans plus tarder, je vais m'adresser au commissaire de bord.

Je vis bien que Fortescue n'entendait pas grand chose à ce que je disais, mais, sans songer davantage à sa déception, je lui faussai compagnie, et je m'en allai trouver le commissaire.

⁸Voir la nouvelle Le Père l'Ancien

Les miens n'ayant point de besoins pressants, grâce au rendement de l'Écureuil, je n'avais pas souci de déléguer ma solde à Saint Vaast, et c'était le commissaire même du bord qui voulait bien se faire mon banquier.

En quelques mots, je lui expliquai la situation, et il me dit qu'à l'occasion la plus prochaine, il ferait tenir à M. Nordez, par l'intermédiaire de son collègue de Saint-Vaast, la somme que je voudrais, pourvu qu'elle me dépassât pas cinquante francs.

Avec cinquante francs, il est encore permis de faire bien tirs choses, surtout quand la somme est confiée à un homme entendu et économe comme M. Nordez. Et je me mis, aussitôt que me le permit le service, à lui écrire, pour lui expliquer la chose, afin qu'il sût comment s'y prendre, ma lettre étant destinée à partir par le même courrier que l'argent du commissaire, c'est-à-dire sur le même navire qui venait de Cherbourg.

Mais, malgré toute cette grande joie de me savoir utile à Loïse, il me restait de tristes pensées encore augmentées par la lettre de M. Nordez qui, dans ses dernières lignes, m'exposait, en termes résignés, l'entêtement des miens qu'il lui était impossible de vaincre, avec les meilleures et les plus solides raisons.

La distance est le plus sûr acolyte des pensées tristes, parce que l'imagination travaille, à n'en plus finir, et se plaît aux chimères. Sous les cieux polaires, c'est encore pire, les distractions étant fortement plus rare et toutes les choses extérieures portant à la mélancolie.

J'étais témoin de cela tous les jours, et je voyais que tous les pauvres gens de la flottille travaillaient sans gaieté et sans joie. Dans le nombre, il y avait des pères de famille qui songeaient forcément aux foyers lointains, où la femme et les enfants avaient du mal à vivre, en attendant le retour de la pêche, trop heureux encore, quand le navire revient et ne compte point parmi les disparus. A bord de la *Dorade*, nous étions relativement très peu à plaindre. Bien vêtus, bien nourris, nous n'avions

guère de misères que dans les heures de bourrasque, malheureusement trop fréquentes, et où il nous fallait tenir l'œil constamment ouvert, soit pour porter secours aux navires en détresse de la flottille, soit pour recueillir les embarcations de pêche perdues dans la neige ou dans le brouillard.

Un jour de février, il se passa quelque chose de terrible. Sans crier gare, un ouragan sans pareil se déchaîna, accompagné d'une tourmente de neige comme je n'en avais encore jamais vu.

C'était à la fois sinistre et imposant. Enveloppés dans la bourrasque neigeuse, nous n'étions cependant pas précisément aveuglés, parce qu'il venait d'en haut une lumière extraordinaire, d'un rouge embrasé, malgré les tourbillons de neige, et qui les faisait paraître comme des blocs composés d'autant de papillons enflammés. Et, en même temps, le vent soufflait, avec une telle force, qu'il nous fallut quitter le mouillage, aussitôt les feux allumés, et gagner la haute mer.

Toutes les voiles de la *Dorade* étaient serrées, et je pensais, avec un grand serrement de cœur, à tous ces bricks et à toutes ces goélettes de pêche, qui n'avaient point la vapeur, pour les tirer de peine, et dont quelques-uns n'en iraient assurément à la côte, s'ils chassaient sur leurs ancres, ou si leurs chaînes rompaient.

Ah ! quelle existence que celle de ces pauvres gens, et que de fois ne me suis-je pas fait cette réflexion que ces belles morues, étalées, au milieu de leur sel blanc, derrière les vitres des épiceries de Cherbourg, de Caen, du Havre et de toutes les villes, ont coûté la vie à tant de braves forcés, par nécessité de métier, de gagner le pain de la famille, au prix de dangers mortels ! La vie est faite de ces nécessités impérieuses, et quoi que l'on tente, certains périls, surtout les périls de mer, ne seront jamais supprimés.

Toujours est-il qu'au milieu du vacarme des éléments déchaînés, la *Dorade* roulait dans cette bourrasque de neige illuminée par les feux polaires. Le second, M.

Lequertier, à son poste de l'avant, enveloppé dans sa capote cirée, se cramponnait à quelque chose, tant le navire tanguait et roulait, et, à travers le rideau neigeux, d'une épaisseur vertigineuse, on apercevait parfois, comme dans une buée épaisse, le commandant, les mains crispées à la rampe de la passerelle et qui, parfois, se penchait sur les porte-voix, pour donner des ordres à la machine.

Avec cela, la sirène ronflait, et comme toujours, en pareille circonstance, le canon tonnait, à intervalles calculés. Cela faisait quelque chose de particulièrement triste et provoquait une angoisse bizarre, que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais ressentie, même lorsque la *Marjolaine*, perdue dans la Déroute, sous le feu de Carteret, au milieu du grain de Sud-Ouest, s'en allait fatalement vers la catastrophe.

Et, au milieu de tout ce tremblement, rien à faire pour les gabiers, de sorte qu'on a le temps de se livrer à de tristes pensées et de se rappeler un tas de choses plus tristes les unes que les autres, parce qu'elles revêtent inévitablement la couleur du temps. A bord de la *Dorade*, tout geignait, tout se plaignait, tout craquait, et le froid était si intense, malgré la bourrasque de neige, que, dans la nocturne lueur boréale, on apercevait, le long des vergues et des cordages, autour des poulies, dans toute la longueur de la rampe de la passerelle, partout en un mot, de longs filaments de glace qui pendaient, illuminés par l'embrasement polaire et qui, sans cesse arrachés par le vent, se reformaient aussitôt, et toujours de même.

Et je me disais que cette bourrasque s'en allait ainsi, jusque dans la Manche, et qu'il s'y passait, pour le moment, quelque chose de semblable à la surprenante et brève tempête où Rouvillois avait failli perdre la vie.

Tout d'un coup, pendant que, cramponné des deux mains aux porte-haubans, je songeais à toutes ces choses, un choc brutal ébranla la *Dorade* qui, sur la mer violente, se cabra, pour ainsi dire, sursauta, bondit, pour retomber comme inanimée. Un grave accident de machine, la rupture d'un volant, à ce que l'on nous apprit plus tard : l'avisé se trouvait inopinément à la merci de la tempête, car il n'y avait pas

lieu de songer à la réparation immédiate dans un pareil tremblement.

Dans une situation aussi périlleuse, il n'y avait plus qu'à tenir la cape; et le commandement retentit aussitôt de larguer le grand hunier et de le fixer au bas ris.

Nous en étions, Fortescue et moi, et nous voilà grim pant dans les haubans avec les camarades, aveuglés par les rafales de neige, mais éclairés aussi par la lueur singulière qui venait d'en haut, et qui rendait la dure besogne moins difficile.

Mais la toile serrée du hunier était dure, pour ainsi dire, comme du métal, et ça n'allait pas tout seul, d'autant plus que la *Dorade*, n'ayant plus d'erre, restait à la merci de la mer furieuse et faisait des bonds désordonnés. Comment se tenir là, avec tout ce qui nous glissait dans les mains, les petites cordes raides comme des barres de fer, qui nous échappaient, et nos pieds qui glissaient sur les cordages gelés ?

- Sapristi, me dit Purtescue, l'avarie a bien mal choisi son moment.
- C'est toujours comme ça, mon vieux, repris-je...

Je n'eus pas le temps d'achever ce que je voulais dire, et j'entendis un grand cri. C'était Fortescue qui, perdant l'équilibre, tombait à la mer :

- A moi, Philippe!

Et ce fut tout; mais, je ne pris même pas le temps de la réflexion, et je me laissai tomber aussitôt. Une fois revenu sur l'eau, je me mis à pousser des cris désespérés :

- Tiens bon, Fortescue, c'est moi, Philippe Bastien, est-ce que tu ne vas pas me répondre ?

J'entendis, à une courte distance, une clameur d'angoisse, à moitié mangée par le vent et le vacarme de la mer, et en même temps j'aperçus la bouée lumineuse qu'on

venait de lancer de la *Dorade*.

Un canot à la mer, il n'y fallait pas songer; et même je savais qu'en de telles circonstances ceux qui tombent à l'eau sont abandonnés, à cause du salut de l'équipage.

Cela ne m'empêchait pas de continuer à pousser des cris presque sauvages, auxquels répondait la voix de plus en plus faible de Fortescue.

Enfin, je parvins à le saisir, grâce à une lame qui le jeta dans mes bras, et je me mis à nager vers la bouée lumineuse, non sans de grandes difficultés, car Fortescue était presque inerte, et je me sentais gêné dans mes mouvements par la lourdeur croissante de mes efforts. Les minutes, ainsi passées, comptent comme des années; elles s'éternisent d'une façon impossible à comprendre par ceux qui n'ont point traversé de pareilles angoisses.

Je nageais désespérément vers la bouée, toute prochaine, poussant devant moi Fortescue, et tout en faisant de mon mieux, je pensais que c'était bien inutile, puisque la *Dorade* était dans l'impuissance de nous porter secours.

N'importe ! L'instinct de la conservation est plus fort que le reste, et quand je posai la main sur la bouée, il me sembla que c'était le salut.

Fortescue, sentant sous ses doigts quelque chose de solide, reprenait ses sens, et pendant que nous étions ballottés au gré des vagues, il me cria, autant qu'il y put mettre de forces :

- C'est toi, Bastien?
- Oui, c'est moi, mon vieux ; surtout tiens bon et ne mollis pas!
- Ah! reprit-il, Bastien, je crois que nous sommes finis. Pourquoi donc t'en es-tu venu mourir avec moi ?

- Voyons, lui dis-je, te sens-tu encore quelques forces?
- Tout ce que je sens, Philippe, c'est que je m'en vais, et que je ne reverrai plus jamais le moulin du Planchon ni mon pauvre vieux qui ne se doute pas, à cette heure, du dernier adieu que je lui envoie.
- Crions ensemble, lui dis-je, aussi fort que nous pourrons.
- A quoi bon ? fit-il, d'un ton résigné. Si l'on avait bonne envie de notre salut, est-ce que la lumière de la bouée, même dans la neige, ne vaut pas mieux que tous les hurlements du monde ?

Il disait vrai; mais l'homme en danger appelle toujours du secours, même quand il se sait dans la solitude irrémédiable. C'est instinctif, et il crierait dans le désert.

Peu à peu, cependant, nos forces diminuaient, et le froid, pénétrant à travers nos vêtements, rendait nos membres de plus en plus inertes et engourdis.

J'avais encore assez d'énergie pour essayer de nous attacher à la bouée, avec les cordages qui pendaient autour d'elle, et je commençai par Fortescue que j'amarrai, non sans peine, parce qu'il ne s'y prêtait pas.

Le pauvre garçon n'y était plus, et moi-même je sentais qu'il en serait bientôt ainsi pour moi, et que ma raison s'en allait, avec mon énergie :

- Laisse-moi. Philippe, dit-il, tout à coup, laisse-moi, tu me serres trop.

En le regardant de plus près, à la lueur de la bouée, je vis qu'il avait les yeux fermés et j'eus une peur que je ne puis dire.

En même temps, je sentais les forces qui m'abandonnaient, et mes yeux aussi qui, involontairement, se fermaient; et, malgré les horribles secousses imprimées par la mer à la bouée qui sautait comme un liège, je me rendis compte de la torpeur qui m'envahissait et contre laquelle toute lutte était impossible.

Comme Fortescue, je m'endormais dans le fracas, impitoyablement, sans résistance, et la dernière sensation que j'éprouvai, dont j'ai garde le souvenir, fut celle de son bras libre qu'il passait autour de mon cou, avec l'idée de mourir ensemble.

Et puis plus rien qu'un bourdonnement furieux dans les oreilles, encore la sensation très vague de l'abandon au milieu de la solitude meurtrière, et, dans une dernière manifestation de vie, la vision du logis de là-bas, le père, la mère et les quatre sœurs, autour de la table, pour la soupe du soir; et aussi Loïse, dans l'herbage du Dyke où je l'avais vue pour la dernière fois et où nous nous étions promis tant de choses.

Enfin, une sensation vague de la fin de tout avec, de seconde en seconde, quelque ressaut de souvenir aussitôt englouti par une vague plus forte qui collait ma tête contre la bouée! Et cependant, je me souviens encore qu'avant de perdre tout à fait connaissance, j'appelai Maman Sophie de toutes les forces qui me restaient ; et puis ce fut tout, et je m'en allai dans l'anéantissement complet, avec la sensation du bras de Fortescue autour de mon cou, et dans les oreilles bourdonnantes le refrain d'une chanson avec laquelle Maman berçait autrefois mes petites sœurs, dans la maison du vieux Saint-Vaast.

XV

Quand je repris mes sens, j'étais étendu en un cadre très confortable, dans la chambre assez vaste d'un navire de commerce. La lumière y venait d'en haut, par l'habitable, et, pour le moment, elle était très claire.

Sur la table qui occupait le milieu de la chambre, un jeune homme était accoudé et lisait avec une grande attention, la tête dans ses deux mains.

Que c'était-il passé, depuis que j'avais perdu toute notion de l'existence ? Comment me trouvais-je là, dans ce cadre, éprouvant une sensation de bien-être extraordinaire ? Et Fortescue, où était-il ?

Il me fallut pas mal de minutes pour rassembler mes idées: mais, toute notion de temps était absente. Combien d'heures ou de jours s'étaient écoulés, depuis l'instant où j'avais perdu connaissance, avec le bras de Fortescue autour de mon cou, sur la bouée abandonnée par la *Dorade*?

De l'autre côté de la chambre, il y avait un cadre pareil à celui où j'étais couché, et il me semblait bien y voir remuer quelque chose. Mais, retrouvant mes sens pour la première fois, mes idées étaient quelque peu confuses ; et, malgré la douce chaleur du lit, avec des couvertures épaisses qui s'entassaient sur moi, j'éprouvais, dans la poitrine, de chaque côté, une sensation très douloureuse.

Malgré cela, je ne pouvais demeurer, plus longtemps, dans une pareille incertitude, et je fis possible pour me redresser sur le coude afin de mieux voir. Mais, aussitôt mon premier mouvement, le jeune homme qui étudiait se tourna vers mon cadre et, très brusquement :

- Voulez-vous, dit-il, me faire le plaisir de rester tranquille et surtout de ne pas remuer de la sorte ?
- Où suis-je, Monsieur ? lui demandai-je, et Fortescue, est-ce que vous pourriez m'en donner des nouvelles ?
- Votre camarade, sans doute ?
- Lui-même, Monsieur.
- Eh bien! il vous tient compagnie dans le cadre en face ; seulement, je dois dire qu'il est cent fois plus raisonnable que vous.
- Voudriez-vous m'expliquer...
- Je ne vous expliquerai rien et j'exige que vous me fachiez la paix. Est-ce entendu? Patientez, que diable, et l'on vous dira tout lorsque vous serez en état de l'apprendre!
- Ah ça ! mais, je suis donc bien malade, Monsieur?
- Plus que vous ne le croyez, assurément. Et, maintenant, bavardez tout à votre aise, si cela vous convient, mais vous n'aurez pas un mot de moi.

Et il se remit la tête entre les deux mains et se pencha de nouveau sur sa lecture.

- Monsieur, repris-je très timidement. je voudrais bien savoir où je me trouve pour le moment, et si je ne rêve pas. Dites-le moi, et je vous jure de ne plus prononcer une parole.
- Eh bien ! mon garçon, vous êtes bord du brick de Dunkerque *Le Saint-Paul*, à demi désarmé par la bourrasque, et à qui vous devez une fameuse chandelle, vous et votre camarade, vous pouvez m'en croire. Et, maintenant, motus, n'est-ce pas, et lâchez de dormir!

Il se leva et versa dans une grande cuiller quelque chose qu'il alla chercher dans une sorte de pharmacie portative comme j'en avais vu souvent à bord des navires caboteurs; puis, avec mille précautions, il passa le bras gauche sous ma tête, de façon à la redresser suffisamment et approcha la cuiller de mes lèvres :

— Allons, dit-il, avalez cela d'un coup, et que ça ne traîne pas !

J'avalai sans trop de peine et cela me causa par tout le corps une douce sensation de chaleur. J'entendis même beaucoup plus distinctement la respiration un peu rauque, dans le cadre, de l'autre côté de la table :

- Monsieur, dis-je, est-ce que nous nous en tirerons, Fortescue et moi ?
- La vérité est, reprit-il en riant, que votre peau à tous deux vaut un peu plus cher qu'il y a quelques heures; mais, je n'en donnerais pas encore grand argent. Allons, mon camarade, faites comme le voisin, dormez, en attendant de passer à bord de la Dorade où, bien sûr, on ne vous croit plus de ce monde, et pour cause.

Il se remit à lire, et je n'entendis plus que la respiration un peu dure, dans le cadre, de l'autre côté de la chambre ; et bien que je sentisse mes idées légèrement brouillées, je me demandais comment il se faisait que le Saint-Paul ne tanguât pas et ne roulât pas davantage. Il y avait donc des jours que nous étions étendus là, Fortescue et moi ? Et tout aussitôt l'envie irrésistible me reprenait de questionner le médecin.

- Monsieur, je vous en prie, est-ce que bien des journées se sont écoulées depuis la tourmente ?

Il ne me répondit rien, et, malgré tout mon grand désir, je n'insistai pas. C'était un garçon de mon âge, ou à peu près, un de ces jeunes gens sans fortune qui naviguent à Terre-Neuve ou en Islande, histoire de faire des économies, pendant la campagne de pêche, pour prendre leurs inscriptions dans les facultés ou les écoles et finir leurs études médicales.

Presque tous les bateaux de pêche ayant un nombre d'hommes d'équipage déterminé, sont tenus d'entretenir un médecin, ou plutôt un étudiant en médecine, pourvu qu'il soit muni d'un certain nombre d'inscriptions et qu'il ait passé quelques examens.

Celui du *Saint-Paul*, je l'ai su depuis, était un garçon des plus méritants et des plus dévoués. Fils d'un maître au cabotage du port de Granville, il se trouvait pour ainsi dire chef de famille, après un naufrage. La bisquine que commandait son père s'était effondrée sur les Minquiers, par une nuit de bourrasque, et la besogne sinistre avait été si bien et si totalement accomplie, que le désastre fut connu par le hasard d'une épave venue à la côte de Regnéville. C'était le tableau même de la bisquine *Étoile de la mer*, saisie par l'ouragan, à l'entrée méridionale de la Déroute, et qui s'en allait, sur lest, de Nantes à Cherbourg, pour y prendre un chargement de fourrages, à destination de Guernesey.

Et, lorsque j'appris cela, au bout de quelques semaines, je me dis que des jeunes gens, dans des conditions en apparence heureuses, n'ont pas moins de mal que nous, et que l'énergie est nécessaire à tous, quand il s'agit, non seulement de gagner sa vie, mais aussi celle des orphelins déshérités par un coup de mer.

Au bout de quelques instants, me voyant reposer, il se leva et monta sur le pont, histoire de prendre l'air. Il devait y faire bon, car à peine entendais-je ces bruits de voile qui claquent, dès qu'il y a la moindre brise. Le navire était-il à l'ancre, ou bien courait-il sous quelque voile? Je n'en savais rien; mais, ce que je savais, c'est que, pour si peu de mouvement, il fallait un calme à peu près complet.

Alors, je n'eus plus qu'une idée fixe : appeler l'attention de Fortescue, si c'était possible, puisqu'il était là, comme moi, étendu, dans le cadre du second du *Saint-Paul*, et que j'entendais sa respiration irrégulière et rauque, quelquefois même des mots inarticulés qu'il prononçait, entre deux spasmes, et le plus souvent mon nom, avec la voix dolente, sinon résignée, dont il m'appelait, pendant que, de compagnie, nous perdions progressivement, sur la bouée de la *Dorade*, toute notion d'existence :

— Fortescue, est-ce que tu m'entends?

Rien, pas de réponse ! Et, dans mon égoïsme de malade, j'insistai :

— Fortescue, c'est moi, Philippe Bastien !

Il s'agita, sous ses couvertures, et ce fut tout. Alors, impitoyablement, je continuai, avec une irritation d'autant plus grande que, dans l'état de faiblesse où je me trouvais, je m'imaginai qu'il ne voulait pas me répondre, et qu'il se jouait de moi :

— Fortescue ! Fortescue !

Alors, j'aperçus bientôt, sur le bord du cadre, sa pauvre figure ravagée par la fièvre, et ses yeux hagards, qui me semblèrent d'une grandeur inaccoutumée :

— C'est toi, Bastien, dit-il; saurais-tu, par hasard, me dire où nous sommes, et si nous ne naviguons pas dans l'autre monde?

— Ah ! mon pauvre vieux, fis-je, heureux de l'entendre parler, te souvient-il de quelque chose ?

— Non, dit-il, de rien, depuis que je me suis évanoui sur la bouée de la *Dorade*. Combien y a-t-il de cela, Philippe, le sais-tu toi-même ?

— Je n'en sais rien de rien ; tout ce que je puis le dire, c'est que nous occupons la chambre du *Saint-Paul*, un brick de pêche, et que tu m'écorderais sans que je puisse te renseigner davantage. Souffres-tu beaucoup? lui demandai-je ?

— Oui et non! la vérité est que je suis moulu, comme on dit chez nous. Et toi, Philippe ?

— Moi de même; mais, ce que je voudrais savoir, c'est comment nous nous en sommes tirés. Sais-tu, mon vieux, nous pouvons déménager sans crainte, maintenant, car nous sommes ressuscités, il est permis de le dire.

Au même moment, nous entendîmes du bruit, dans l'escalier ; la porte s'ouvrit, et le jeune homme de tout à l'heure s'effaça devant le médecin de la *Dorade*, M. Meslin, un homme que nous adorions tous, d'abord parce qu'il ne faisait pas de manières,

aussi parce qu'il était fort instruit, même savant, et que ça ne l'empêchait pas d'être plein de sollicitude pour tout l'équipage. Voilà des hommes comme il en faudrait partout et toujours, parce que, sous les tropiques ou dans les régions boréales, ils savent comment s'y prendre et ragaillardir les malades, quand la gaieté et la bonne humeur s'en vont, chassées par la fièvre envahissante, ou par la nostalgie.

Un homme suivait le médecin de la *Dorade*, le capitaine du *Saint-Paul*, la casquette à la main, avec une physionomie si bonne, sous son apparente rudesse, qu'il commandait tout de suite la sympathie.

Et pendant que le docteur Meslin, en nous reconnaissant, nous deux Fortescue et moi, allait d'un cadre à l'autre, tâtant notre pouls et, en fin de compte, se renseignait, trouvant très bien ce qu'avait fait le jeune médecin du bord, dans la circonstance :

- Tout est pour le mieux, capitaine, dit-il, mais le salut de ces deux gaillards tient du miracle, et je vous confesse que je n'y comprends rien. A bord de la *Dorade*, au moment de l'accident, nous n'avons pu que déplorer les rigueurs des instructions, en pareil cas; vous savez ce que c'est, et il n'y a rien à faire contre cela. Mais, ce que la *Dorade* ne pouvait faire, comment avez-vous pu l'accomplir ?
- Tout simplement, Monsieur, parce que nous nous trouvions, à ce moment-là, au centre du cyclone, et dans un calme à peu près parfait. Il faisait tout à fait jour, et quoique démâtés de notre grand mât de hune, nous faisons assez bonne contenance. Avec un navire comme le *Saint-Paul* sous les pieds, voyez-vous, Monsieur, la mer n'est pas à craindre. Quant à être jetés à la côte, ça pend au bout du nez de tout le monde, quand la vapeur ne peut pas se mettre de la partie. Enfin, nous nous en sommes tirés, et vous aussi, malgré l'accident survenu à votre machine

Et il ajouta, d'un ton dolent :

- Est-ce que vous , croyez, Monsieur, que les malheurs sont grands, et que nous avons perdu beaucoup de nos camarades ?
- Certes, il en manque à l'appel, répondit le Docteur Meslin; mais il en est déjà revenu au mouillage, que l'on croyait perdus; et sans doute en reviendra-t-il d'autres encore; poussée par un pareil coup de vent, on irait presque jusque sur les côtes d'Amérique. Mais, je vous en prie, Capitaine, comment ces deux gaillarde-là sont-ils à votre bord ?
- Ça, Monsieur, c'est un hasard, et je ne leur conseillerais pas de tenter de nouveau la même aventure. Comme je viens de vous le dire, nous nous trouvions au centre du cyclone, c'est-à-dire dans le calme, lorsque mon second aperçoit deux hommes amarrés, tant bien que mal, sur une bouée. Deux cadavres, pour sûr ! Le mieux était de s'en assurer, et nous mettons une embarcation à la mer. Ah ! les deux camarades n'en disaient pas long; ils ne disaient même rien du tout, et notre jeune médecin, qui avait embarqué, les croyait parfaitement *ad patres*. Mais, ça n'est pas une raison de ne rien tenter et une fois hissés à bord, je les fais aussitôt descendre dans la chambre, où vous les voyez.
- Vous êtes un brave homme, Capitaine, dit le Docteur Meslin, et je vous certifie que le commandant de la *Dorade* sera bientôt instruit de cela.
- Eh bien, Monsieur, ça n'a pourtant pas été tout seul, et nous avons eu un mal de tous les diables à les rappeler à la vie. Combien de temps avaient-ils passé sur la bouée, ça, je ne saurais le dire, mais ce que nous les avons frottés, pour ramener la chaleur et la circulation, vous n'en avez pas d'idée.

Et, en riant, il ajouta :

- Et ce qu'ils ont dit de bêtises, l'un après l'autre, et quelquefois tous les deux ensemble, pendant quarante-huit heures, ça ne se raconte pas.
- Je crois bien, fit en riant le Docteur Meslin, qu'ils sont capables d'en dire encore; c'est plus facile que d'en faire, pour le moment. Mais, Capitaine, dans l'état où ils sont, il faut que vous me les gardiez encore; je n'oserais

prendre sur moi de les transporter à bord de la *Dorade*.

- Tant que vous voudrez, Monsieur ; mais la pharmacie du bord n'est pas riche, et si vous vouliez bien nous envoyer les médicaments nécessaires...
- Soyez tranquille, Capitaine, rien ne leur manquera, je vous en donne ma parole, et vous serez muni des choses indispensables d'ici quelques heures. Avez-vous des malades à votre bord ?
- Non, Monsieur, rien, pas ça, depuis le commencement de la campagne; c'est une véritable bénédiction.

Et il ajouta, avec un bon gros rire de brave homme qu'il était:

- Nous autres de Dunkerque et des environs, nous sommes carabinés; mais, Monsieur, oserais-je vous offrir un grog bien chaud ? En acceptant, vous me feriez grand plaisir.
- De tout cœur, fit le Docteur Meslin, et si vous le voulez bien, ces deux gaillards-là en prendront leur part; seulement, il faut que ça leur brûle le gosier. C'est encore le meilleur et le plus sûr moyen de cautérisation que je connaisse. Hé, vous autres, qu'en dites-vous?
- Dame ! Major, répondis-je timidement, il y a des remèdes plus désagréables, et la médecine est assez de mon goût.

Et voilà que Fortescue se trouvant tout ragaillard, à la perspective de ce grog chaud, se dressa, sur son coude, du mieux qu'il put, et, d'un air très cauteleux et insinuant:

- Si ça vous était égal, major, je le préférerais au rhum.

Le docteur Meslin et le capitaine du *Saint-Paul* partirent d'un grand éclat de rire; et même, le major, d'un caractère tout à fait jovial, dit, en s'adressant au capitaine :

- Voilà ce que j'appelle un garçon tout à fait sans cérémonie; c'est le cas de dire, ou jamais, qu'il se croit ici comme chez lui. Voyons, garçon, qu'est-ce

qu'il te faudrait encore, avec cela?

- Ah ! major, répliqua Fortescue, pas grand chose : un ciel plus clair et quelques arbres verts, avec le bruit d'un moulin dont la roue tourne et fait du tapage, et puis l'usage de mes deux jambes et quelques pièces de cent sous dans mon gousset, une fois à Cherbourg, pour gagner le Planchon et me jeter dans les bras de mon vieux.

Et, tout en s'efforçant de rire, il poursuivit:

- Philippe Bastien, ici présent et logé à la même enseigne que moi, pour le moment, est pourtant bien moins à plaindre; il a son père et sa mère, et ses sœurs, sans compter autre chose, et c'est pour cela qu'il reçoit des lettres à n'en plus finir, mais, c'est pour cela aussi que je lui en veux de s'être jeté après moi dans la mer. En vous respectant, Major, est-ce que vous ne trouvez pas que c'est très bête ! Quand j'y pense, je lui dis mentalement toutes les sottises du monde.
- Si tu veux me faire plaisir, mon garçon, dit assez durement le docteur Meslin, tu vas te taire, et sans que ça traîne; ou bien le grog te passera sous le nez, aussi vrai que je te le dis. Tu n'as donc pas honte de voir que ton camarade est cent fois plus raisonnable que toi ?

A ce moment, le maître-coq apparut avec de l'eau chaude dans une bouilloire énorme et, sur un plateau, des verres épais et solides et qui bien des fois déjà, sans doute, avaient roulé dans la chambre ou sur le pont, sans la moindre fêlure.

Il y avait, au fond de chacun d'eux, du sucre et une bonne rondelle de citron, avec une cuiller d'étain qui résonnait, sur le verre, à chaque pas du maître-coq qui déposa le tout sur la table, et versa l'eau dans les verres, tout en laissant la place voulue pour le rhum, le gin ou l'eau-de-de.

Cela fit, dans la chambre du *Saint-Paul*, une buée assez épaisse, bientôt dissipée

d'ailleurs: et je me souviendrai toujours du regards du convoitise de Fortescue qui, la tête presque hors du cadre, et les narines démesurément gonflées, aspirait la bonne odeur de l'eau chaude sucrée à laquelle se mêlait le parfum plus pénétrant du citron :

- Ah! dit-il tout d'un coup, rien que de sentir cela, on dirait que ça me donne des jambes !

Je n'en revenais pas d'une pareille hardiesse, et je me demandais si le docteur Meslin n'allait pas lui laver la tête d'importance. Il n'en fut rien, au contraire :

- En voilà un qui me semble trop pressé, dit-il, c'est bon signe, je ne voudrais pas vous être désagréable, capitaine, mais ces Normands-la sont tous et toujours les mêmes, sous toutes les latitudes, et le diable, tout malin qu'il est, n'en aurait pas aisément raison.

Le capitaine du *Saint-Paul* et notre major trinquèrent; et ce ne fut pas sans un vif plaisir que j'avalai, en plusieurs reprises, le grog presque bouillant. Quant à Fortescue, il était si pressé qu'il se brûla et qu'une bonne partie du liquide lui revint par le nez. Alors, nous nous mêmes tous à rire, moi comme les autres, malgré le mal que ça me faisait dans le haut de la poitrine, de chaque côté ; et ma foi, ça ne me paraissait pas faire trop plaisir à Fortescue qui nous regardait d'un air piteux, et en même temps un peu colère :

- Voilà ce que c'est que d'aller trop vite en besogne, dit le major; on ne fait jamais rien de bien. Allons, on va renouveler la dose, mais j'espère que tu y mettras plus de mesure.

Par manière de plaisanterie, je crus devoir mêler mon mot à la conversation :

- Ma foi ! dis-je, si j'avais su cela, je me serais brûlé aussi, ou du moins j'aurais

fait semblant.

- Toi, reprit le major, tu vas me faire la plaisir de retenir ta langue, où c'est moi qui me charge d'en couper un bout pour l'empêcher, à l'avenir, de dire des bêtises.

Puis s'adressant au jeune docteur du *Saint-Paul* :

- Ça ne sera rien, grâce il vous, Monsieur, mais il ne me semblerait pas prudent, je crois, de les transporter, dès maintenant, à bord de la *Dorade*. C'est un grave ennui pour vous, capitaine; Mais, dans quarante-huit heures, on viendra les prendre pour les conduire à bord, ou à terre, et vous serez indemnisé.
- Ne parlons pas de cela, Monsieur, je vous en prie. C'est déjà très agréable pour moi d'avoir rendu à la vie ces deux bons garçons. Ça n'est pas le moment d'en perdre, Monsieur, car nous n'en aurons jamais trop, si jamais l'occasion se présente de les utiliser.
- Il faut espérer qu'elle viendra, dit le major, ou bien ce serait à renoncer à toute idée de justice; en ce monde. Et surtout qu'on ne s'ennuie pas trop, ajouta-t-il, en s'adressant à nos deux, il n'y a pas de pire garde-malade que l'ennui.

Le capitaine s'effaça pour le laisser passer et ils disparurent bientôt dans l'escalier, avec le jeune médecin qui les suivait.

- C'est tout de même drôle de nous savoir là, dis-je à Fortescue, et maintenant que je me sens un peu réconforté, je me pince pour savoir si réellement je suis bien vivant.
- Je n'ai pas besoin de cela, fit-il douloureusement, car ce diable de grog m'a laissé un souvenir des plus cuisants.
- Quand ça nous arrivait, étant petits, d'avalier la soupe trop chaude, Maman disait toujours que c'était bien fait pour les gourmands.

Il me fit un geste de menace comique, en me montrant le poing :

- Tu sais, Bastien, tu me paieras tout cela une fois remis sur nos jambes.
- C'est bon, c'est bon; mais si tu veux m'en croire, pour le moment, nous allons essayer de dormir.

Pour moi, ça ne fut pas long, et lorsque je me réveillai, je me sentis beaucoup mieux. Inutile d'insister davantage sur ces petits incidents. Miraculeusement sauvés, on peut le dire, nous allions bientôt nous trouver au milieu de nos camarades et, la croisière finie, regagner Cherbourg pour désarmer.

Au bout de deux jours, comme l'avait dit le major, une embarcation de la *Dorade* vint nous prendre. On nous enveloppa jusque par dessus la tête, dans de chaudes couvertures, et nous étions si relativement bien que nous achevâmes notre convalescence à l'infirmerie du bord, d'où nous sortîmes au bout de quelque temps, pour reprendre notre service.

Ça n'empêche pas qu'en songeant à l'heure terrible de la chute, à notre amarrage sur la bouée, il me passait un frisson par tout le corps, et quelquefois la nuit, dans mon hamac, j'en rêvais, et je sentais toujours autour de mon cou le bras convulsivement serré de Fortescue, et j'entendais sa voix affaiblie me disant :

- Philippe, je crois que nous sommes perdus, finis !

Alors, il faut croire que je pousse des cris d'angoisse désespérés, car je suis réveillé par des clameurs qui partent de tous côtés :

- Il n'y a donc pas moyen de dormir à l'aise avec ce particulier-là !
- Le fait est que tu n'es pas drôle, Bastien, dit Fortescue à son tour.
- Eh bien! quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce ma faute si je rêve...

Tout à coup, la voix du chef d'escouade retentit et commande brutalement le silence. Et j'essaie de me rendormir jusqu'à l'heure du quart, en pensant à tous ceux de la maison, aussi à Loïse et à M. Nordez, et en comptant les jours qu'il me reste à servir sur les côtes d'Islande avant de les serrer dans mes bras et de leur raconter ce qu'ils ne sauront jamais qu'après m'avoir revu.

XVI

Forescue et moi, lorsque nous revînmes au pays, nous avions le double galon rouge sur la manche de notre vareuse. Pas grand chose ! mais c'est toujours un commencement. Et l'on se dit qu'à la prochaine occasion, ce sera le galon d'or sur la veste de quartier-maître et sur la tête, au lieu du béret, l'élégante casquette de drap gros bleu, ornée de sa belle ancre d'or, également brodée sur le collet de la veste, de chaque côté.

Nous restâmes, à Cherbourg, le temps nécessaire au désarmement de la *Dorade*, et nous nous en allâmes tous deux, avec une permission de quinze jours. Après cela, nous nous retrouverions à la division des équipages, et au petit bonheur la chance !

Mais déjà, dans ce temps-là, il était question d'armer pour le Tonkin, et notre second, M. Lequertier, nous demanda si ça nous irait, et si nous ferions volontiers campagne.

Depuis notre aventure du cyclone, il nous confondait, nous deux Fortescue, dans la même bienveillance. A notre âge, et avec nos goûts vagabonds, rien ne pouvait nous être plus agréable; d'autant plus que l'on disait déjà que l'affaire ne serait pas facile, n'irait pas toute seule et qu'en se distinguant il serait possible d'arriver à quelque chose.

Aussi, n'eûmes-nous pas une seconde d'hésitation. M. Lequertier n'avait qu'à nous faire un signe, et nous étions à ses ordres.

Mais ceci fera l'objet d'une relation particulière que j'écrirai plus tard, quand mes garçons auront grandi et seront d'âge à comprendre ce que j'ai l'intention de leur dire, pour leur apprendre l'amour de la patrie et les encourager à faire, le moment venu, ce que nous avons fait nous-mêmes, sous les ordres d'un homme qui fut un

chef, dans tout le large sens du mot, et dont la grande mémoire est restée un culte pour nous.

Fortescue s'en alla du côté de Valognes ; moi, je pris la voiture de Mariage et j'arrivai à Saint-Vaast où l'on m'attendait.

La maison n'avait jamais été si heureuse. Ça se voyait à un tas de choses dont Maman avait l'initiative, car elle était excellente ménagère; mais avec cela elle ne détestait point le luxe, c'est-à-dire la propreté méticuleuse, et la vieille maison séculaire était brillante et coquette, comme je ne saurais dire.

Père Bastien, toujours solide au poste, ne vieillissait guère, conservé qu'il était par la salure marine. Les sœurs étaient devenues des femmes; seule, Maman s'alourdisait un peu, ce qui ne l'empêchait point de garder toute sa bonne humeur. Il y avait, cependant, quelque chose, entre nous, une arrière-pensée gênante. C'était le souvenir de Loïse Rouvillois. Les bonnes et fortes raisons fournies par M. Nordez s'étaient heurtées contre un parti-pris impitoyable ; et, pour cela même, on le voyait rarement.

Au moment de l'allégresse du retour, on ne songe guère à ces choses; mais il faut cependant bien en parler, et dès le lendemain de mon arrivée à Saint-Vaast, je brusquai l'explication. Étant seul avec Maman dans le logis, Père Bastien bourlinguant au large et les sœurs travaillant, à leur habitude, dans différentes maisons de la ville, j'abordai la question de front et je lui dis :

- Maman, je voudrais bien savoir si vous êtes toujours dans les mêmes idées, et si vous êtes encore opposée à mes intentions.
- Oui, dit-elle, Philippe, moi et tout le monde ici.
- Alors, c'est inutile d'insister davantage.
- Je le crois, Philippe, et tu devrais le comprendre.
- Comprendre quoi, Maman? Expliquez-vous mieux, je vous en supplie. Ou

plutôt, voulez-vous que je vous mette sur la voie?

- Si tu veux, Philippe.
- Eh bien, Maman, il faut que ça finisse et que je sache, une fois pour toutes, si vous me permettez ici de me marier, à ma guise, le moment venu.
- Ça, Philippe, jamais, tant que l'opposition nous sera permise ; et c'est bien aussi l'avis de ton père.
- Alors, n'en parlons plus.
- Je crois, dit-elle, que ce sera le mieux.
- Jusqu'à ce que nous recommencions à en parler, cependant, car mon parti est pris, et irrévocablement. Quant à m'en taire, j'y consens, quinze jours sont vite passés, et nous n'avons pas besoin de les abréger encore, en nous disputant.
- Tu repars donc dans quinze jours?
- Oui, fis-je. pour Cherbourg d'abord, et ensuite pour très loin.

Et j'ajoutai, un peu déçu que j'étais :

- Est-ce qu'on n'a pas toujours fait le possible pour m'éloigner d'ici ?
- Philippe, tu ne penses pas un mot de ce que tu viens de dire?
- J'en pense bien davantage encore, Maman; et, je vous en prie, ne me poussez pas à bout, ne me parlez plus de rien.

Je passai là, en famille, mes quinze jours de permission. et je vis plusieurs fois Loïse, chez M. Nordez. Elle n'était plus seulement jolie; elle était belle, du moins, à ce qu'il me semblait.

Lorsqu'elle sut ma résolution bien arrêtée de partir pour le Tonkin, elle se mit à fondre en larmes. Est-ce que l'on revient de ces affreux pays-là ?

La vérité est que j'en suis revenu, Fortescue aussi, et qu'après trois ans de campagne

où nous en vîmes de toutes les couleurs⁹, nous avons ce que nous désirions le plus, lui la médaille militaire, moi le grade de premier-maître de manœuvre.

Ma première visite, au retour, fut pour M. Nordez qui m'apprit que Loïse était toujours dans sa place, et bien considérée. J'arrivais, d'ailleurs, décidé à tout et prêt à briser tous les obstacles. Instruit par une lettre que je lui avais adressée de Cherbourg, après le désarmement du *Volta*, qui fut le bateau-amiral pendant la bataille de Fou-Tchéou¹⁰, dans la rivière Min. Il m'attendait, avec d'autant plus d'impatience. Lorsque je me présentai à l'école, ce n'est pas sans un certain orgueil qu'il me vit, dans ma capote d'adjutant. J'ai toujours pensé que, dans le premier moment, il voyait, en moi, un futur amiral.

— Eh bien, dit-il, merci du peu ! Te voilà en bon chemin, Philippe?

Tout naïvement, je lui répondis :

— Je le crois.

Mais, aussitôt, j'ajoutai :

- Seulement, il me manque quelque chose.
- Diable ! Dit-il en riant, tu me parais gourmand, pour le moment, et d'un appétit insatiable.
- Le fait est, repris je, Monsieur Nordez, que j'ai très faim de quelque chose; et ça me démange partout, dans les yeux, dans les mains et dans les oreilles.
- Ah ! Philippe, si tu te mets à parler par énigmes, il y a bien des chances pour

⁹Caractéristiques techniques et la photo du *Volta* : http://dossiersmarine.free.fr/fs_av_A1.html
Pour le détail de la campagne, voir *Le Volta en Chine et au Tonkin (1883-1885)*, Revue Maritime et Coloniale 1895 T 124 pp 66 à 109 & 477 à 528
Armé le 15 janvier 1883, le *Volta* appareille le 26 février 1883, pour ne revenir à Cherbourg que deux ans et demi plus tard et désarmer le 5 août 1885.

Charles CANIVET situe donc sa scène dans les jours qui suivent.

¹⁰Bataille de Fuzhou dite aussi de Fou Théou ou de la Pagode (23-30 août 1884)

- que nous ne nous entendions guère. Voyons, qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je veux dire, Monsieur Nordez, qu'il me serait bien agréable de serrer, dans ces deux mains-là, deux petites mains que vous connaissez; de voir, avec ces deux yeux, une personne qui ne vous est pas étrangère, et aussi de l'entendre parler aussi longtemps que ça lui ferait plaisir, de mes deux oreilles, qui ont perdu l'habitude d'une aussi douce musique. Et j'ai un peu compté sur vous, pour cela, Monsieur Nordez.
 - Si tu as compté sur moi, mon garçon. tu as eu tort, d'un air sévère. L'école, tu voudras bien en convenir, ne saurait être un lieu de rendez-vous.
 - Il n'y aurait cependant pas grand mal, Monsieur Nordez, puisque vous y seriez.
 - Tout ça, c'est bon à dire, mais moins facile à faire. Où en es-tu, avec ta famille?
 - Ça, Monsieur Nordez, je n'en sais rien, car nous n'en avons encore parlé que très vaguement.
 - J'ai fait ce que j'ai pu, reprit-il, tout ce que j'ai pu, et parfois il m'est arrivé de croire la porte forcée, ou à peu près, à de me dire que la place était à notre merci. Mais, ton père est entêté, Philippe, et quant à M^{me} Bastien, il me semble qu'elle n'entendra jamais raison. Et, sais-tu bien une chose, Philippe? De te voir avec ton bel uniforme de maître, ça doit la rendre plus intraitable encore.
 - Monsieur Nordez, dis-je, ma permission n'est pas très longue : quinze jours, et je rejoins mon port d'attache, Cherbourg, en attendant mieux. Eh bien: si tout n'est pas réglé avant mon départ, je me marie quand même, mais je ne remets jamais les pieds ici.
 - Comme tu y vas, Philippe ! En quinze jours la demande, les formalités, la noce et le reste...
 - Il ne s'agit pas de cela, Monsieur Nordez, l'interrompis-je. Tout ce que je veux, c'est l'affaire arrangée, Loïse reçue à la maison, comme autrefois. Quant au mariage, il se fera quand je pourrai l'exiger, et vous savez, il ne s'en faut pas de bien des mois. Mais enfin, je ne puis rien faire, c'est-à-dire

rien préparer, sans votre concours. Ah! si M. Surmont était ici !

- Mais, il y sera demain, Philippe; on ne te l'a donc pas dit, chez toi?
- Non, dis-je; c'est qu'on n'y aura pas pensé
- Tu n'as qu'il lire cela; il n'y en a pas long, parce que c'est d'un homme pressé et tout entier aux préparatifs de son voyage.

En même temps, il me tendit la lettre de M. Surmont, et je lus :

« Cher Monsieur,

J'ai des fourmis dans les jambes, et un besoin de voir la mer, dont vous n'avez pas d'idée. Je lis, dans les journaux informés, que le Volta vient de désarmer à Cherbourg, retour des mers de Chine, et comme je sais le premier-maître Philippe Bastien à bord, je me fais une fête de le rencontrer, avec vous, à Saint-Vaast. Il paraît qu'il s'est couvert de gloire, et je me propose de le féliciter chaudement. Dans quarante-huit heures, je serai des vôtres, et s'il y a lieu, nous causerons des amourettes d'autrefois. En est-il toujours question ? Bien à vous. »

- Ça, dis-je, Monsieur Nordez, c'est de trop, et ça me fait croire que les Parisiens n'entendent pas grand chose aux affaires de sentiment.
- C'est possible, Philippe, mais j'ai comme idée qu'il pourra te donner un fameux coup de main.
- Et comment cela, Monsieur Nordez ?
- Nous en reparlerons; mais, il me semble, Philippe, que les tiens n'ont pas grand chose à lui refuser, en supposant qu'il ait l'intention de leur demander un service.
- Un service, Monsieur Nordez? Mais, que diable pourrait-on bien faire pour lui, à la maison.
- Vraiment, Philippe, tu n'es pas malin, si tu ne devines pas
- Non, Monsieur Nordez, je ne devine rien du tout.
- C'est donc vrai, dit-il en riant, que les amoureux n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez !
- Alors, Monsieur Nordez?

- Alors, je ne sais rien, Philippe, mais j'ai tout lieu de croire que nous saurons bientôt quelque chose. Mais, je n'en reviens pas de te revoir ainsi, dans ta belle tunique à boutons d'or, un peu fanée par exemple; il me semble même qu'il y manque un bouton.
- Claudine va réparer cela, Monsieur Nordez, et s'il le faut, j'en ferai faire une neuve.
- Diable ! tu as donc rapporté du quibus?
- Oui, Monsieur Nordez, de quoi faire moi-même une dot à Loïse, quand il le faudra.
- C'est pour le mieux, Philippe, car l'argent n'est jamais de trop sur terre, surtout quand il est bien employé et loyalement gagné.
- Alors, je suis tranquille, car, je ne saurais en faire un meilleur emploi. Qu'en pensez-vous?
- Je pense que tu es un brave garçon et que l'on peut être fier chez toi, à juste titre.
- Ce n'est pas de la fierté que je demande, Monsieur Nordez, dis-je, avec quelque amertume, ce serait un peu plus de cœur, ou plutôt un sens plus juste des choses.
- Cela viendra, cela viendra, j'en ai la conviction.
- Je voudrais en avoir la certitude, et il faudra que ça se règle vite, car, au lendemain de mes vingt-cinq ans, ça sera fait. On doit le savoir, au logis; alors, à quoi bon cet entêtement ?

M. Nordez, tout d'un coup, changea le tour de la conversation :

- Sais-tu, Philippe, que tu dois être rudement trempé, pour avoir subi, sans avarie, une pareille campagne.
- Sans avaries n'est pas tout à fait le mot, Monsieur Nordez, mais enfin, je m'en suis tiré, et d'autres comme moi. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, vous le savez, eh bien ! à la guerre, on casse des hommes et voilà toute la différence.

- Il paraît même qu'on en a cassé pas mal.
- Ça, c'est sûr! Mais ça nous a remis du cœur au ventre à tous, et j'en connais comme moi, qui ne demanderaient pas mieux que de faire autre chose. Ce sera plus glorieux, Monsieur Nordez, et plus agréable, mais je crois bien que ça ne sera pas plus dur; et, à coup sûr, ça sera moins long.
- Oui, oui; nous avons tous cru, par ici, que ces gens-là ne se battaient pas et prenaient la poudre d'escampette, aux premiers coups de fusil. Quand nous avons vu, par les lettres et par les journaux, qu'il en était autrement, nous avons tous tremblé pour ta peau. Et même, de temps en temps, ton père, quand nous sommes seuls ensemble, me disait : « Tué au feu, Monsieur Nordez, ce n'est rien ; mais prisonnier de ces magots, j'en tremble rien que d'y penser, et je me fais des imaginations. »
- Pour de vilains cocos, c'est de vilains cocos, et je crois bien qu'ils m'auraient initié à leur savoir-faire, sans un nommé Fortescue qui, aidé de quelques camarades, m'a tiré de leurs sales griffes à Formose; c'est un garçon que vous connaîtrez, Monsieur Nordez, et qui m'a remis au monde, comme s'il m'avait recousu la peau. Mais nous parlerons de cela plus tard, après des choses beaucoup plus pressantes.

M. Nordez était en train de s'instruire, et je vis bien que son intention était de ne pas me lâcher.

- Il paraît, reprit-il, qu'il y a là-bas, des bêtes qui ont quelque chose de la physionomie des hommes, et même jusqu'à des poissons.
- C'est à peu près la vérité, et quand l'amiral autorisait quelque pêche, dans le voisinage de l'escadre, en baie d'Along, par exemple, on prenait, en masse, les poissons les plus étranges du monde, mais tout aussi bons que les meilleurs de la Manche, du moins à ce qu'il nous semblait, peut-être parce que ça variait l'ordinaire.
- Voilà qui me surpasse. dit M. Nordez, et tu veux te moquer de moi, Philippe; les poissons, c'est les mêmes partout, quand le diable y serait; il n'y a guère

de différence, et encore, qu'entre ceux qui vivent dans les eaux douces et ceux qui peuplent les eaux salées.

- Avez-vous vu des Chinois, Monsieur Nordez, lui demandai-je, ou des Annamites ?
- Sans doute, Philippe; pas tous les jours assurément, mais j'en ai rencontré quelquefois, ne fut-ce qu'à Cherbourg.
- C'est très bien, Monsieur Nordez, et alors il ne me reste plus qu'à vous poser cette question : ces paroissiens-là vous ressemblent-ils ou à moi-même ?

Il éclata de rire, tant ça lui paraissait exorbitant.

- Oh non, pas cela, Philippe? Comparer des figures de chrétiens à celles de ces peaux jaunes, dont les moustaches sont toutes droites, et raides comme des baguettes de fusil, jamais !

Et il ajouta très sérieusement :

- Des gens de la sorte, ça serait bon à mettre dans les pommiers et les cerisiers, pour faire peur aux merles et aux moineaux.
- Tout juste, Monsieur Nordez; eh bien! pour les poissons, c'est la même chose, et vous ne pourriez jamais les confondre avec ceux de par ici.
- Tu le vois, Philippe, on s'instruit tous les jours. Mais, avec tout cela, je me demande ce qu'on est allé faire par là.
- Ça, Monsieur Nordez, ce n'est pas mon affaire.
- La mienne non plus, Philippe, mais, entre nous, il faut croire tout de même que les filles du Cotentin valent mieux, puisque personne d'entre vous n'en ramène de là-bas.
- Qu'en ferions-nous ici, bon Dieu? Ah! non, voyez-vous, Monsieur Nordez, pour trouver de jolies filles, c'est encore dans les eaux de France qu'il faut jeter l'ancre et les aller chercher.
- Je te crois, fit avec conviction M. Nordez, et la plus jolie de toutes ne

demeure pas loin de Saint-Vaast.

- C'est mon avis, et si voulez, Monsieur Nordez, nous allons tâcher de la rencontrer.
- Elle sait donc déjà que tu es ici ?
- En doutez-vous ?
- Ça n'est vraiment pas drôle, Philippe, de te retrouver premier-maître, car tu t'entends joliment à la manœuvre.
- Hélas! Monsieur Nordez. ça ne me sert pas à grand chose, puisque l'on se refuse à faire ce que je voudrais tant commander.

Nous sortîmes et gagnâmes le quai où j'attirai bientôt les regards; nombre d'anciens reconnaissaient le petit Bastien, quoique rudement tanné par les soleils d'Extrême-Orient; et M. Nordez fut tout fier de voir des matelots du *Colibri*, un petit cotre de l'État, amarré dans le port, me saluer au passage.

Tout cela m'inquiétait fort peu et mes deux yeux ne perdaient pas de vue la maison où travaillait Loïse, espérant à tout instant, la voir sortir.

Quand nous arrivâmes, elle était fermée, et derrière les vitres, on ne voyait personne, rien que des étoffes déployées, à la devanture, jusqu'en haut, et s'évasant, en bas, en flocons magnifiques.

- Monsieur Nordez, dis-je tout à coup, est-ce que vous n'irez pas la chercher? Vous lui direz que je suis là, et bien changé, car si elle allait ne pas me reconnaître, je ne sais pas ce que je deviendrais.
- Parbleu ! Philippe, tu n'aurais qu'à te faire raser chez Casimir, et je crois que tu serais frais comme une rose.

Il s'éloigna en riant, et quand je le vis ouvrir la porte, mon cœur se mit à battre. Ce fut bien autre chose quand il en sortit, car il n'était pas seul. Loïse l'accompagnait, tête nue et si jolie, dans le cadre de ses beaux cheveux sombres, que j'en restais

émervéillé.

Elle s'avança, toute joyeuse et alerte, et dit :

- C'est toi, Philippe, c'est toi ! Je connais tout, j'ai tout su, et je t'assure que je suis bien fière. Maintenant, c'est fini, tu ne t'en retourneras plus. N'est-ce pas, Monsieur Nordez, qu'il ne s'en retournera pas?
- Loïse, dit Monsieur Nordez, nous ferons tout ce qu'il faudra pour qu'il en soit ainsi. Je vous dirai même que, selon toute apparence, nous apprendrons bientôt quelque chose.

M. Nordez en dit bien davantage et fit presque un discours; mais Loïse me semblait si heureuse, qu'elle ne l'écoutait que d'une oreille distraite. De me revoir ainsi, gradé et revêtu d'un uniforme fané, mais attestant de bons services, elle en était toute glorieuse et me regardait avec des yeux qui me bouleversaient.

Malgré cela, elle semblait triste, pensant, sans aucun doute à ce qu'elle savait tout aussi bien que moi, l'hostilité indéracinable qui nous séparait; peut-être aussi, craintive, et se demandant si, à force d'ennuis, je ne finirais point par partager d'aussi ridicules préjugés.

Les vieux retraités du quai et les marins du port nous regardaient. Beaucoup, dans le nombre, étaient instruits de ce qui se passait, et leur curiosité était en éveil.

Alors, je voulus que l'on sût bien, partout dans la ville, que Loïse Rouvillois était ma fiancée. Je pris son bras, et nous marchâmes, le long du quai, M. Nordez avec nous deux; et j'étais obligé de répondre à un tas de bonjours, accompagnés de félicitations.

Dans l'après-midi de ce jour, les langues avaient déjà fait leur besogne accoutumée, et l'on s'entredisait, dans la ville : « Vous savez, le premier-maître de manœuvre

Philippe Bastien épouse Loïse. »

Ça ne pouvait manquer de venir jusqu'à la maison, où l'on ne m'en souffla mot; ce qui ne m'empêcha point de remarquer un nuage sur toutes les physionomies.

Père Bastien, moins renfermé, plus franc, essaya quelques réflexions à l'endroit de ce qui se disait, et, au moment de nous mettre à table, pour la soupe du soir, il me glissa, dans l'oreille, quelques mots bien faits pour m'irriter. Alors, je jugeai qu'il était temps de prendre position, et en m'asseyant à ma place, je m'écriai, énergiquement :

- Je ne suis plus d'âge à être pris pour un enfant, et, je vous en supplie, ne me contraignez pas d'oublier, ne fût-ce qu'un instant, l'affection que j'ai pour vous et le respect que je vous dois.

C'est qu'aux yeux de Père Bastien et de Maman Sophie, je restais toujours le petit, obligé d'obéir à toutes les volontés, même à tous les caprices, et n'ayant pas le droit d'enfreindre les unes et de contrarier les autres.

Je fis tout le possible, pendant le repas, pour effacer la fâcheuse impression; mais, c'était bien difficile : mes quelques mots indiquaient des projets trop arrêtés, une résolution trop formelle pour qu'on s'y trompât et il n'y avait pas jusqu'à Claudine qui, endoctrinée, depuis de trop longs mois, ne me regardât comme un trouble-fête, malgré son grand plaisir de me revoir.

Comme l'avait dit naguère le vieux bandit de Poméranie, nous tombions au moment psychologique.

Maman et mes sœurs avaient beau faire; elles avaient beau me demander des détails sur la campagne, me poser une foule de questions, un grand froid se tenait entre nous. Et je me demandais ce qu'il adviendrait de tout cela, comment ça finirait, si

l'entêtement inqualifiable des miens ne me contraindrait pas à un esclandre, à une rupture, à tout ce qu'il y a de plus ridicule, parce que, c'est sans raison, et que le préjugé stupide fait des siennes et semble inattaquable.

Au milieu du silence provoqué par mes paroles, nous étions tous gênés, et il me sembla bon, pour rappeler quelque effusion nécessaire, d'évoquer un nom respecté.

- Vous savez, sans doute, que M. Surmont sera ici pas plus tard que demain ?
- M. Nordez nous en a prévenus, dit Père Bastien ; et c'est une véritable fête pour nous.
- S'il daigne venir jusqu'ici, fit Claudine.
- Il y viendra, repris-je.
- Qui te l'a dit ? fit Maman.
- Je le sais, et M. Nordez le sait comme moi ; c'est lui qui me l'a appris, il y a seulement quelques heures.
- C'est une véritable bénédiction, dit Maman Sophie ; et crois-tu, Philippe, qu'il daigne encore pénétrer dans la maison du vieux Saint-Vaast ?
- J'en suis sûr, Maman, et je crois même que c'est son plus cher désir. Vous pouvez vous informer près de M. Nordez.
- Alors, nous allons mettre les petits plats dans les grands et faire pour le mieux.
- C'est bien dommage que l'*Écureuil* soit si petit, dit Père Bastien, car une fête à bord, c'eût été tout à fait réussi. Hein, qu'en dis-tu, Philippe ?
- Je dis, père, que nous pavoiserons l'*Écureuil*, du haut en bas, et que nous le mouillerons ici, sous la fenêtre. Pendant que nous mangerons, il sera sous nos yeux, et il me semble que M. Surmont sera content.
- Ça, c'est une idée, fit Père Bastien, et ce qui compléterait la fête ce serait de lancer des fusées et des chandelles romaines, après le coucher du soleil.
- En tout cas, dit Maman, il faut nous tenir prêts et faire pour le mieux.
- Embarquez-vous à la marée de nuit, père ? demandai-je.
- Si tu veux, Philippe.

— Ma foi, je ne demande pas mieux, et nous ferons tout le possible pour prendre un morceau de choix.

Alors, l'heure venue, nous gagnâmes le large, à bord de l'*Écureuil*, et nous nous en allâmes vers l'entre-deux des îles.

Le lendemain, à la marée du matin, nous rentrâmes, avec une pêche miraculeuse, et nous gardâmes une demi-douzaine de surmulets magnifiques, avec un turbot énorme.

Et Maman, en nous voyant rentrer, avec cette belle pêche, se donna une grande importance, en sa qualité de cuisinière tenue à ne pas rater sa sauce et à faire oublier, à force de savoir, la délicieuse matelote d'autrefois, qui lui avait valu tant d'éloges mérités, et dont M. Surmont s'était si bien léché les lèvres.

XVII

Cette fois, ce n'était plus la diligence, mais bien le chemin de fer qui amenait M. Surmont. Les sifflets des locomotives retentissaient dans Saint-Vaast, et les wagons de marchandises venaient jusqu'au quai chercher la houille et les bois du Nord. Ça rendait quelque animation à ce petit port si diminué, depuis la faillite Larsonneur, et où l'on reprenait, ici et là, les constructions si longtemps interrompues.

En ce moment même, tout au bout du quai, une jolie barque montrait son profil incliné, dans les chantiers de M. Edmond Lévêque, toute prête pour la prochaine grande marée, et j'avais déjà remarqué sa tournure svelte, son avant effilé, en un mot ses formes élégantes et malgré tout, son air de solidité ; c'était fait pour la marche, et aussi pour la résistance ; et quand la mer étale venait se briser, au bout du chantier, on l'eût dit prête à s'élancer pour prendre possession de l'eau. Et, comme la coque était terminée, un gros bouquet s'étalait à la guibre, avec de longs rubans blancs, rouges et bleus, qui flottaient en tous sens et lui donnaient un air de gaieté sans pareil.

Rien n'est joli et coquet comme une petite ville marine, par un beau temps, et la journée était superbe, sans un nuage au ciel, chose bien rare dans nos contrées humides. Et, ma foi, après ces étranges sites d'Indochine, si bizarres et parfois si séducteurs, je ne me lassais pas de regarder ce vaste paysage de coteaux verdoyants, qui sert comme de ceinture à la petite cité et où s'accrochaient, à chaque pente, tant de mes souvenirs d'enfance.

Les riverains, même ceux d'humeur plus vagabonde, ne résistent pas à cela, et, après les êtres chers, ils ont aussi une grande et persistante tendresse pour les choses. Est-ce que les habitants des vastes plaines neigeuses du Nord ne meurent point de tristesse, une fois transportés aux pays du soleil ? Comme bien on pense, nous étions

au train, M. Nordez et moi, et quelques instants après les coups de sifflet, nous aperçûmes, penchée hors d'une portière, une tête qu'il nous sembla bien reconnaître.

En quelques secondes, le train stoppa, M. Surmont descendit, et après les premières étreintes :

— Sapristi ! dit-il, en me regardant, comme vous voilà tanné par le soleil...

Je l'interrompis subitement :

— M. Surmont, lui dis-je, j'espère bien que vous me traiterez comme autrefois, et que vous ne m'accablerez pas de *vous* par trop cérémonieux. Je suis toujours Philippe Bastien, le novice de la *Marjolaine*, et je vous serais bien reconnaissant de ne pas l'oublier.

— Allons-y gaiement, dit-il, puisque ça te fait plaisir.

Alors, nous nous mîmes, tout en gagnant l'hôtel de Normandie, à parler de choses et d'autres. M. Surmont avait un peu vieilli, mais il gardait toujours la même bonne humeur et c'était plaisir de l'entendre.

Il commença par vouloir nous retenir déjeuner, mais la cuisine de Maman Sophie ne permettait pas cela !

— M. Surmont, lui dis-je, le couvert est mis à la maison, et l'on vous y attend. Je crois bien même qu'il serait temps de nous diriger par là.

— Ça sera donc pour demain, et je suis d'humeur à faire honneur aux plats et à nettoyer une matelote, comme celle de l'autre fois; y a-t-il longtemps, mon Dieu !

— Il y a mieux que cela, Monsieur, et je suis sûr que Maman s'est distinguée.

— Je n'en doute pas et j'en suis charmé. C'est drôle, comme en prenant de l'âge, nous devenons gourmands. Est-ce que ça vous tient aussi, M. Nordez ?

- Ma foi ! je crois que ça me tiendrait, tout comme les autres ; mais vous savez, M. Surmont, il faut savoir se contenter de sa ration.
- Et l'on ne s'en porte pas plus mal, à ce que je vois, M. Nordez, car vous me paraissez toujours solide comme un roc.
- Oui, Monsieur, je n'ai pas trop à me plaindre, quoique je tire un peu la jambe aux approches de l'hiver. Mais nous prenons les temps comme ils nous viennent, et il y en a de pires.
- C'est ce que j'appelle de la bonne philosophie. même de la meilleure.

Et se tournant vers moi :

- Eh bien, dit-il, et les amours, est-ce qu'elles ont résisté à trois années de campagne lointaine ?
- Certes, répondis-je et M. Nordez vous le dira comme moi ! Mais ça ne va pas tout seul, et les miens s'en tiennent toujours à leurs résolutions d'autrefois.
- Voilà qui est trop fort, par exemple. Et la petite !
- Elle est ici, Monsieur, mais irrévocablement consignée à la porte de la maison.

M. Surmont eut un geste d'impatience :—

- Si tu étais resté à Blanque-Île, tout de même, chez le roi des Écrehous, rien de tout cela ne serait arrivé.
- C'est vrai, Monsieur, mais quand je vous vis alors, je n'eus d'autre pensée que de vous suivre, et ma foi ! je ne m'en repens pas.
- Tout s'arrangera pour le mieux, reprit-il, et nous en reparlerons, ce soir. En attendant, pénétrons !

Et nous pénétrâmes. Maman avait très bien fait les choses, et le couvert était superbe.

Comme elle savait s'y prendre, ayant autrefois servi dans de bonnes maisons, elle

plaça M. Surmont à sa droite, et M. Nordez à sa gauche. Et quand toutes les places furent occupées. elle s'en alla, pour revenir, avec le grand turbot étendu sur un plat d'où ses nageoires débordaient. Son ventre. tous blanc, était superbe, et il en sortait une petite fumée qui se faisait jour, à travers des ramilles de persil très vert. Claudine suivait, avec la saucière, qui fumait aussi, et toute remplie d'une belle sauce très jaune, parce que Maman y avait mis des œufs.

Après cela vint la demi-douzaine de surmulets, avec une admirable sauce rouge, où Maman avait écrasé les foies, et puis je ne sais plus quoi, mais c'était délicieux, sans doute, car M. Surmont s'en donnait, et aussi M. Nordez, et tout le monde, autour de la table. Mais, il faut un terme à tout, et lorsqu'il ne reste plus rien dans les plats, que les arêtes, M. Surmont demanda si on ne l'autorisait point à fumer une cigarette qu'aussitôt il alluma :

- Eh bien, dit-il, Patron Bastien, ça va-t-il comme vous voulez?
- Ça va très bien, Monsieur, répondit Père Bastien, et je puis dire que vous avez mis le bonheur dans la maison.
- J'en suis très aise, dit-il, et vous pouvez m'en croire. Mais, il y en a au moins un, parmi nous, qui n'a pas ce qu'il voudrait.

Je vis les oreilles se tendre et les yeux s'élargir. Qu'est-ce donc qu'il voulait dire, ce M. Surmont? Bientôt, il s'expliqua :

- Est-ce que vous n'avez pas cru à Larsonneur jusqu'au bout?
- Ça, c'est vrai, Monsieur, répondit Père Bastien, et, sans vous, nous serions dans le troisième dessous.
- Il ne s'agit pas de moi, patron, reprit-il, avec une sorte de colère; mais, seriez-vous sûr, par hasard, de n'avoir rien à vous reprocher ?

Père Bastien eut un haut-le-corps significatif ; mais l'autre, imperturbablement, poursuivit :

- Monsieur Bastien, je n'exige de vous qu'une chose, c'est de faire votre examen de conscience, et de vous demander si vous êtes bien tranquille.

Père Bastien ouvrait des yeux grands comme des portes-cochères, tandis que M. Surmont opinait du bonnet. Et M. Surmont, impitoyablement, reprit :

- Patron Bastien, est-ce que vous ne méprisez personne ?
- Je ne le crois pas, Monsieur, répliqua Père Bastien.
- Eh bien, vous êtes dans l'erreur, mon brave, et je me propose de vous le prouver.
- Ah ! Monsieur, dit très doucement Père Bastien, sans trop de curiosité je voudrais bien savoir pourquoi vous vous exprimez ainsi?
- J'ai mon idée, fit M. Surmont, et, si vous voulez, nous y reviendrons. Il n'y a pas place, ce soir, pour les choses tristes.
- Quand vous voudrez, Monsieur, dit Père Bastien, nous sommes tous, ici, à votre disposition. Mais, est-ce que vous ne nous ferez pas l'honneur d'une excursion à bord de l'*Écureuil* ?
- Ça, c'est tentant, Monsieur Bastien, et je ne vous dis pas non, bien au contraire. Dans une huitaine, nous allons jusqu'aux îles; nous en revenons et, si Madame Bastien ne s'y oppose pas, nous dînerons ici, sous la condition que vous me permettez d'amener un invité qui ne sera pas M. Nordez, ni M. Edmond Lévêque.
- Pour ceux-là, dit Maman, ils viennent ici quand ça leur plaît.
- Donc, si vous voulez, Madame Bastien, reprit-il, nous dînerons ici, dans huit jours, le soir de la pleine lune, et, si j'ai une faveur à vous demander, c'est de ne pas vous inquiéter du menu. C'est une chose qui me regarde et que j'exige, à moins que vous ne vous y refusiez.
- Oh ! dit Maman, la maison vous est ouverte, M. Surmont, à vous et à tous vos amis...

Cette première entrevue se passa de la façon la plus charmante. On y parla de choses et d'autres, de la pêche, de l'*Écureuil* et du Tonkin et d'une foule de choses marines, sans qu'il fut question, une fois seulement, de Loïse Rouvillois. Et, quand on se sépara, ce fut avec promesses de se retrouver souvent.

Je m'en allai, en compagnie de M. Surmont et de M. Nordez, et ça me paraissait très bon de me trouver dans l'intimité de cet homme, qui avait tiré de peine Père Bastien, et qui, sans avoir l'air d'y toucher, me paraissait comme le maître de la situation, et libre de faire ce qu'il entendrait. En moi-même, je me disais qu'il avait son plan et qu'après le salut de la maison, je lui devrais encore la réalisation de mes plus chers désirs.

Cependant, nous avions tout contre nous, et, dans cette petite ville, si éprouvée, si mise à mal, on se demandait comment il se pouvait faire que le premier-maître de manœuvre Philippe Bastien, pût songer à épouser la fille de Rouvillois. Ça, c'est des choses incompréhensibles, mais impitoyablement les mêmes, sous toutes les latitudes. L'humanité ne vaut pas cher, quand on y regarde de près; elle est généralement lâche et envieuse et n'admet pas, du premier coup, le bonheur des autres.

Huit jours ne sont pas longs à passer; nous les employâmes à des promenades dans les environs, jusqu'à Barfleur et jusqu'à la pointe de Réville, aussi le long de la Saire aux eaux vertes, à cause sans doutes des arbres épais qui la bordent sur ses deux rives. Dans ces promenades, M. Surmont m'émerveillaient ; c'était un pêcheur à la mouche de première force et d'une adresse sans pareille¹¹. On voyait bien qu'il avait dû pratiquer dans sa jeunesse. Il amorçait avec des criquets que je saisisais à la

¹¹Le personnage de M. Surmont ne serait-il pas inspiré de Charles Frémine (1841-1906), né à Villedieu-les-Poêles mais issu d'une famille de Bricquebec, et qui comme Charles est journaliste à Paris tout en publiant de nombreux romans et nouvelles champêtres ? On doit notamment à Frémine, en 1884, la nouvelle *Le roi des Écrehous*. Autre indice : en 1896, Charles CANIVET publia la nouvelle *Une pêche à la truite* où il décrit une de leurs parties de campagnes, les talents de pêcheur émérite de Frémine, et leur gourmandise commune. On y retrouve d'ailleurs la même recette.

pointe des herbes, et dont les truites sont si friandes. Et, en effet, il m'apprit que dans les temps passés, des familiers des petites rivières poissonneuses des environs de Valognes et de Bricquebec, notamment l'Ouve et la Gloire, lui avaient enseigné la manière de s'y prendre, et que ça lui allait bien mieux que l'assiduité du collègue. Le fait est que les leçons n'étaient point perdues et, quoique un peu rouillé, à cause du manque de pratique, il savait encore remplir le panier qu'il portait en bandoulière. Même, il se proposait, pour le jour du festin convenu, de revenir avec des poissons de choix, qu'il accommoderait lui-même, à une sauce qu'il connaissait et dont on lui dirait des nouvelles. Quand il s'exprimait ainsi, avec une belle assurance, Maman ne pouvait s'empêcher de rire :

- Je ne vous contredis pas, Monsieur Surmont, disait-elle, mais je voudrais vous y voir.
- Vous m'y verrez, Madame Bastien, et vous vous en lécherez les lèvres
- Mais enfin, cette fameuse sauce, c'est donc un grand secret?
- Tout ce qu'il y a de plus simple et voici la recette : d'abord un court-bouillon sans eau !
- Un court-bouillon sans eau, voilà voulez sans doute vous moquer de nous, Monsieur Surmont.
- Pas le moins du monde, et que diriez-vous, vous-même, de l'eau rem-placée par le cidre, du cidre archi-pur ? Après quoi, vous cueillez, tout frais, dans votre jardin ou dans le jardin d'un voisin, de quoi faire un bouquet solide : persil, laurier, céleri, thym et même romarin, de quoi parfumer toute la casserole; enfin, vous coupez en quatre quelques oignons. Vous comprenez que cet excellent jus, dont on boirait, non sans plaisir, pénètre jusqu'au plus profond des truites, et que ça vous embaume. Après quoi, du beurre frais dans un petit ustensile de terre, du gros sel, du poivre, comme dans le court-bouillon, et pour couronner l'œuvre, une tapée de crème très épaisse, et servez chaud ! Voyez-vous, Madame Bastien, Si les Parisiens goûtaient à cela, ils s'en feraient mourir.
- Eh, eh ! fit Père Bastien, d'un air entendu, je ne vois pas pourquoi ça serait

mauvais.

- Ça doit même être très bon, reprit Maman, mais je voudrais bien vous voir lier la sauce, Monsieur Surmont.
- Vous m'y verrez, Madame Bastien; il y a même une autre liaison qui se fera, j'espère bien, l'heure venue, et qui m'intéresse encore davantage.

En disant cela, c'est moi qu'il regardait, d'un air malin, et je crois bien que je fus seul à comprendre, car le Père et la Mère, n'osant interroger, par discrétion, ouvraient des yeux énormes et n'y étaient plus.

- Enfin, Monsieur Surmont, dit Maman, vous me noterez cela sur un bout de papier, car si c'est bon pour les truites, ce sera bon aussi pour autre chose.

Enfin, le jour arriva, et jamais la maison du vieux Saint-Vaast n'avait vu un plus admirable couvert; il y avait jusqu'à des bouquets sur la table, cueillis dans les champs, quelques heures auparavant, par Claudine, en congé pour la circonstance.

M. Surmont, près de la cheminée, était tout à son affaire. Sa pêche ayant été magnifique, il en témoignait une certaine fierté ; et il était si attentif qu'il ne répondait même pas aux plaisanteries de M. Edmond Lévêque. Le fait est que son fricot raté, c'était pour lui un fameux échec.

Nous étions sept de la maison ; avec M. Surmont, M. Lévêque et M. Nordez, ça faisait dix. A qui donc était destiné le onzième couvert commandé par M. Surmont? Je m'en doutais bien un peu, mais je n'osais y croire, et pour tous les autres, c'était évidemment un mystère. Mais la curiosité de Maman n'y tenait plus, et, indirectement, elle faisait tout le possible pour savoir :

- Il me semble que votre invité tarde beaucoup, Monsieur Surmont, et ça pourrait faire du tort à votre cuisine.
- Soyez tranquille, Madame Bastien, s'il n'est pas ici dans quelques minutes,

c'est moi-même qui l'irai chercher. Faites passer sur le plat ces truites, s'il vous plaît, Madame, en égouttant, et la sauce faite, versez dessus, en tenant le plat au chaud.

Il se mit à faire la sauce, comme il l'avait dit, et de le voir la remuer dans la casserole de terre, avec une petite palette de bois, ça nous faisait tous rire. Mais lui ne riait pas; il était sérieux comme un chat qui boit du lait et ne se préoccupait que de son affaire :

— S'il vous plaît, dit-il, Madame Bastien, une pointe de vinaigre !

La sauce était d'un jaune magnifique; mais elle prit bientôt une couleur toute différente, quand M. Surmont y eut versé, d'un coup, toute la crème fraîche qui venait de chez les MM. Noël, les fermiers du Thot. renommés dans tout le département pour leur exploitation magnifique et récompensés dans tous les concours agricoles. même jusqu'à Paris.

— Et maintenant, dit-il, vous pouvez vous asseoir ; dans cinq minutes au plus je reviens.

Il se coiffa de son chapeau de paille et s'en alla. Pendant l'absence, Maman plaça son monde et réserva le couvert de l'inconnu, à la droite de Père Bastien.

Je n'étais pas tout à fait tranquille, loin de là ; je pressentais, au contraire, quelque chose de grave, et j'aurais donné je ne sais quoi pour être plus vieux de quelques heures.

Quant à M. Nordez et à M. Lévêque, ils conversaient, en gens très calmes, et cependant ils devaient savoir quelque chose.

J'avais, en même temps, l'immense désir du retour de M. Surmont et l'appréhension

de sa rentrée dans la maison. Je sentais mon cœur qui faisait, dans ma poitrine, des bonds énormes, comme dans les moments de grande surprise inopinée. En un mot, je ne savais que faire de mon corps, et je me disais :

- Je voudrais que Fortescue fût là; il me semble que sa présence me rassurerait un peu.

Tout à coup, Claudine, qui était en observation à la fenêtre, poussa un grand cri et s'en vint vers Maman, pendant que les autres sœurs se bouscuaient pour arriver à la porte. Et elle ne savait que répéter :

- Ce n'est pas possible, non, ce n'est pas possible !
- Quoi, qu'est-ce qui n'est pas possible?
- M. Surmont avec...

Claudine n'eut pas le temps d'achever. M. Surmont était à la porte, s'effaçant pour laisser passer Loïse. Elle était pâle et défaite comme une morte, et si blanche qu'elle faisait pitié.

Mais Maman demeurait très digne, et Père Bastien, les bras croisés, cherchait à se donner une contenance. M. Surmont prit Loïse par la main et l'entraîna vers Maman. Il avait l'air un peu sévère, ayant la responsabilité de l'aventure, et ce fut d'un accent très grave qu'il dit :

- Embrassez-la, Madame Bastien, comme vous faisiez autrefois, comme vous embrassez vos filles; il n'y en a pas de plus honnête à Saint-Vaast, ni même beaucoup plus loin.
- Ça, c'est la vérité, fit M. Lévêque. et sans crainte de se tromper, on peut dire de meilleure.

Mais Maman ne se laissait pas faire. Cette chose inattendue de voir Loïse dans la

maison lui paraissait énorme, et elle répétait, tout en se défendant :

— Mais, Monsieur Surmont, mais Monsieur Surmont !

Lui, sans se déconcerter, passa, sous son bras, le bras de Loïse toute décontenancée, et d'un ton de plus en plus sévère :

— Excusez-moi, dit-il, mais, jusqu'à ce jour j'avais cru avoir affaire à de braves gens. Est-ce que vous m'infligeriez le regret de m'être trompé ? Allons, Patron Bastien, n'êtes-vous point ici le chef de famille ? Donnez l'exemple et embrassez cette enfant-là.

Ce n'était pas un ordre, mais ça semblait sans réplique, et pourtant, Père Bastien fit comme Maman, il hésita. Le silence était complet dans la maison, si grand que l'on entendait le bris de la mer retirée très loin, avec de petits cris de mouettes qui se trempaient les ailes dans les flaques. Ça ne pouvait pas durer, et l'envie me prenait de mêler mon mot à tout cela et d'exprimer ma volonté bien arrêtée, lorsque M. Surmont, à la longue très impatienté, s'écria :

— Alors, c'est non, et ces années de dédain sans excuse et sans cause ne vous suffisent pas ? A votre aise ! Quant à moi, je ne reste pas une minute de plus dans une maison où l'on pratique ainsi la charité !

Et se tournant vers Loïse :

— Je vous demande bien pardon du mal qui vous arrive, par ma faute. Venez, Mademoiselle, et la tête haute, je vous en prie, aussi haute que vous pourrez, vous en avez le droit comme pas une, et MM. Nordez et Lévêque en ont déjà témoigné. Pour le moment, cela suffit.

Il fit un large geste d'adieu et se dirigea vers la porte, Loïse au bras. Il descendit les

quelques marches sans se retourner, et moi, sans dire un mot, je pris ma casquette galonnée et je le suivis. J'entendis même des pas derrière moi, sur le granit de l'escalier. C'étaient les deux autres convives qui s'en allaient aussi. Il n'était pas facile de s'asseoir à table, après un pareil événement. Nous étions sur le point de disparaître, au détour de la rue tortueuse, lorsque la voix de Maman retentit, dans un violent cri d'appel :

— Monsieur Surmont ! Monsieur Surmont ! Loïse !

Nous nous retournâmes. Elle se tenait en haut des marches, faisant des gestes désordonnés. Dans le cadre de la porte, nous apercevions la silhouette de Père Bastien, et, derrière les vitres de la fenêtre, les visages des quatre sœurs. Que faire, sinon reprendre le chemin de la cambuse ?

Nous rentrâmes, et sur le palier extérieur, Maman se jeta sur Loïse, qu'elle tint embrassée, et qui pleurait des larmes de joie. Et après l'avoir baisée à pleines lèvres, sur ses joues humides, elle lui répétait :

— Allons, baise-moi aussi, fillette, tant que tu pourras; il faut bien rattraper le temps perdu.

Et pour se rattraper mieux, elle se jetait sur M. Surmont et l'embrassait lui-même de toutes ses forces, en lui disant :

— C'est à vous que nous devons tous les bonheurs !

Et prenant Loïse par la taille, entre ses bras vigoureux, elle la poussa sur Père Bastien, et un peu honteuse de sa longue injustice, elle disait, très haut, mais d'un accent très sincère :

— Sans toi, tout ça ne serait pas arrivé.

— Qu'il n'en soit plus question alors, fit M. Surmont, et mettons-nous à table.

Mais, avant de s'y mettre, il fallut bien aussi embrasser les quatre sœurs, et surtout Claudine, la préférée de jadis, l'ancienne camarade des bons jours, un peu étonnée de ce qui venait de se passer si rapidement, mais enchantée aussi, car sa conduite, à l'égard de Loïse, lui avait été, en somme, commandée par l'attitude du Père et de la Mère. En ne regardant plus Loïse, elle obéissait, sans que l'affection d'autrefois fût morte dans son cœur.

La pauvre Loïse avait maintenant les joues toutes rosées, mais elle était encore un peu désorientée, et sans doute se demandait-elle si tout cela était bien vrai, et si elle n'était pas le jouet d'un rêve.

Enfin, quand nous fûmes tous rangés autour de la table, dans l'ordre voulu, Maman apporta, pour commencer, le plat de M. Surmont. Mais il avait mijoté, pendant tout ce temps-là, et la bonne sauce était diminuée le moitié :

— Ça ne fait rien, dit-il, c'est le poisson qui l'a bue, et il n'en sera que meilleur.

Le fait est que ça embaumait et que les compliments se mirent aussitôt à tomber, de partout, sur la cuisine et sur le cuisinier. Maman en paraissait même un peu humiliée et ne put s'empêcher de dire :

— La prochaine fois, je vous servirai quelque chose de mon invention.

— Ce sera, si vous le voulez bien, Madame Bastien, pour le jour de la noce.

Et se tournant vers moi, qui ne mangeais guère, tant ma joie était grande :

— Sais-tu, Philippe, si j'avais vingt ans de moins, eh bien ! je ne sais pas trop ce qui serait arrivé.

M. Nordez et Lévêque ne purent s'empêcher de rire, et celui-ci dit plaisamment :

- Si tu tiens à te marier, mon vieux, je m'engage à te trouver ton affaire par ici.
- Mais, dit-il, ce n'est pas le moment de dire des bêtises, et ce n'est plus l'âge d'en faire.
- Comment, m'écriai-je, vous appelez cela des bêtises, Monsieur Surmont ?
- Cela dépend du point de vue où l'on se place ; mais pour moi, mon garçon, c'est le point de vue qui manque et ça ne suffit que trop.

Et le repas se poursuivit de la sorte, au milieu de la gaieté générale et parfois de formidables éclats de rire, grâce à la verve inépuisable de M. Surmont, auquel son ami Edmond Lévêque donnait très bien la réplique.

Quand vint l'heure du café, il en coula même d'un peu salées, et si bien que Maman fut obligée de le rappeler à l'ordre :

- Voyons, Monsieur Surmont, voyons, il y a des jeunesses par ici !

On ne se sépara que sur le tard, et nous nous en allâmes, les hommes, le long du quai, pour reconduire Loïse.

La mer montait et brillait, dans le port, sous les rayons de la pleine lune; et, à quelques brasses du bord, l'*Écureuil* se balançait joyeusement, comme s'il eût été de la partie.

Que dire de plus? Les grands bonheurs ne se racontent pas. A l'heure où j'écris ces lignes, je commande le garde-pêche la *Truite*, avec Carteret comme port d'attache; et de voir ce nom à l'arrière de mon cotre, ça me fait penser à la cuisine de M. Surmont et au jour heureux entre tous, où grâce à lui, Loïse rentra dans la maison. J'ai trois enfants, dont deux garçons et une fillette qui ressemble extraordinairement

à sa mère, quand elle avait le même âge; et je me dis, non sans joie, que l'enfant n'aura point, à moins de malheurs inattendus, à connaître toutes les dures misères de Loïse Rouvillois.

Pour comble de bonheur, Fortescue, qui s'est marié, dans la Hague, à une très jolie fille du nom de Lise Heurtevent¹², a quitté le service, et s'est fait inscrire au quartier de Portbail où il fait ses affaires, avec un lougre en tout point semblable à celui de Père Bastien, et qui s'appelle le *Courlis*.

Lise, Loïse ! C'était fait pour s'entendre, et l'on s'entend très bien, dans les deux cambuses.

Le dimanche, quand le temps et la mer le permettent, le *Courlis* entre dans le havre de Carteret, s'amarre tout près de la *Truite*, et nous passons ainsi de très bonnes journées, pendant que les enfants — Fortescue a quatre garçons, ce qui me rend un peu jaloux — s'en donnent sur le sable et dans les mares, droit sous nos fenêtres, et font du vacarme comme une douzaine, quoique l'aîné n'ait pas encore six ans et que le dernier, marchant à peine, tombe, de temps en temps, le derrière dans les flaques et poussant tous des cris effrayants, lorsqu'un crabe maladroitement saisi pince leurs petits doigts.

Elles sont meilleures encore lorsque, la belle saison, nous voyons apparaître M. Surmont. Alors, nous faisons, dans le havre même, au flot montant, des parties de pêche où il n'est pas fâché de montrer son adresse, histoire d'apporter sa part à la cuisine. Dans ces moments-là, je vous prie de croire que le préfet maritime de Cherbourg n'est pas mon cousin, et qu'il y a plus de joie sous mon toit que dans l'hôtel de la rue des Bastions. Et dire que tout cela tient à l'énorme coup que je bus jadis près des Écrehous, où le vieux Pinel règne toujours et où je me plais à le revoir quelquefois. Est-ce que tout serait affaire de hasard, dans la vie?

¹²Titre d'un autre roman de Charles Canivet

FIN